29e Année N° 8. 15 Avril 1922.

GENERAL LIBRARY
MAY 16 1922
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages
Lord **Sydenham** . . .	*La Grande-Bretagne en péril dans l'Inde* . . .	673
Antoine de **Gramont**.	*Voyage en Pologne*	698
Francis **Carco**	*L'Homme traqué.* — I	738
Ignotus	*Études et Portraits : Le Maréchal d'Espérey* . .	768
Félicien **Challaye**. . .	*Angkor et l'Exposition de Marseille*	785
Maurice **Genevoix** . .	*Rémi des Rauches.* — IV.	812
★ ★ ★	*Les Soviets à Gênes*	840
Paul **Painlevé**	Les Sciences : *Einstein à Paris*	848
Colonel **Romain** . . .	Questions sociales : *Les Unions civiques* . . .	864
Abel **Bonnard**	La Vie parisienne : *Les Grands Concerts* . . .	877
André **Chaumeix**. . .	La Politique : *Les Alliés et la Conférence* . .	886

Copyright 1922 *Revue de Paris.*

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1922

LIVRES NOUVEAUX

LA LÉDA SANS CYGNE

par **Gabriele d'Annunzio.**

En un même volume sont groupés l'*Envoi à la France* et la *Léda sans cygne*. Est-il bien utile d'exposer le sujet de la Léda? Avant tout c'est un magnifique poème, où s'entrecroisent les thèmes les plus variés. Pas une de ses pages de laquelle on ne puisse tirer une délectation profonde. La beauté est partout, mais il faut savoir la faire surgir; elle est, comme la nuit, que célèbre le protagoniste : Desiderio Moriar, omniprésente et perpétuelle. « On la fait dans le creux de la main. » Aussi un simple ruisselet d'eau savonneuse, qui s'échappe d'un baquet de lessive est-il le sujet d'une étonnante description. Ce Moriar, qui ressemble à l'auteur comme un frère, s'abandonne, pour notre bonheur, à de fastueuses rêveries : Il est dans un triste théâtre à demi désert, salle banale et laide. Soudain la musique se fait entendre : ce sont les sonates de Domenico Scarlatti. Plus de murailles, plus de verrière battue de grêle, c'est la plus précieuse fête galante qu'on puisse rêver en un parc XVIIIe siècle, parmi les fontaines jaillissantes. C'est une succession de magiques images en quoi sont transposés les motifs musicaux... Et dans la lande d'Arcachon, la « cité de l'Etisie », quelles hallucinantes promenades, toute l'âme et tous les sens abandonnés au vent...

L'*Envoi à la France* est une suite de souvenirs de guerre : premiers jours de guerre à Paris, à Chantilly, incendie de Reims, messe en plein air sur le front italien, émouvante agonie du sous-marin *Ialéa*. Tels sont quelques-uns des tableaux qui se mêlent à des images plus apaisées, des descriptions de palais à Venise ou de vignes à Murano et aux impressions de « patient » du poète-combattant blessé aux yeux. Dans ces pages capricieusement groupées nous retrouvons toute la richesse d'idées et de sensations du poète. Ce beau livre est digne des œuvres les plus justement célèbres de Gabriele d'Annunzio. Rendons hommage à M. Doderet dont la traduction est, de tous points, remarquable.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

par **Félix Duquesnel.**

Au théâtre la scène est parfois dans la salle, mais elle est toujours, avant d'être sur le plateau, dans le cabinet du directeur. Et, quand celui-ci sait voir et raconter, ses mémoires ne peuvent manquer de captiver le public toujours friand de petites histoires sur nos grands hommes. Aussi les *Souvenirs littéraires* de M. Félix Duquesnel ont-ils grande chance de plaire. George Sand, Dumas fils, Émile Augier, Pailleron, Sainte-Beuve, Jules Sandeau, d'Ennery, Montépin, Coppée, Leconte de Lisle sont évoqués délicatement, de façon vivante, allègre et bienveillante, par l'ancien directeur de l'Odéon. Evoqués est le mot propre, car l'auteur nous les présente au cours d'anecdotes le plus souvent amusantes, parfois émouvantes, toujours vécues. Souvent, derrière le ramenteur de souvenirs lointains déjà, se montre le critique, plein de bonhomie et d'indulgence, mais à la vue singulièrement claire et perçante. Faits et jugements sont exprimés de façon sobre et nette, et l'on aura plaisir à parcourir cette galerie de tableaux, d'une précision parfois presque indiscrète, mais nombreux et variés à souhait.

VOUS SEREZ COMME DES DIEUX

par **Colette Yver.**

Voici une œuvre de psychologie remarquable. L'auteur, en une suite d'exemples frappants, a entrepris de montrer les horribles ravages exercés dans les cervelles humaines par l'orgueil et, fort judicieusement, elle a placé l'intrigue dans les milieux littéraires parisiens, où les manifestations de ce tout-puissant péché sont assez apparentes.

Le développement de l'intrigue nous fait insensiblement pénétrer plus avant dans l'âme des personnages étudiés et le principal ressort de leur activité nous apparaît bientôt : c'est l'orgueil le fil conducteur unique de leur existence. Paul Clergeon, le célèbre romancier, n'a épousé la fille du fameux Evariste Hilaire que pour pouvoir bénéficier de la toute puissante influence de ce dernier. Grâce à quoi il entre à l'Académie. Isabelle Sernanska, du jour où elle devient la femme de lettres en vogue, dédaigne l'amour passionné de Carlavan, qui est un travailleur obscur, pour épouser l'homme du jour : Zacharie, le directeur des *Cahiers populaires*. Ce Zacharie n'a passé au partie de la révolution sociale que dans l'espoir d'y acquérir quelque notoriété. Le résultat a dépassé tous ses espoirs. Madame Houssenin abandonne son mari, parce qu'il ne lui offre point une existence suffisamment fastueuse à son gré. Le jeune secrétaire de Clergeon nourrit contre son patron une inapaisable haine, parce qu'il ne lui fait point une place qui corresponde aux extraordinaires capacités dont, personnellement, il se croit doté. Et l'abbé Parochin, lui-même, s'écarte un instant de l'orthodoxie, dans son ardent desir de mettre en avant sa personnalité. Tous ces drames ne se développent point parallèlement. Leur progression est habilement liée et leur interdépendance assurée. Des scènes pleines d'une émotion puissante, de vigoureuses descriptions donnent à cette intéressante étude un incontestable caractère de vérité et de vie.

LA NOUVELLE ESPÉRANCE

par **la Comtesse de Noailles.**

Signalons la publication dans l'édition de luxe de la maison Calmann-Lévy, de *la Nouvelle espérance*, le beau roman de madame la comtesse de Noailles, et de *Ma Vie d'enfant*, l'œuvre si émouvante de Maxime Gorki, parue avant la guerre dans la *Revue de Paris*.

TROIS FEMMES ANNAMITES

par **Cl. Chivas-Baron.**

Les lecteurs de la *Revue de Paris* connaissent déjà une de ces femmes annamites : la douce *Mi-Lan*. En elle apparaît bien le caractère prédominant de la race annamite : un esprit de résignation qui se hausse parfois au plus pur sacrifice, lorsque sont en jeu les traditions nationales, et s'incline jusqu'à une passivité presque animale devant les conditions d'existence imposées par la pénétration de la vie européenne. On a pu apprécier le souple talent de l'auteur et la délicatesse de ses évocations de la vie extrême-orientale.

EUX

narquable.
ppants, a
ges exerc
eil et, fort
e dans les
ifestations
pparentes.
fait insen-
l'âme des
ressort de
c'est l'or-
existence.
'a épousé
que pour
influence
Académie.
devient la
e l'amour
ravailleur
Zacharie,
Zacharie
ociale que
oriété. Le
ame Hous-
'il ne lui
fastueuse
Clergeon
ble haine,
place qui
cités dont,
Et l'abbé
nstant de
de mettre
mes ne se
progres-
ependance
tion puis-
onnent à
ble carac-

n de luxe
velle espé-
ntesse de
si émou-
la guerre

nnaissent
la douce
re prédo-
t de rési-
our sacri-
ationales,
e animale
osées par
On a pu
t la déli-
extrême-

LA GRANDE-BRETAGNE

EN PÉRIL DANS L'INDE

A la nation française, qui a longtemps et avec succès gouverné des peuples orientaux, le spectacle de l'Inde allant, depuis les cinq dernières années, vers l'anarchie, peut paraître étonnant et inexplicable. Les causes cependant sont simples, et les résultats ont été prédits, bien que cette dangereuse situation se soit développée plus rapidement que ne l'avaient jugé possible ceux qui ont étudié les questions relatives à l'Inde. Je ne sais jusqu'à quel point l'opinion française a pu être influencée par la propagande organisée avant la Grande Guerre et qui s'est intensifiée depuis l'Armistice. Le but des propagandistes, écrivant en différents pays et notamment en Amérique, est de représenter l'autorité britannique dans l'Inde comme cruelle, tyrannique et dévastatrice. L'Inde, depuis le transfert du gouvernement à la Couronne Britannique en 1858, a fait d'extraordinaires progrès de tout ordre, ainsi que le montrent les rapports annuels du gouvernement. Nous avons commis des erreurs; mais notre autorité fut la plus douce de toutes celles qu'aient jamais connues les Asiatiques; et il est significatif de constater que, à mesure que notre gouvernement montrait plus de mansuétude et commençait de tolérer les attaques, tant contre lui-même que contre les Européens, les forces révolutionnaires crois-

saient rapidement. Elles en sont maintenant à menacer la stabilité du travail qu'en un siècle nous nous sommes efforcés d'accomplir.

Le meilleur tableau de l'Inde pré-britannique, au temps où déclinait le pouvoir du Grand Mogol, est celui que donne, à son retour en France, François Bernier :

> Le Grand Mogol, écrit-il, est un étranger en Hindoustan; aussi se trouve-t-il, ou peu s'en faut, dans un pays hostile... La cour elle-même n'est plus composée, comme auparavant, de purs Mogols, mais est un ramassis d'Usbegs, de Purwans, d'Arabes et de Turcs, ou des descendants de ces peuples.

Bernier fait un pitoyable récit de la condition des peuples Indiens, de l'insécurité de toute propriété, des exactions et des dénis de justice. Il ajoute :

> Le pays est ruiné par la nécessité de pourvoir aux énormes dépenses qu'exige l'entretien d'une cour nombreuse et de payer l'innombrable armée indispensable au maintien d'une autorité despotique. Rien ne peut donner une idée des souffrances de ce peuple.

Après la chute de Pondichéry, en 1761, chute due principalement à la politique européenne de Louis XV et aux pertes lourdes éprouvées par la marine française, le progrès de la domination britannique dans l'Inde devint inévitable.

Se demander si, au cas où le destin eût dévolu à la France notre souveraineté dans l'Inde, le génie de la race française eût pu tolérer les marques de faiblesse et d'indécision qui furent la cause directe des troubles d'à présent, est une question intéressante peut-être, mais sans profit.

Une fois établie au Bengale, d'où la grande plaine du Gange s'étale sur un millier de milles vers le nord-ouest, et avec la mer derrière nous, notre autorité s'étendit automatiquement; et la chute du pouvoir afghan dans l'Inde septentrionale, de même que la naissance de l'éphémère royaume Sikh au Punjab, facilita cette extension. Aucune puissance occidentale, dans les conditions où nous nous trouvions au début du XVIIIe siècle, n'aurait pu éviter la série de petites guerres qui mirent l'Inde sous notre contrôle; mais nous eûmes soin de conserver des États indigènes pour peu qu'ils offrissent des gages de stabilité, et jusqu'à ce

jour, un tiers de l'Inde, avec plus de 70 millions d'habitants, jouit de ses lois propres et de l'autonomie.

Le pouvoir fut d'abord aux mains de la Compagnie des Indes Orientales, puis l'acte de 1784 établit un système complexe qui fut maintenu jusqu'en 1855. Indubitablement, cela ne fut pas sans amener quelques abus auxquels on put remédier, mais ces abus mêmes furent un des germes du mal et contribuèrent puissamment à nos difficultés actuelles. Le gouvernement britannique était centralisé à un degré inconnu dans un pays aussi vaste, et, par là même, radicalement inapproprié aux conditions d'existence de la population.

Si, après la *Mutiny* [1], nous avions constitué des provinces autonomes en principe, sauf pour certaines prérogatives, les problèmes eussent été simplifiés et maint danger évité. Au lieu de cela, nous avons créé une administration centrale qui augmenta constamment son pouvoir et cessa d'avoir contact avec la population.

Les différences de race, de religion, de langue, sont plus grandes dans l'Inde qu'en Europe; et, pour établir une comparaison avec notre système, il faudrait imaginer un gouvernement qui, installé au sommet du Righi Kulm en été, à Rome en hiver, tenterait de gouverner l'Europe (moins la Russie)! L'effet fut donc d'arrêter tout progrès dans les États les plus avancés, d'empêcher la naissance du sentiment provincial et une souhaitable rivalité entre provinces, de provoquer des résistances locales à l'établissement d'une législature uniforme, et d'encourager par suite l'esprit de révolte contre toute autorité, esprit aujourd'hui manifeste. Au Durbar Royal de 1911, fut publiée une importante communication du gouvernement de l'Inde où il était dit que :

> La seule solution possible de nos difficultés était de constituer des « self-gouvernements provinciaux », jusqu'à ce qu'enfin l'Inde fût composée d'un certain nombre de centres administratifs, autonomes pour les affaires provinciales, avec, au-dessus, le gouvernement de l'Inde ayant pouvoir d'intervenir en cas de mauvaise gestion, mais devant, en temps ordinaire, se restreindre à l'administration générale.

L'effet eût été d'amener une énergique réduction des

1. *Mutiny*. La grande révolte des Cipayes en 1857.

bureaux du gouvernement central et de faire dépendre des administrations provinciales le progrès et le bien-être des populations. D'importantes réformes ont bien été tentées en 1909; mais, pour débarrasser les provinces de leurs entraves, on n'agit qu'en 1919. Il était trop tard.

La grande *Mutiny* de 1857 fut dans l'espèce une révolte de l'armée du Bengale, révolte due à plusieurs causes; l'explosion en fut amenée par des insinuations mensongères. On faisait courir le bruit que les nouvelles cartouches étaient enduites de graisses de vache et de porc, ce qui mit contre nous les troupes tant hindoues que musulmanes. Il y eut toutefois d'autres forces en jeu. Le chef était un Brahmine, Nana Sahib, ayant un mahométan, Azuiscela Khan, pour lieutenant. Les adhérents du dernier représentant de la dynastie Mogol furent profondément compromis. Le foyer de la révolte était à Delhi. Au milieu des désordres qui se produisirent, d'autres chefs surgirent, parmi lesquels Pantia Topec — un brahmine — fut le plus en vue. Une grande catastrophe fut évitée par l'énergie de quelques hommes qui purent garder le Punjab et faire agir ses ressources contre la rébellion. Des pays entiers, d'où l'autorité britannique avait disparu, offrirent l'image du chaos. Des chefs parurent, nommés par eux-mêmes, qui se combattirent mutuellement, et de vieilles querelles se rallumèrent. Tout cela, dans des cas isolés, ne fut pas incompatible avec le maintien de quelques officiers anglais qui, bien qu'impuissants, n'abandonnèrent pas leurs postes. La *Mutiny* n'a que peu de points communs avec le mouvement révolutionnaire actuel, organisé par des classes qui, en 1857, n'étaient pas assez nombreuses pour devenir dangereuses. Les deux mouvements montrent, cependant, combien rapidement un peuple asiatique hétérogène peut perdre toute cohésion et revenir à sa barbarie primitive.

Il y a bientôt quarante ans qu'un fonctionnaire britannique d'expérience écrivit ces paroles prophétiques :

Je prévois, avant qu'il soit longtemps, de sourdes fermentations dans la classe des indigènes ardents, ambitieux, qui, ayant reçu l'éducation britannique, voudront organiser leurs mouvements. Ils ne sont ni déloyaux ni méchants; ils sont bruyants, sans expérience,

mais décidés à aller de l'avant; ils ressembleront bientôt aux classes qui, un peu partout, ont organisé l'agitation politique.

Notre système d'éducation amena un accroissement rapide de cette classe « ardente, ambitieuse » sans réussir à apporter un contrepoids de culture saine et sérieuse. M. Joseph Chailley, un des critiques les plus mordants de notre administration, a traité de cet important sujet dans son intéressant ouvrage[1] et a signalé les défauts dont nous souffrons aujourd'hui. Les Universités de l'Inde furent instituées par l'acte de 1857

afin de vérifier par des examens les connaissances littéraires, scientifiques et artistiques acquises par les étudiants et de couronner leurs efforts par la collation de grades académiques.

Cette conception entièrement fausse du haut enseignement conduisit à une série de maux accumulés que sut clairement discerner M. Chailley. On ne songea plus qu'aux examens et comme un grade, ou même la simple tentative faite pour l'obtenir, augmentait la valeur d'un Indien sur le marché matrimonial, il y eut « une lutte acharnée pour des gains souvent illusoires » et cela amena, en maint humble foyer, les dettes et les désappointements amers. L'accroissement du nombre des élèves dans le haut enseignement, coïncida avec une diminution marquée de leur qualité. Les professeurs anglais qualifiés devinrent rares et, comme le remarque M. Chailley : « L'aide-mémoire règne dans toute son horreur sur les collèges indiens, et ce ne sont pas les seuls étudiants qui sont en possession de ces manuels ! » Cette classe bruyante, pourvue d'une culture occidentale, augmentant en nombre, s'opposa fermement, du point de vue politique, aux réformes de l'enseignement; l'instruction primaire fut sacrifiée à l'enseignement secondaire et aux collèges. En 1913, j'appelai l'attention sur ce fait que :

De tous les élèves faisant leurs études, il y en a, dans le Royaume-Uni, 1 sur 1600 qui reçoit son instruction dans une Université; les chiffres correspondants pour Bombay sont : 1 sur 168. En Grande-Bretagne, il y a 1 élève sur 30 qui suit l'enseignement secondaire; en France 1 sur 33; dans la province de Bombay, 1 sur 11 [2].

1. *Problèmes administratifs de l'Inde anglaise*, par J. Chailley.
2. *Convocation Address*, février 1913.

Ces chiffres — depuis lors quelque peu modifiés — indiquent un système d'éducation sans équilibre. Des efforts furent faits en ces dernières années pour développer l'instruction primaire et pour rendre les Universités dignes de l'Inde; mais, cette fois encore, il était trop tard pour changer la situation. D'année en année, les établissements d'éducation laissèrent sortir des milliers d'Indiens, qui, pour la plupart, ne trouvèrent aucun emploi convenant à leurs titres trompeurs. La profession d'homme de loi fut incroyablement encombrée, et le résultat général fut la création d'une classe sans cesse plus nombreuse, imbue d'idées démocratiques occidentales incomplètement comprises et prête à consacrer son activité à la préparation d'une révolution. Une classe de cette sorte n'est nullement en sympathie avec les masses de l'Inde et ne représente en rien les opinions de la majorité énorme des Indiens qui « ne parlent pas anglais » et dont l'instruction fut négligée par suite de l'erreur commise par Lord Macaulay en 1855. Il est significatif que les organisations qui cherchent maintenant à briser l'autorité britannique tiennent leurs meetings en anglais et se servent des jeunes étudiants pour atteindre leurs buts.

Dans sa critique générale du système judiciaire compliqué employé par nous dans l'Inde, M. Chailley remarque :

> Ils ont commis l'erreur d'introduire — avec la meilleure des intentions — des garanties et des formalités qui entraînent des frais et causent des retards. Elles sont odieuses à tous, sauf à une partie peu nombreuse de la population.

Cette critique est fondée. Notre justice est trop coûteuse, trop compliquée pour être comprise de cette simple et primitive population. Elle permet d'interminables appels entraînant de longs délais, et tourne au seul avantage de la classe parasite des hommes de loi qui exploitent les tendances processives du peuple. Le Code Civil dépasse la compréhension d'Orientaux illettrés et leur donne fréquemment une impression d'injustice. Des réformes de détail seraient possibles, mais toute tentative pour adapter le système à la vie hindoue serait violemment combattue par l'*Intelligentsia*.

La population totale de l'Inde est actuellement à peu près de 320 millions d'habitants; sur ce chiffre, plus de

70 millions résident sur les États Indigènes. Près de 94 p. 100 sont illettrés. Les classes qui parlent et écrivent l'anglais avec facilité, et qui cherchent à mettre la main sur le gouvernement de l'Inde, représentent au maximum 1 250 000 âmes.

Il existe 50 langues et de nombreux dialectes. Les deux principales religions — l'Hindouisme et l'Islamisme — sont partagées en plusieurs groupes. La première est divisée en des milliers de castes et de sous-castes, nettement opposées à certains égards. 50 millions environ d'individus sont classés comme « intangibles », et relèvent, pour leurs droits de citoyens, de l'autorité britannique. De plus, il y a environ 10 millions d'*animistes* qui vivent l'existence des tribus sauvages, immuable depuis des siècles.

Plus de 80 p. 100 de ces divers peuples sont agriculteurs, vivent de la terre et dépendent des saisons. Ils sont fort pauvres, si on les compare aux agriculteurs français ou anglais; mais le soleil indien atténue les épreuves, et, en période de bonne pluie, il n'est probablement pas de population plus heureuse sur terre.

Tous ces faits, tous ces chiffres, ne parlent que peu à l'imagination de ceux qui n'ont pas étudié la vie et les conditions de la vie indienne dans le pays même. Le visiteur occasionnel, qui voyage sur un chemin de fer bien administré d'une grande ville à une autre, qui voit régner partout l'ordre et la paix, ne peut se faire aucune idée des violents antagonismes, tant de races que de religions, qui prennent racine dans le passé lointain et seraient prêts à revivre à n'importe quel moment, si l'autorité de l'administration britannique s'affaiblissait ou disparaissait. La paix de l'Inde, depuis la *Mutiny*, et l'apparente cohésion de ces peuples hétérogènes dues uniquement à l'autorité britannique, cependant que la frontière était gardée par une petite armée britannique formée d'hommes que nous avons su recruter parmi les classes guerrières. La sécurité, l'égalité devant la justice, les possibilités de progrès en vinrent à dépendre, pour les masses indiennes, du prestige et de l'autorité d'un petit nombre d'administrateurs britanniques[1].

1. Le « Civil Service of India » ne compte pas plus de 1 200 fonctionnaires, dont 900 environ sont ordinairement à leur poste.

Une telle dépendance n'a jamais, jusqu'à ce jour, existé dans l'histoire du monde. L'Inde, dans le passé, a toujours été dominée par des dynasties étrangères; mais aucune d'entre elles n'a jamais étendu son autorité sur la totalité de la péninsule, ni tenté de subvenir, dans tous les détails, aux besoins des masses. De ces conditions sans exemple naît évidemment un danger : en raison même de cette dépendance le désastre serait colossal, si l'édifice venait à s'écrouler. L'effrayante situation qui suivit le déclin et la chute de l'empire Mogol se reproduirait, avec de plus profondes et de plus terribles conséquences.

Parmi les influences internes qui ont naturellement provoqué l'hostilité contre le gouvernement, domine celle des Brahmines, comptant quelque 14 millions de représentants répartis sur toute l'Inde. Les Brahmines constituent la classe héréditaire la plus privilégiée qui existe encore sur la terre. Intelligents, souples, sans scrupules, ils prirent rapidement avantage de l'éducation que nous leur avons offerte. Ils nous ont, en conséquence, fourni maints fonctionnaires de valeur et se sont assuré, dans certaines parties de l'Inde, la prépondérance dans les emplois du gouvernement; en même temps que, dans les écoles primaires, ils fournissaient une forte proportion de professeurs. Leur influence est ainsi beaucoup plus grande que ne le justifie leur nombre; mais leur prétention de dominer, en tant que caste sacerdotale, les castes inférieures, entre en conflit avec les principes de la justice occidentale, et leur pouvoir a dû être restreint, précisément dans l'Inde méridionale où il était le plus étendu. Dans le passé, ils furent souvent, derrière le trône, les véritables rois; et le gouvernement Maratte, qui, à un moment donné, aspirait à remplacer celui des Mogols, était, jusqu'à sa chute (commencement du XIXe siècle), entièrement entre leurs mains. Il était inévitable que les Brahmines ressentissent la perte de leur pouvoir. Ils furent au premier rang dans toutes les conspirations des récentes années et, sous la direction de Tilak, un Asitpawan, ils contribuèrent à provoquer la scission du Deccan et à fomenter les troubles qui suivirent la séparation temporaire de la « Nation Bengali » en 1905 [1].

1. La tourmente qui s'éleva au Bengale fut marquée par l'introduction dans

La croissance du pan-islamisme ne peut être passée sous silence quand on étudie les causes de l'agitation orientale. Les forces religieuses, que fit naître Mahomet, ont subi maintes transformations. Elles se sont finalement associées à la fortune temporelle des Turcs. La France, ayant un grand nombre de musulmans dans ses possessions d'Afrique, a su prêter à ce mouvement une attention plus sérieuse que nous ne l'avons fait. Elle s'est livrée à une étude attentive de ces aspirations et de leurs relations avec les questions mondiales. Nous avons dans l'Inde environ 70 millions de mahométans, en y comprenant les descendants de nombreux Hindous convertis de force par leurs conquérants musulmans; mais les effets du pan-islamisme ne devinrent apparents dans l'Inde qu'au cours des dix dernières années. Comme je l'ai signalé, les sacrifices des puissances chrétiennes en 1854-55 n'eurent point d'action sur le sentiment musulman dans la *Mutiny* qui suivit; pas plus que les pertes éprouvées par la Turquie, à la suite de la guerre russe en 1877-78, n'impressionnèrent les mahométans de l'Inde. La défaite des Grecs par les Turcs en 1897 fut sans doute bien accueillie des musulmans en tous lieux, mais sans plus; tandis que, dans l'Inde, la guerre entre l'Italie et la Turquie fut mise à profit par quelques leaders mécontents pour accuser le gouvernement britannique de ne pas intervenir en faveur des Turcs. Quelques manifestations locales se produisirent lors de la guerre des Balkans de 1912-13. Une société, « Les serviteurs de la Kaaba » (le lieu saint de la Mecque), fut formée, et des souscriptions furent recueillies en faveur du Croissant-Rouge turc — souscriptions dont une grande partie n'arriva jamais à destination. A Calcutta, un grand meeting fut tenu, au cours duquel on proclama que la guerre était un conflit entre la Croix et le Croissant et où l'on demanda la sympathie des vrais fidèles de Mahomet. Lorsque, en 1914, les Turcs furent contraints par les Allemands d'entrer en guerre contre les puissances de l'Entente, le gouvernement de Constantinople proclama la Guerre Sainte par un bref, signé du Sheikh-ul-Islam, déclarant que tous les musulmans qui

l'Inde des bombes et du boycottage. La séparation fut annulée en 1911 avec l'idée d'apaiser les agitateurs hindous.

combattraient contre l'Islam et ses alliées, l'Allemagne et l'Autriche, mériteraient la punition de Dieu [1]. Le gouvernement de l'Inde dut supprimer quelques journaux extrémistes au Punjab et au Bengale et interner plusieurs agitateurs mahométans convaincus d'être en communication avec l'ennemi. Au cours de la guerre, quelques incidents regrettables vinrent à se produire dans des régiments mahométans; mais, même en Mésopotamie et en Palestine, les troupes musulmanes furent fidèles à leur serment. Notre opinion est donc que le mouvement pan-islamiste ne fut que pour fort peu de chose dans la révolte contre l'autorité anglaise dans l'Inde. L'alliance réelle entre le Congrès national Hindou et la Ligue musulmane ne commença à se renouer qu'à Lucknow en 1916. Elle ne fut véritablement développée que par les Hindous, qui tentèrent de se servir des musulmans, plus énergiques et plus fanatiques, pour arriver à leurs fins. Les relations resserrées entre des chefs — qui du reste s'étaient nommés eux-mêmes — n'ont pas empêché les attaques imprévues des Hindous contre les musulmans tant au Behar qu'à Katarpur; ni celles des musulmans contre les Hindous au Malabar. La tentative récente d'attribuer les hostilités musulmanes aux termes du Traité de Sèvres est en désaccord avec les simples faits; et les revendications que le gouvernement de l'Inde, avec l'assentiment du Secrétaire d'État, eut l'autorisation de publier, sont impossibles à satisfaire et ne pourraient, au cas où elles le seraient, avoir le moindre effet sur la situation dans l'Inde. Leur adoption officielle est une preuve flagrante ou d'inaptiude, ou de mauvaise volonté, à reconnaître les réalités de cette situation et je suis persuadé que l'opinion français saura ne pas se laisser égarer par cet épisode hors de saison.

Lorsque, en politique, des fautes graves ont été commises, il y a une tendance générale à en attribuer les résultats à certaines forces mondiales échappant au contrôle des hommes d'État. Cette croyance fataliste est particulièrement développée aujourd'hui. Les effets du cataclysme que l'Allemagne déchaina sur l'espèce humaine sont ressentis, à des

1. Des efforts furent faits par des agents allemands pour distribuer cette proclamation par toute l'Inde.

degrés différents, dans toutes les parties du monde. Des mouvements de plusieurs sortes, en puissance avant 1914, ont pu, dans le désordre général et dans le déséquilibre moral et mental dus à la guerre, gagner en ampleur. Et ceci est particulièrement vrai des troubles révolutionnaires qui, fermentant jadis en secret, se sont aujourd'hui manifestés au grand jour dans bien des pays. L'établissement du communisme en Russie ne fut rendu possible que par le terrible bouleversement provoqué par la guerre. Bien que soigneusement préparés à l'avance, les plans des promoteurs de ce mouvement n'auraient certainement pu réussir sans ces conditions, entre toutes, favorables; et, partout, les avocats d'une révolution mondiale ont été encouragés par ce qui s'est passé en Russie. Dans les contrées occidentales, il est, parmi les populations, des éléments forts, par là même malaisés à intimider, disposés qu'ils sont à se rallier à la cause des lois et de l'ordre. Dans l'Inde, au contraire, où les masses sont ignorantes, excitables et crédules au dernier degré, séparées en groupes dissemblables par les différences de race, de caste et de religion, de tels éléments sont rares et presque négligeables. Depuis la *Mutiny*, les masses, muettes, ont, jusqu'à ces dernières années, eu confiance et montré une préférence réelle pour les fonctionnaires britanniques, de qui elles obtiennent justice. Dans les districts ruraux les relations anglo-hindoues étaient très régulièrement amicales et l'agitation ne pouvait se manifester que dans les villes. C'est de l'attitude de ces millions de gens travaillant à la terre que dépend l'avenir de l'Inde. Ils sont, de beaucoup, l'élément le plus important dans le cas présent et, pour cette raison, des efforts acharnés sont faits, par l'*intelligentsia*, pour les amener, tant par des mensonges extravagants que par l'intimidation, à entrer en conflit avec nous.

On a dit, il y a longtemps, « que l'Inde pouvait être perdue à Westminster »; il y a, dans cette supposition, une part de profonde vérité. Toutes les fois que les politiciens ont le droit de se mêler d'administration, l'autorité d'un pouvoir occidental, quel qu'il soit, peut, en Orient, être mise en péril. Je crois que la tranquillité dont bénéficie la France dans ses

colonies tient surtout à la force de l'administration et à la liberté dont elle jouit. Pour nous, dans l'Inde, nos devoirs primordiaux étaient d'assurer l'ordre et l'exercice des lois, d'administrer le pays au mieux des intérêts des masses, du bien-être desquelles nous nous étions rendus responsables. En comparaison, toutes nos autres attributions n'étaient que d'importance secondaire. L'admission dans notre administration d'Indiens, aptes à élever le niveau de justice et d'équité, fut un point essentiel de notre politique, avant la guerre; et il n'était que peu de fonctions qui ne fussent ouvertes aux Indiens en possession des aptitudes nécessaires. Mais depuis quelques années, d'insidieuses interventions se produisirent qui eurent pour résultat de détourner notre administration de ses objectifs principaux. Les méthodes sont variées. Un parti nouveau arrive au pouvoir à Westminster; parmi ses adhérents un groupe a des idées arrêtées sur l'Inde, sans avoir la moindre connaissance des conditions du pays. Envoi d'instructions formelles, et notre administration harassée voit son temps pris par quelque nouvelle expérience. L'*intelligentsia*, au verbe sonore, use de son influence à Londres pour obtenir quelque réforme qu'elle a en vue — réforme qui n'est jamais en faveur des masses. Sur ce, des parlementaires se font les échos d'une plainte imaginaire d'Indiens de la caste élevée, et parviennent à capter l'attention du gouvernement. Le Labour Party, bizarrement allié à des Brahmines qui ne songent qu'à le jouer, demande un pouvoir plus étendu pour la petite oligarchie qui rêve de gouverner l'Inde... De cette manière, et de bien d'autres encore, l'administration devient compliquée, confuse. L'administrateur se voit arraché à son véritable travail et reçoit l'ordre d'organiser de nouvelles élections et de confier des fonctions à des gens notoirement incompétents... Cependant les véritables besoins de la masse sont : la protection contre la famine et contre la peste, la justice simple et à bon marché, et l'allégement du cruel et lourd fardeau des dettes. Le résultat des influences que je viens de signaler est que la grande majorité des peuples de l'Inde est complètement dédaignée. Ils ne sont pas sans finesse et voudraient être conduits et non durement menés ;

et les qualités de cœur de leurs officiers de district leur importent beaucoup plus que la promulgation de nouvelles lois.

En examinant la question dans son ensemble, j'ai la conviction que, depuis quelque temps, des efforts sont faits pour affaiblir notre pouvoir sur les peuples de l'Inde. Des influences externes ont été mises en jeu dans ce but. A l'intérieur, un parti, considérablement renforcé à la suite de la guerre, a obtenu des concessions inespérées. Pourtant il menace aujourd'hui de s'affranchir complètement.

Avant la guerre, et jusqu'en 1916, il y eut dans l'Inde de nombreuses conspirations; leur but était : vol, intimidation, meurtre des fonctionnaires Anglais et Hindous. Quelques-unes de ces conspirations furent révélées dans le rapport du *Sedition-Committee* de 1915. Depuis les petits complots locaux jusqu'aux grands mouvements du Bengale et du Punjab, elles étaient généralement inspirées par des comités non fixés dans les Indes et opérant en Amérique, en Grande-Bretagne et au Canada, en France, en Allemagne et au Japon. La grande conspiration dirigée contre le Punjab fut soutenue par des fonctionnaires allemands à San-Francisco et à New-York; et l'Allemagne paya des agents indiens qui, d'Amérique, devaient être envoyés en Afghanistan, au Siam, à Manille, au Thibet et en Turquie, « pour y susciter des troubles [1] ».

Par ce moyen, des armes furent introduites dans l'Inde et la fabrication des bombes y fut organisée. Les chefs des sociétés secrètes purent généralement rester cachés, ayant pour agents d'exécution de jeunes fanatiques de la classe des étudiants. Le résultat fut une longue série de crimes violents qui contribuèrent à augmenter l'anxiété. Après 1917, le gouvernement bolchevik de Moscou prit la suite des Allemands, et des méthodes perfectionnées furent employées pour surexciter encore l'esprit révolutionnaire. De cela du reste, le gouvernement des Soviets s'est fréquemment vanté. Le bolchevisme est en opposition flagrante avec les croyances hindoues et musulmanes; mais l'attrait du pillage agit aisément sur les classes turbulentes de tous les pays.

Au début de la guerre, les gouvernements locaux de l'Inde

1. *Sedition Committee*, 1915.

— hindous comme musulmans — donnèrent la preuve la plus convaincante de leur loyauté et soutinrent libéralement, en hommes et en argent, la cause des puissances de l'Entente. Les classes guerrières fournirent 700 000 hommes — sur lesquels 400 000 se recrutèrent au Punjab — qui vinrent renforcer notre armée [1].

La division de Lahore rejoignit le front le 20 octobre 1914, et le contingent indien prit vaillamment part aux combats furieux qui suivirent. L'intervention des troupes indiennes à ce moment fut de grande importance pour les armées alliées; et, en Mésopotamie, en Palestine, dans la presqu'île de Gallipoli, elles se dévouèrent à la cause commune. Les hommes et les ressources de l'Inde contribuèrent puissamment à la victoire finale de l'Entente.

Tandis que musulmans, Rajputs, Sikhs, Gurkas et Marathas servaient avec distinction sur tous les théâtres de la guerre, l'*intelligentsia* saisit toutes les occasions de provoquer des troubles et fit tout ce qui était en son pouvoir pour embarrasser le gouvernement indien. Le « Congrès national », organisation politique hindoue, avait été dissous à Suvat en 1907. Les membres extrémistes en avaient été expulsés, à la suite de rixes qui nécessitèrent l'intervention de la police britannique. La dissolution fut de courte durée et les extrémistes purent reconstituer la machine entière et s'en servir contre le gouvernement. La « Ligue musulmane », sans caractère politique à l'origine, se vit attirée dans le tourbillon, et des chefs hindous, comme Gandhi, prirent avantage du fanatisme mahométan. L'alliance des chefs des deux grandes communautés n'avait rien fait d'ailleurs pour calmer l'antagonisme de leurs adhérents. Des musulmans, au Malabar, ayant assassiné, torturé, outragé un grand nombre d'Hindous sans défense, Gandhi expliqua, avec complaisance, qu'ils avaient « combattu pour leur religion ».

Le mouvement général pour le Home Rule (comportant la fin de l'autorité britannique), fut soudain déclanché, en octobre 1916, par 19 membres du Conseil du Vice-roi, qui

1. Le Bengale, la province la plus avancée de l'Inde, ne put, sur 50 millions d'habitants, fournir qu'un seul bataillon, qui s'avéra d'ailleurs fort au-dessous de sa tâche.

exposèrent une série d'inacceptables revendications, au moment où les nouvelles armées britanniques combattaient sur la Somme. Tel fut le moment choisi pour un *ultimatum* politique. Ici, en Europe, les amis des interpellateurs furent mobilisés et lorsque, en juillet 1917, M. Montagu devint secrétaire d'État pour l'Inde et fit, le 20 août, une déclaration, — susceptible d'ailleurs de maintes interprétations — les révolutionnaires groupèrent leurs forces et proclamèrent eux-mêmes les revendications de la « Nation indienne ». En compagnie du Vice-roi, le nouveau secrétaire d'État visita quelques-unes des plus grandes villes de l'Inde, interviewant les politiciens avancés, mais sans entendre les appels pathétiques des castes inférieures. Les protestations significatives qui suivirent n'arrivèrent jamais, pas plus que bien d'autres, en Grande-Bretagne, et furent ignorées en France :

Les classes opprimées ont à peine commencé à donner signe de vie et à profiter des conditions favorables. Tout changement dans la politique indienne tendant à bouleverser ces conditions et à réintroduire le règne des castes élevées sera le coup mortel donné à tout espoir d'émancipation de ces classes opprimées (*The Depressed Indian Association*, décembre 1917).

Nous craignons, si le Home Rule ou le Self-Government étaient accordés à l'Inde actuellement, que le gouvernement ne passe entre les mains d'une oligarchie fermée, incapable, soit par tradition, soit par éducation, d'exercer le pouvoir politique. Ce seraient alors les intérêts de la masse qui en souffriraient (*South Indian Liberal Federation*, décembre 1917).

Notre progrès économique et social commença sous le gouvernement britannique et lui est dû. Les fonctionnaires, les commerçants et enfin les missionnaires chrétiens nous aiment et nous les aimons de notre côté (*Madras Dravidian Hindu Association*, décembre 1917).

De leur côté, les mahométans sont également explicites :

Rien ne devrait être fait qui pût affaiblir en quelque manière que ce soit l'autorité britannique, ni remettre les destinées de la communauté musulmane à des classes qui n'ont aucun souci de ses intérêts, aucun respect de ses sentiments (*The South India, Islamic League*, décembre 1917).

L'agitation pour le Home Rule ne vient pas à son heure; d'autant qu'elle s'exerce au détriment des intérêts religieux, sociaux et politiques des musulmans indiens (*Resolution by Meeting of Mohammedans of Bengal*, novembre 1917).

Ces manifestations de l'opinion ne produisirent aucun effet sur le secrétaire d'État. Les voix des classes opprimées furent noyées dans la grande clameur de l'*intelligentsia*, ou étouffées par intimidation; elles n'en représentent pas moins les sentiments réels des masses.

Un double rapport, signé par le Secrétaire d'État et par le Vice-Roi, fut publié en 1918. Il contenait de nombreuses inexactitudes et mettait en valeur les fâcheux effets d'une politique qui troublait délibérément le contentement d'une masse de 320 millions d'Asiatiques susceptibles. Les auteurs du rapport envisageaient la possibilité des pires catastrophes.

Des représentants des divers groupements engagés dans l'agitation politique vinrent à Londres pour exposer leurs vues devant un Comité parlementaire; mais pas un seul témoin *ne parlant pas anglais* ne fut entendu [1], et aucun représentant des classes guerrières ne fut autorisé à donner son avis. Le Bill donnant à l'Inde une constitution occidentale compliquée fut dressé, et, dans une commission des deux Chambres, le Secrétaire d'État trouva le moyen d'aggraver encore les premières dispositions, tendant pourtant déjà à affaiblir l'autorité britannique. Ce Bill dangereux fut présenté en hâte au parlement et défendu en invoquant deux raisons principales, fausses toutes deux : 1° Il fut exposé que la superbe contribution des classes guerrières à la guerre nécessitait, comme récompense, de grandes concessions politiques. (Notez que ces classes ont toujours répugné à se soumettre et ne se soumettront jamais à une petite oligarchie d'*intelligentsia*); 2° Il fut représenté que le vote du Bill rétablirait la tranquillité dans l'Inde. En réalité, cela ne fit que donner un aliment à l'agitation anti-britannique sous toutes ses formes, qu'exaspérer la haine de races qui constitue le plus triste trait de la situation présente. Ici, peu de personnes tentèrent de se rendre compte de la portée de mesures, compliquées à l'extrême, et ne pouvant être comprises par ceux qui n'étaient pas parfaitement au courant de notre précédent système de gouvernement dans l'Inde; et bien peu de Français peuvent se rendre compte de la portée réelle de cette décision quasi révolu-

1. Les Indiens ne parlant pas anglais représentent 99 p. 100 de la population.

tionnaire. Le *Government of India Act* de 1919 marque le triomphe d'un petit nombre d'Indiens ayant reçu l'éducation occidentale, triomphe rendu possible par l'appui de gens bien intentionnés se figurant que des institutions, qui, en Occident, sont la résultante de siècles d'évolution politique, peuvent être applicables à l'Orient. Ce Bill néglige les intérêts de plus de 300 millions d'âmes, et détruit les rouages administratifs qui surent donner à ces populations la liberté et veiller sur leurs intérêts. De plus il augmente à un point alarmant les maux inhérents à tout gouvernement et bientôt, trop tôt, on le verra réagir sur la vie même des masses.

Les élections eurent lieu en janvier 1920. En certains endroits on eut un recours actif aux manœuvres les plus variées. L'Assemblée de toute l'Inde (*All India Assembly*) fut élue par 180 000 voix, sur une population s'élevant, dans l'Inde britannique, à 250 millions. Pour la nomination des Conseils provinciaux, 1 votant, sur 4, alla aux urnes. La population rurale, comptant 230 millions d'âmes, et qui constitue la masse la plus importante de l'Inde, ne peut espérer exercer aucune influence réelle sur les affaires indiennes. Tel est donc le système démocratique appliqué à des peuples orientaux plus nombreux de beaucoup que ceux d'Europe, en exceptant la Russie par des doctrinaires obéissant à une oligarchie organisée.

L'exemple donné par les 19 membres du Conseil du Vice-Roi en octobre 1916 fut suivi par une recrudescence d'agitation aidée par une énergique propagande menée en Angleterre et en Amérique. Tout prétexte fut bon; toute plainte controuvée fut exploitée pour exciter l'animosité contre le gouvernement britannique. Le *Rowlatt Act*, émis à la suggestion du *Sedition Comittee*, dont faisaient partie des Hindous distingués, était appelé à simplifier et à accélérer la procédure légale dans les cas de « crime anarchiste et révolutionnaire. » Il ne menaçait en rien les citoyens respectueux des lois et ne pouvait être employé par le gouvernement que dans les endroits où se produisaient des troubles sérieux. Mais les politiciens indiens considèrent toujours comme une injure personnelle toute loi qui n'aurait pas été nécessaire en France ou en Grande-Bretagne, et ils surent en tirer un

grand parti. Ils firent croire à leurs ignorantes dupes que le *Rowlatt Act* décrétait des taxes sur les mariages et sur les funérailles, ce qui blessa le sentiment religieux; et cela ne manqua pas de produire une indignation universelle contre le gouvernement.

En mars 1919, un complot révolutionnaire des plus dangereux éclata soudainement au Punjab, où deux conspirations avaient été antérieurement découvertes et étouffées. Ce complot s'étendait sur une grande partie de l'Inde du Nord-Ouest et était beaucoup mieux organisé que la grande *Mutiny*. Il devait y avoir un soulèvement général aidé par la révolte des régiments indiens. Les chemins de fer devaient être coupés aux points stratégiques. Simultanément devait éclater une insurrection Afghane. L'énergie du gouvernement du Punjab put tout juste éviter une grande catastrophe qui eût coûté des milliers de vies; de nombreux meurtres furent toutefois commis et de nombreuses propriétés détruites. Amritsar, choisie par les rebelles en raison de son titre de Ville sainte des Sikhs, devint le centre du mouvement. Seules, des mesures promptes et énergiques purent sauver la situation. 400 individus, poussés à la violence par des agitateurs, furent tués. De ceux-ci, 370 furent fusillés par les ordres du général Dyer qui, avec 50 Cipayes, se vit en face d'une foule de 10 000 insurgés déjà maîtresse d'Amritsar. Des gens incapables de se rendre compte des terribles nécessités du moment, et se refusant à croire à la gravité de la situation firent au général Dyer et aux fonctionnaires du Punjab de violents reproches. Les habitants d'Amritsar, immédiatement après l'événement, manifestèrent à la façon indienne leur gratitude au général Dyer. Une courte proclamation du gouvernement de l'Inde, attribuant la responsabilité de ces événements aux politiciens, avertissant que toute rébellion serait sévèrement réprimée, aurait pu terminer l'affaire. Toutefois, sept mois après l'événement, le secrétaire d'État décida de constituer un Comité d'enquête; et les révolutionnaires indiens ne laissèrent pas échapper l'occasion. Dans l'Inde et en Grande-Bretagne, une propagande haineuse fut entreprise. Avant que commençât l'enquête, des témoins gênants furent intimidés, d'autres désorientés

par la faconde d'habiles avocats indiens. Enfin le comité négligea d'entendre les témoignages essentiels et refusa de sanctionner les jugements prononcés, si bien que l'enquête devint une véritable poursuite contre les officiers tant Anglais qu'Indiens qui avaient, à tout le moins, sauvé l'Inde du Nord-Ouest. Ainsi les rapports, contradictoires[1], ne purent que dérouter l'opinion publique. Le gouvernement prononça son jugement : des fonctionnaires, en grand nombre, furent blâmés; le général Dyer fut mis en disponibilité, et bien d'autres carrières furent brisées. Presque tous ceux qui avaient été convaincus, soit directement, soit indirectement, d'outrages à l'autorité, furent relâchés. Le résultat fut naturellement désastreux : aucun fonctionnaire du gouvernement dans l'Inde ne put dès lors compter sur quelque appui que ce fût en cas d'urgence, et la répugnance à agir promptement conduisit, par la suite, et à plusieurs reprises, à d'inutiles tueries.

Bien que la prompte répression de la rébellion au Punjab ait probablement arrêté pour un temps de nouveaux troubles, le parti révolutionnaire n'en avait pas moins remporté un triomphe éclatant et son activité s'en accrut rapidement.

Les sociétés secrètes furent remplacées par des meetings ouvertement tenus dans tout le pays. L'opinion nous devint de plus en plus hostile, d'autant que la presse indienne fit un usage immodéré de la liberté qu'on lui avait accordée.

L'année 1919 fut marquée par de sérieuses grèves fomentées, dans la province de Bombay, par les agitateurs, et ce mode d'action politique revient aujourd'hui fréquemment. Avant la rébellion du Punjab, Gandhi avait organisé le mouvement *Satyagraha* : résistance passive au Rowlatt Act. Ce mouvement était en principe dirigé contre le gouvernement et conduisit à de nombreux actes de violence. Il n'est pas probable que Gandhi ait réellement déchaîné la rébellion au Punjab, mais il a tenté de porter à la révolte des régiments indiens comme il s'en est ouvertement vanté; et son mouvement Satyagraha contribua à provoquer les meurtres qui se produisirent de nouveau. Il devint le leader de la révolte,

1. Les avocats indiens présentèrent un rapport séparé niant formellement l'existence d'une rébellion.

et les diverses organisations politiques, tant musulmanes qu'hindoues, le considérèrent comme un guide et comme un inspirateur. Pendant plus de trois ans, il lui fut permis de tenir, partout dans l'Inde, des meetings qui toujours amenèrent des émeutes, et l'immunité dont il jouit fit qu'on le crut investi d'un pouvoir surnaturel qui vint encore ajouter à son prestige. Il est évident qu'on le croit le vrai maître de l'Inde; des tentatives furent même faites en différents endroits pour installer une administration Gandhi, d'après l'exemple des républicains d'Irlande. Il n'a jamais expliqué la nature du gouvernement qu'il se propose d'établir, mais apparemment, il vise à l'abolition des innovations occidentales. Comme le montre clairement l'histoire des peuples orientaux, un homme de cette sorte peut devenir extrêmement dangereux; et les tactiques de non-coopération et de boycottage, dont il sait à l'occasion renouveler les formes, ont amené l'Inde à la désorganisation. La folle carrière du Madhi qui causa au Soudan d'horribles carnages, a de nombreux points de ressemblance avec celle de ce révolutionnaire Hindou qui fut enfin condamné à six ans de prison.

Le soulèvement des Moplahs du Malabar fut le résultat direct de notre politique de « laisser-faire ». Les Moplahs sont des musulmans ignorants et fanatiques qui habitent un pays difficile, et nous avons une ample expérience de leur esprit de révolte. Nos officiers locaux savent que des efforts furent faits, pendant plus d'un an, pour provoquer un soulèvement. Il eût été facile de l'empêcher en prenant à temps d'énergiques mesures; mais les politiciens intervinrent. L'arrestation et la mise en jugement de quelques agitateurs eût exposé le gouvernement à des attaques semblables à celles qui suivirent la rébellion au Punjab. Le soulèvement Moplah est maintenant entièrement réprimé, mais après la perte d'au moins cinq mille existences, après le meurtre et la torture de nombreux Hindous sans défense, après une œuvre énorme de destruction.

La faiblesse et l'indécision du gouvernement — au cours des cinquante-cinq derniers mois — furent en partie dues au vain espoir que, par des concessions, l'influence pacificatrice du *Government of India Act* se développerait plus faci-

lement. On crut au contraire que le gouvernement avait peur. Rien de tel, en Orient, pour éloigner les amis et encourager l'audace des ennemis. L'Act ne cédant pas le pouvoir complet à l'oligarchie indienne, devint l'objet d'attaques intenses, et ses effets trahirent, en Grande-Bretagne, les espoirs de ses promoteurs. Gandhi et ses amis musulmans organisèrent dans les villes et dans les centres campagnards des corps de volontaires [1] qui furent employés à intimider les populations loyales, à prêcher la haine de races, à s'immiscer dans l'administration, à porter les ordres du Mahatma, qui se montra complètement incapable d'éviter les désordres qu'il prétendait déplorer. Pendant ce temps, la position des Européens dans les points isolés de l'Inde devint précaire; ils furent en butte à de grossières insultes; leurs serviteurs leur furent enlevés, et ils éprouvèrent les plus grandes difficultés à se procurer les choses nécessaires à la vie. Les officiers britanniques de districts ne purent plus circuler librement au milieu de leurs administrés et se virent ainsi dans l'impossibilité de remplir leurs fonctions les plus essentielles. Le gouvernement, après de molles tentatives pour supprimer les volontaires, s'alarma enfin, et, à la fin de l'année dernière, commença de remplir les geôles des dupes ignorantes de Gandhi, procédé qui ne fit qu'amener de violentes clameurs contre la « répression ».

La visite du Prince de Galles fut considérée, par les adhérents de Gandhi, comme un défi, et l'affiche suivante, placardée ouvertement dans Calcutta le 16 novembre 1921, est un exemple typique de leurs procédés :

AVIS AUX INDIENS

Instante prière de Mahatma Gandhi.

Chers frères,

Le Prince de Galles vient dans l'Inde pour soutenir le système du gouvernement, contre lequel le pays tout entier combat aujourd'hui. Il est donc instamment demandé que, afin d'honorer notre terre natale, chaque Indien observe strictement un « Hartal » [2] complet,

1. Quelques-uns de ces volontaires sont payés sur le fonds Gandhi, ou par des extorsions frauduleuses pratiquées sur des ignorants.

2. Un « Hartal » implique la fermeture de tous les magasins et l'arrêt de toutes les affaires.

demain 17 courant, en évoquant le souvenir des atrocités du Punjab, des injustices de Khilafat, etc.

Votre fidèlement...

Bava Bazar Congress Committee.

Nota : chacun doit observer ceci de bonne volonté; de plus nous ne voulons aucune violence.

Partout, excepté dans les États Indigènes, cette politique fut suivie. Elle eut, en maint endroit, de sérieuses conséquences. Les faits furent cachés au public, et, à Bombay, peut-être la plus occidentalisée de toutes les villes de l'Inde, l'émeute dura trois jours, et 5 000 personnes environ furent tuées ou blessées.

La politique de l'ancien Secrétaire d'État a donc amené une perte de vies humaines supérieure à celle des cinquante années précédentes. Tel est le résultat qu'on obtient invariablement en tolérant, chez les populations asiatiques, une agitation qu'on ne peut bientôt plus réprimer. En pareil cas d'ailleurs, les philanthropes de salon se sont toujours montrés les avant-coureurs de la Mort.

Il n'est guère probable que la tardive disparition de Gandhi du théâtre de ses exploits puisse avoir quelque effet sur la situation dans l'Inde. Son organisation reste, et il n'a jamais manqué de lieutenants.

La haine de races qu'il a réveillée est en soi un fait formidable, bien que les Orientaux puissent aisément se résigner à changer de maîtres. Une longue période d'une autorité juste et résolue, solidement maintenue dans l'intérêt des masses, peut seule rendre la paix à l'Inde; et, en dépit des affirmations de M. Lloyd George, les difficultés sont, au plus haut degré, déconcertantes, pour deux raisons :

En premier lieu : les services britanniques — la grande machine qui fit de l'Inde une des merveilles du monde — tombent visiblement en ruines. Les hommes qui ont peiné dans la fournaise sont découragés parce qu'ils savent ne pouvoir compter sur le soutien d'un gouvernement qui s'obstine à transformer l'Inde en une Démocratie. Ils voient les masses, avec lesquelles ils ont travaillé en bon accord, leur devenir hostiles. Quelques-uns voient leurs carrières à la

merci de politiciens indiens dont on fit, parfois, des ministres, en récompense de leur déloyauté. Ils sont contraints de contempler, impuissants, les progrès constants d'une désagrégation contre laquelle ils luttèrent jadis avec énergie. Dans de telles conditions, leur nombre diminuera rapidement, et leurs successeurs, — de la qualité qui a prise sur des Orientaux, — ne semblent pas se présenter. Je doute donc que nos grandes administrations puissent être reconstituées, car il est à tout le moins certain que, jamais, des Indiens, formés par les méthodes citées plus haut, ne pourront les remplacer.

En second lieu : nous avons établi une Constitution Statutaire qui paralyse l'autorité britannique. Les nouveaux conseils ont été boycottés par les extrémistes, l'élément dit modéré y prévalant. Cependant tous ceux qui ont suivi leur procédure puérile et qui ont compris que leur seule existence a déjà compromis le maintien des lois et de l'ordre, doivent ressentir, pour l'avenir, de graves inquiétudes. Nous avons, par un beau geste, imposé un gouvernement des plus démocratiques à un pays totalement incapable — par suite de ses instincts aristocratiques, de son rigide système de castes, et de ses siècles de traditions, — d'en faire un usage satisfaisant. Si nous laissions faire l'Inde, la démocratie aurait disparu en un mois; notre autorité — appuyée par des baïonnettes anglaises — est indispensable à la conservation d'un système, qui précisément affaiblit cette autorité.

La situation serait encore pire aujourd'hui, n'étaient les éléments de stabilité représentés par les États indigènes. Eux aussi ont été menacés par les révolutionnaires, mais les grands rajahs ont énergiquement réprimé toute agitation sur leurs domaines et ont pu, d'une main ferme, maintenir l'ordre. Ce n'est que dans quelques petits États que des troubles se sont produits. Et si l'insécurité de la vie et de la propriété dans l'Inde britannique devenait générale, les souverains indigènes se verraient contraints, pour leur sûreté même, d'assurer la protection des gens en dehors de leurs États.

Un écroulement de l'autorité britannique pourrait ainsi provoquer l'extension des États indigènes, qui pourraient alors former une fédération pour la défense de leurs intérêts.

Autre éventualité : si les complices de Gandhi parvenaient à provoquer la révolte dans l'armée indienne, des bandes de soldats entraînés se trouveraient ainsi libres de s'attacher aux princes qui pourraient les payer ; et ces princes en auraient alors vite fini avec le clan des politiciens Indiens.

La paix de l'Inde dépend entièrement de l'existence de forces militaires bien organisées, capables de rendre la frontière inviolable; et d'une marine à même de surveiller la longue ligne des côtes. Ces conditions, tant pour le présent que pour nombre d'années à venir, ne peuvent être remplies que par l'autorité britannique. Aucun Parlement indien, constitué à la suite de simulacres d'élections, ne peut prendre sa place.

Les classes guerrières de l'Inde ne veulent pas être gouvernées par l'*intelligentsia* des villes. En s'efforçant de supprimer l'autorité britannique, les agitateurs politiques indiens ne tendent qu'à faire cruellement souffrir les masses. Et s'ils parvenaient à renverser notre gouvernement, ils ne pourraient rien mettre à sa place. C'est pour cette raison que tous ceux qui aiment l'Inde — et je suis de ceux-là — et conservent un souvenir affectueux de ses peuples simples et affables, suivent les événements actuels dans une attente angoissée.

Je me suis efforcé de rendre claire, pour nos très braves et très chers alliés, cette situation, et les causes qui l'ont amenée : mais je ne puis, dans l'état de confusion actuel de notre politique, tenter de prévoir l'avenir. Il est seulement certain que la loi et l'ordre doivent être restaurés et maintenus dans toute l'Inde. Autrement la position d'une poignée d'Anglais, sans autorité sur les millions d'individus parmi lesquels ils vivent, serait impossible. Nous n'en sommes pas encore là; il y a encore des parties de l'Inde où les vieilles relations de confiance mutuelle ont survécu à la tempête; mais rien, sauf la coopération des races Occidentale et Orientale, ne peut apporter la prospérité et garantir le progrès des peuples de l'Inde.

Maintes grandes leçons pourraient être tirées des désastreux résultats que provoqua la mauvaise politique des

années récentes. Ce n'est pas seulement en Orient qu'un gouvernement doit gouverner, ou se résigner à devenir un objet de mépris. Ce n'est pas seulement en Orient qu'il est dangereux de laisser se développer l'esprit insurrectionnel, bien que là le danger soit plus grand encore. Le premier devoir d'un gouvernement est de maintenir l'ordre et le respect des lois. Quelques théoriciens oublient trop vite que, les lois et l'ordre étant abolis, la liberté cesse d'exister. Notre récente expérience dans l'Inde rend plus troublant encore le doute qu'éveille cette question : Une démocratie peut-elle gouverner un Empire?... La question est aujourd'hui en train de se résoudre... et la nation française ne peut se désintéresser de la solution de nos difficultés.

Une Inde livrée à une anarchie semblable à celle qui existait avant notre venue exercerait une influence néfaste sur tout l'Orient et permettrait peut-être l'accomplissement des projets qu'une vaste conspiration nourrit, de son propre aveu, contre la civilisation, — conspiration qui, pour un temps, a réussi à ramener la Russie à la barbarie.

SYDENHAM

RELATION

DE

MON VOYAGE EN POLOGNE

Un jeune Français de dix-sept ans s'avise, l'an 1663, d'accompagner son frère, le comte de Guiche, frappé de disgrâce, dans un voyage en Europe Centrale, ayant Varsovie et une entreprise militaire comme buts. Il note ce qu'il voit et ce qu'il fait, et la qualité de ces notations montre ce que pouvait être un esprit juvénile au XVIIe siècle. Antoine de Gramont appartenait certes à une des plus importantes familles du royaume[1], mais il n'est pas un spécimen unique à cette époque, si fertile en hommes et en femmes remarquables; il ressemble à ses contemporains et montre par là l'ambiance extraordinaire qui leur échauffait l'esprit et le corps.

Le jeune homme fait de ses aventures un récit allègre et bien nourri. Les dangers courus tant sur mer que sur terre, sont fort importuns, il est vrai, mais ne suscitent aucune phraséologie tragique : quand la tempête sévit sur la mer du Nord entre Lübeck et Dantzig, menaçant d'engloutir le vaisseau ballotté, les jeunes gens prient de grand cœur mais n'encombrent pas leur avenir incertain de vœux et de pèlerinages pour fléchir la colère du ciel; et les quinze jours

1. Antoine de Gramont, deuxième fils du maréchal de Gramont, était le frère cadet du comte de Guiche. Il fit toutes les campagnes de Louis XIV, et fut des premiers à contribuer à la reddition de la ville de Besançon, dont les portes s'ouvrirent au souffle des plumes des seigneurs. Il organisa la défense de Bayonne contre les Espagnols. Il en a écrit lui-même la relation dans les Mémoires du maréchal de Gramont, qu'il rédigea d'après les notes et la correspondance du vieux guerrier-diplomate quand celui-ci se retira dans ses terres.

d'une retraite en plein dégel dans les plaines de l'Ukraine impressionnent moins Antoine, que la façon superbe dont lui et son frère sont reçus par les électeurs d'Allemagne, les princesses Palatines et la reine de la République de Pologne.

Il surgit même une petite bouffée d'orgueil, quand le désir de les bien traiter créa parmi les seigneurs polonais qui s'en disputaient l'honneur, une espèce de désordre, et la magnificence des équipages et des costumes l'impressionne plus fortement que le désagrément de la campagne en Moscovie.

Pas plus que Louis XIV, qui ne voulait pas voir les blessés de ses guerres, ceux-ci ne figurent dans le récit d'Antoine; ils disparaissent après les batailles, comme les chevaux et les équipages, sans commentaires.

Le jeune Gramont dénombre aussi exactement les rasades des repas monstres offerts en cours de route, que les détails défensifs des places fortes et des ports de mer.

Voilà par quoi nous entrons en plein XVIIe siècle; la raison, la santé, la mesure sont incorporés dans toute la race des Français d'alors; l'éducation forte et réaliste reçue par le voyageur lui permet d'exercer un sûr et tranquille jugement sur ce qu'il voit, et il ne voit que l'essentiel. L'essentiel, pour un sujet de Louis XIV, c'est l'art militaire et l'art des places défensives. Vauban est là qui va agrandir et fortifier la nation. Il examine aussi les ports et le nombre de navires qu'ils peuvent contenir et ces appréciations n'ont guère changé.

« ... Le port (de Hambourg) est un des plus beaux qu'il y ait dans l'Europe; la grande facilité avec laquelle tous les vaisseaux y abordent fait la grandeur de son commerce avec toutes les nations du monde, aussi n'est-il point de ville plus riche...

» ... Nous... jetâmes l'ancre à l'entrée de la Vistule devant le Wistermunde, qui est une citadelle de cinq bastions revêtus dans la mer laquelle défend l'entrée de cette rivière, et qui fait la sûreté du port... Nous... prîmes des chaloupes qui nous conduisirent à Dantzig. C'est à mon gré une des plus belles, des plus superbes, et des plus fortes places qu'on puisse voir; de l'embouchure de la Vistule à Dantzig il y a près de trois quarts de lieue et pour communiquer de la ville au Wistermunde dont je viens de parler, l'on a fait à droite et à gauche des bords de la rivière, de grandes redoutes fraisées et palissadées à trois cents pas les unes des autres, dans chacune desquelles il y a une garde et sept ou huit pièces de canon; le port de Dantzig est un des plus beaux que l'on puisse voir dans le monde; il peut contenir mille vaisseaux et j'en ai vu de huit cents tonneaux mouillés dans les rues et devant les boutiques des marchands à qui ils appartenaient... »

A cette époque, il n'y a pas encore d'états d'âmes esthétiques, ils sont mêmes un peu méprisés : « Que faire donc avec du courage et de l'ambition? Aller visiter le Vatican, la colonne de Trajan à Rome et le reste des antiquités d'Italie était une chose qui lui paraissait

odieuse (au comte de Guiche) et le personnage d'un voyageur ordinaire, que la simple curiosité de voir des clochers mène, ne convenait point à un caractère d'esprit aussi élevé que le sien; aussi ne put-il jamais se résoudre à prendre un parti semblable, et il préféra celui d'aller chercher la guerre au bout du monde.... »

Ces curiosités viendront plus tard, amenées par le féminin romantique. Nous sommes à une époque essentiellement virile et rationnelle; tout ce qui s'y fait est si fortement imprégné de grandeur, qu'une simple relation de voyage intéresse au point de faire regretter que son auteur n'ait pas connu davantage les cours d'Europe pour en rapporter des impressions [1].

E. DE CLERMONT-TONNERRE

Après la paix des Pyrénées conclue entre les deux couronnes par la médiation du cardinal Mazarin et de celle de don Louis d'Haro, tous deux premiers ministres et favoris de leurs maîtres, le cardinal crut que, pour bien affermir et consolider le traité qui venait d'être signé, il fallait encore unir le sang de France à celui d'Espagne, et, par un mariage aussi éclatant et aussi assorti que celui du Roi avec l'Infante, convertir la haine réciproque des deux nations en une intelligence parfaite, et les faire jouir d'un repos et d'une tranquillité dont elles avaient perdu l'habitude, depuis trente-trois ans de guerre.

Cela détermina le cardinal Mazarin à faire des propositions à don Louis pour le mariage dont je viens de parler. Elles furent écoutées et reçues favorablement de ce dernier ministre, qui aussitôt en donna connaissance au Roi son maître, comme de la chose du monde qui paraissait la plus grande, la plus avantageuse pour la monarchie d'Espagne, et qu'il savait aussi être la plus sensible à l'Infante, qui, depuis sa plus tendre jeunesse, n'avait eu pour objet de son bonheur que la possession seule de la personne du Roi.

Le maréchal de Gramont, ami intime du cardinal, et pour lors le courtisan le plus accompli qu'il y eût à la Cour, fut choisi sur tout ce qu'il y avait de gens considérables pour aller à Madrid, de la part du Roi, demander l'Infante en mariage à sa Majesté Catholique. Comme il ne me siérait

1. Ce manuscrit inédit, provient des archives du duc de Guiche.

pas bien de m'étendre sur les louanges de mon père, et que je sais d'ailleurs que le public, contre son ordinaire, a toujours pris le soin de lui rendre justice et de vanter ses vertus, je dirai simplement qu'il eût été difficile de trouver un plus digne sujet pour une ambassade aussi mémorable, et dans laquelle il s'agissait de faire connaître à une nation superbe, galante, et polie, comme l'est l'espagnole, que la magnificence et la délicatesse des Français l'emportait encore de beaucoup sur la leur, les Espagnols même n'en peuvent disconvenir. Je passerai légèrement sur les particularités de cette ambassade, plusieurs personnes ayant pris le soin de les écrire mieux que je ne le pourrais faire. Il me suffira de dire que jamais il ne s'en est fait une si galante, ni plus généralement approuvée.

Le maréchal de Gramont arriva en poste à Madrid avec l'élite de ce qu'il y avait de jeunesse à la Cour, magnifiquement habillée et montée sur les plus beaux chevaux du monde, ornés de plumes de couleurs différentes, de rubans, de housses et de harnais brochés d'or. Cette nouvelle manière d'entrée d'ambassadeur plut sensiblement aux Espagnols, criant tous à haute voix que le maréchal de Gramont, ne pouvant avoir des ailes pour voler à Madrid, avait pris la voie la plus prompte, qui était celle de la poste, pour venir en diligence déclarer la passion du Roi son maître à leur Infante, que cette ambassade galante et non commune effaçait l'idée qui leur restait de l'ancienne galanterie des fêtes superbes des Abencérages et des Grenadins. L'audience que lui donna le roi d'Espagne fut telle qu'il l'avait souhaitée, c'est-à-dire pleine d'agrément et de distinction pour sa personne. Et elle fut suivie du consentement au mariage de l'Infante avec le Roi, qui était le sujet de sa légation. L'on convint de tous les articles pendant les quinze jours que le maréchal de Gramont resta à Madrid, après quoi il s'en retourna en diligence à la Cour porter au Roi la conclusion d'une affaire qui lui était si chère, et sur le dénouement de laquelle toute l'Europe était attentive. Sa Majesté Catholique, qui aimait passionnément l'Infante, voulut lui-même lui servir de conducteur, et la mena sur la frontière peu de temps après le départ du maréchal. L'entrevue des deux

Rois se fit à l'île des Faisans. Je n'entrerai point ici dans le détail de la magnificence de la Cour de France et de celle d'Espagne; ce serait une relation ennuyeuse. Je dirai seulement que chacun fit de son mieux pour faire honneur à son Roi et à sa nation et que tout le monde y réussit. L'Infante passa en France, et le roi d'Espagne regagna Madrid avec sa gravité naturelle, ayant par devers lui la satisfaction de n'avoir pas dit un mot à personne. Le mariage fut consommé à Saint-Jean-de-Luz, ensuite duquel leurs Majestés s'en retournèrent à Paris, où on leur fit une entrée superbe. L'hiver se passa en festins, en assemblées magnifiques, en ballets, et en tout ce qui pouvait contribuer au divertissement de la nouvelle Reine. Mais le Roi qui était jeune, galant, plein d'esprit, et le mieux fait de tous les hommes, n'en demeura pas longtemps à la seule possession de la Reine. Il voulut avoir des maîtresses, et le commerce de la galanterie convenait mieux à la délicatesse de son goût que celui de l'amour conjugal. Il devint passionnément amoureux de la jeune la Vallière, de qui l'extraction n'était pas à la vérité bien élevée; mais sa figure charmante, la douceur de son esprit, les grâces qu'elle avait à tout ce qu'elle faisait, et toute sa bonne foi en amour réparaient bien les défauts de sa naissance. Et il crut qu'à l'exemple des héros de l'antiquité, qui s'étaient rabaissés jusqu'à aimer éperdument leurs esclaves, il pouvait aussi, sans honte, donner toute sa tendresse à une aussi aimable sujette.

Cette jeune beauté était à la cour de Madame, et particulièrement attachée à sa personne. Comme le Roi ne pouvait voir la Vallière dans les commencements de sa passion pour elle que chez Madame, voulant conserver de grands égards pour la Reine qui se trouvait grosse et qui en plusieurs occasions lui avait fait connaître qu'une Espagnole, jalouse avec raison de l'être, était capable de se porter à des choses extrêmes, il colorait les fréquentes visites qu'il rendait à Madame du prétexte des plaisirs qui étaient chez elle, des comédies, des musiques et des assemblées. Madame affectait même d'en avoir tous les soirs, et de le servir en cela selon ses désirs; on peut dire aussi qu'en se conduisant de la sorte elle suivait son inclination naturelle qui la portait

toute aux plaisirs et à la galanterie. Jamais aussi personne n'a été faite comme elle pour l'une et pour l'autre; les charmes de son esprit l'emportaient encore, s'il est possible, sur ceux de sa personne, et cependant qui peut-on comparer dans la nature à Madame et aux grâces qui l'accompagnaient?

Elle était sans aucun art plus belle que le jour, et avait un air si noble, si plein de majesté et si différent de tout ce qui se présente à nos yeux, qu'il n'était point permis de la regarder comme une mortelle ni de la voir sans admiration. L'on peut dire même, sans vouloir outrer la louange à son égard, que celle que Lucrèce donne à Vénus dans son Invocation lui peut être appliquée et n'est pas trop forte pour elle. Je ne puis mieux finir son portrait, pour faire voir qu'elle était au-dessus des autres, et que, de l'instant qu'elle voulait plaire à quelqu'un, personne n'avait assez de raison pour gagner sur soi de ne se pas laisser aller à la douceur et à la force de ses charmes.

Le comte de Guiche, qu'elle trouva plus digne de ses bonnes grâces et de son attachement, que tout ce qu'il y avait pour lors des gens les plus distingués à la Cour, fut celui qui en ressentit aussi le premier les effets; sitôt qu'il eut connu que Madame n'était point insensible, il s'abandonna bientôt après à toute la passion dont un homme comme lui pouvait être capable.

Il était jeune, bien fait, il avait de l'esprit autant qu'on en peut avoir, et un courage distingué de toutes les personnes de son rang; son ambition était extrême, il se croyait aimé de la belle-sœur du Roi, qui par elle-même était adorable; en faut-il davantage pour flatter la vanité d'un homme qui en a beaucoup et pour l'engager à suivre le penchant de son cœur plutôt que celui de sa raison?

Vardes, qui était son ami intime, mais plus faux et plus habile que lui en affaire, voulut être son confident. Madame, de son côté, choisit une de ses filles d'honneur nommée Montalés. Cette grande intrigue fut menée quelque temps assez secrètement par le canal de ces deux personnes. Cependant comme elle se passait sur le théâtre du monde et qu'il est bien difficile d'y représenter (quelque ingénieux qu'on soit à cacher sa marche sans que le public la démêle), l'on découvrit

que le comte de Guiche aimait Madame passionnément, et qu'il s'en fallait beaucoup qu'elle ne le haït, qu'ils s'écrivaient mille lettres par jour, que toutes les affaires d'Angleterre que le Roi confiait à Madame, le comte de Guiche les savait l'instant d'après, que c'était lui qui donnait des mémoires instructifs sur la conduite qu'elle devait tenir à l'égard du Roi son frère, en un mot qu'il réglait et décidait de toutes ces choses à sa fantaisie. Cette confiance abandonnée de Madame pour lui commença à faire de la peine au Roi; il voulut approfondir matière et en vint aisément à bout au moyen du secours de Vardes qu'il n'eut pas de peine à gagner, et qui lui remit en main propre toutes les lettres que Madame écrivait au comte de Guiche, dont il se trouvait le dépositaire.

Pour Montalés, à qui Madame avait confié les lettres du comte de Guiche, dans lesquelles il y avait force choses considérables et qui n'étaient bonnes qu'à passer sous silence, elle fut à l'épreuve des trésors qu'on lui offrit pour les livrer, et ensuite de l'horreur du cloître, et de toutes les menaces qu'on lui fit pour l'intimider et la porter par force à faire ce qu'on souhaitait; elle soutint pendant près de deux ans toutes les attaques du monde avec un courage inébranlable, et l'on peut dire à sa louange qu'elle donna en cette occasion des marques de vertu toute romaine.

De tels incidents à la Cour ne se passèrent pas sans un éclat extrême. Monsieur fut averti, et de ce moment le comte de Guiche exposé à tous les périls qu'on peut essuyer.

Le maréchal de Gramont, vieux et raffiné courtisan, connut à merveille que si son fils restait à la Cour plus longtemps il était perdu sans ressource, et ne songea plus qu'au moyen de l'en faire sortir sous couleur de quelque chose qui n'eût point l'air de bannissement. Par bonne fortune, dans ce même temps, l'affaire de Nancy arriva, les gardes françaises furent commandées pour en aller faire la démolition, et le crédit du maréchal de Gramont fut assez grand auprès du Roi pour obtenir de lui, quoique mal content du comte de Guiche, qu'il aurait le commandement des troupes qui étaient en Lorraine.

Son généralat dura plus de dix-huit mois à Nancy, ensuite

de quoi le Roi marcha en Lorraine à la tête de l'armée pour attaquer Marsal, seule place forte qui restait au duc de Lorraine et qui avait refusé de se soumettre à l'obéissance du Roi. Cette conquête ne coûta à sa Majesté que la seule fatigue de son voyage, et Marsal se rendit à son apparition; la guerre finit en moins de quinze jours et, toute la Lorraine soumise, le Roi s'en retourna le plus promptement qu'il put à Paris retrouver sa maîtresse.

Quant au comte de Guiche, il resta à Metz sans autre fonction que celle d'un particulier fort oisif, et ne put obtenir la permission de retourner à la Cour, Monsieur ayant demandé au Roi la prolongation de son exil, persuadé que le commerce qu'il avait avec Madame durait toujours.

Le parti qu'un homme comme lui avait à prendre n'était pas aisé, et difficilement sur cela pourrait-on lui donner un bon conseil. Il lui était défendu de rester dans le royaume, le Turc avait la paix avec l'Empereur, nous l'avions aussi avec l'Espagne; toute l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre étaient tranquilles, et l'on jouissait quasi dans toute l'Europe de la douceur de la paix.

Que faire donc avec du courage et de l'ambition? Aller visiter le Vatican, la colonne de Trajan à Rome et le reste des antiquités d'Italie était une chose qui lui paraissait odieuse, et le personnage d'un voyageur ordinaire, que la simple curiosité de voir des clochers mène, ne convenait point à un caractère d'esprit aussi élevé que le sien; aussi ne put-il jamais se résoudre à prendre un parti semblable, et il préféra celui d'aller chercher la guerre au bout du monde, puisqu'il n'y en avait en ce temps-là qu'en Moscovie où naturellement un homme de l'acquis et de la naissance du comte de Guiche ne devait point aller faire son volontariat. Le maréchal de Gramont fit ce qu'il put aussi pour le détourner d'une résolution qui avait en soi quelque chose de téméraire et dans laquelle il voyait la perte de sa maison comme assurée. Cependant il fut contraint de céder aux fortes raisons dont le comte de Guiche se servit pour le persuader, et ne songea plus qu'à lui donner les moyens d'entreprendre un si grand voyage. Comme je me trouvais alors avec mon frère, que j'aimais tendrement, je ne pus me résoudre à le quitter dans

un temps où je comptais de lui être de quelque secours et pendant lequel je pourrais trouver des occasions d'établir ma réputation. J'obligeai mon père à consentir aussi que je fisse ce voyage, et, quoiqu'il m'aimât avec passion et qu'il eût peine à se séparer de moi, il aima mieux se priver de me voir que de me laisser à dix-sept ans à la Cour sans rien faire, lors que je pouvais aller à la guerre quelque part; l'on peut dire de lui qu'il ne fut jamais né un plus honnête homme, ni un meilleur père. Après force regrets de sa part et de la nôtre, il fallut enfin se séparer; il s'en retourna trouver le Roi à Paris, et mon frère et moi nous nous embarquâmes à Metz, sur la Moselle, le 17 de septembre de l'année 1663, pour faire notre route jusqu'à Varsovie, pendant laquelle je marquerai dans ma relation ce que j'ai trouvé plus digne de remarque dans les villes et les cours par où j'ai passé.

***

Le quatrième jour de notre marche nous arrivâmes à Coblence, ville appartenant à l'Électeur de Trèves; située au confluent de la Moselle et du Rhin, elle est extrêmement bien bâtie et fortifiée de même; ses bastions sont revêtus; le château de l'Électeur est à l'opposite de la ville, de l'autre côté de la Moselle, auprès d'une montagne extrêmement haute sur laquelle est la citadelle qu'on nomme Hermenstein; c'est la place la plus parfaite que j'aie vue de ma vie; il n'est qu'un seul côté d'attaque où l'on ne vient que par un assez petit front. Le terrain qui vous y conduit n'est que roc vif; il y a sur même ligne un grand bastion taillé dans le roc, un ouvrage à corne revêtu dont le fossé est aussi taillé dans le roc, avec une demi-lune à la tête de cet ouvrage. Cette place domine également sur le Rhin et sur la Moselle et rend la circonvallation de Coblence comme impraticable. C'est, je crois, la description la plus juste qu'on en puisse faire. Nous n'y séjournâmes qu'un jour et ne vîmes point l'Électeur qui était malade; ainsi je ne dirai rien de sa personne. Le lendemain nous partîmes de bonne heure pour aller à Mayence, où nous arrivâmes le huitième jour. L'Élec-

teur, nommé Chéneborn[1], qui avait extrêmement connu mon père à Francfort pendant le couronnement de l'Empereur et conservé pour lui une estime et une amitié toute particulière, nous reçut à merveille et nous fit tous les honneurs qu'on peut faire à des gens qu'on veut extrêmement distinguer. C'était pour lors l'homme du plus grand mérite qu'il y eût en Allemagne et qui y jouait le plus gros rôle; il était archevêque de Mayence et évêque de Würtzbourg, jouissant de huit cent mille écus de rente. Ces deux places, l'une sur le Rhin, l'autre sur le Mein, étaient très bien fortifiées. Il entretenait plus de trois mille hommes de troupes réglées et quand il y avait des affaires en Allemagne, il fallait que l'Empereur comptât avec lui. Il aimait la France et honorait particulièrement la personne du Roi. Ce n'était pas un homme qui brillât beaucoup dans la conversation, et l'on ne peut dire de lui qu'il eût un esprit bien sublime, néanmoins il parlait juste et de fort bon sens, et le tête-à-tête avec lui n'était point ennuyeux. Il était homme de bien et vertueux sans scrupules, fort austère dans ses mœurs et ses fonctions ecclésiastiques, et plein d'une honnête indulgence pour celles de ceux avec qui il vivait. Il se mettait en oraison à cinq heures du matin jusqu'à huit; depuis huit jusqu'à midi il donnait ce temps-là aux affaires de l'Empire, dont il avait une grande connaissance, et à celles de son Électorat; et, depuis midi jusqu'à cinq heures du soir, il restait à table avec ses amis, selon la coutume de sa nation, et faisait grand cas de quelqu'un qui ne trouvât pas cela étrange, et qui eût la complaisance de faire raison à une cinquantaine de santés qu'il portait toujours régulièrement sans se décomposer jamais et sans paraître échauffé. Si tous les prélats de ma connaissance ressemblaient à celui-là, le service divin s'en ferait mieux. Le clergé serait sur un tout autre pied qu'il n'est, les dévotions affectées n'auraient point de cours et les pauvres seraient assistés tout le long de l'année. C'est le portrait fidèle de l'Électeur de Mayence que j'ai connu, qui mérite d'être aimé, et dont la mémoire doit être respectée.

Je reviens à la suite de ma route, après trois jours de

1. Schönborn.

séjour que nous fîmes à Mayence. Nous en partîmes le 26 de septembre dans les carrosses de l'Électeur et allâmes coucher à Francfort. C'est une ville située sur le Mein, grande, bien bâtie, assez bien fortifiée. Il y a un arsenal aussi beau qu'il y en ait dans toutes les places d'Allemagne. Francfort est une des villes hanséatiques qui relève de l'Empire; les habitants sont extrêmement riches et font un des plus grands commerces d'Allemagne. Nous n'y séjournâmes qu'un jour et nous prîmes la route de Cassel, où nous arrivâmes le premier d'octobre.

Cassel est la capitale de la Hesse et le séjour ordinaire des landgraves. La ville est assez jolie, il y a un château qui n'est pas fortifié à la moderne; cependant il ne laisse pas d'être excellent. Nous trouvâmes la Cour de cet État fort désolée par la mort du landgrave qui venait de mourir. Madame l'Électrice palatine et Madame la princesse de Tarente y étaient venues pour aider à consoler la landgrave de la perte du défunt.

L'Électrice était grande, de belle taille, le visage plus désagréable que laid, très peu d'esprit et se persuadant en avoir beaucoup, galante à outrance, et de cette galanterie tournée à l'allemande qui n'a assurément rien de la délicatesse de l'espagnole. Pour la princesse de Tarente, la nature ne l'avait pas partagée en beauté, mais en revanche elle lui avait donné autant d'esprit et d'agrément dans l'esprit que j'en aie connu à personne du monde. Elle en faisait un si bon usage que, nonobstant sa laideur, elle ne laissait pas d'avoir des partisans; voilà ce que j'ai connu de ces deux princesses, tant par ce que j'en ai vu que par traditive. Le comte de Guiche qui avait le vol pour tout ce qui se nommait altesse, séjourna à Cassel plus longtemps que je n'aurais fait si j'avais été seul. Finalement, après force déclarations tudesques de part et d'autre, qui n'aboutirent à aucune jouissance, car il en était l'ennemi mortel, nous partîmes de ce lieu à mon grand contentement pour aller à Minden, ville située sur le Weser.

Nous nous y embarquâmes jusqu'à Brême, où nous arrivâmes, le 9. Le 10 nous fûmes à Boconde, ville appartenant aux Suédois; le 11 nous traversâmes l'Elbe et arrivâmes à Hambourg, Nous y séjournâmes un jour pour voir ce qu'il y

avait de plus remarquable. Cette ville n'est pas extrêmement bien bâtie, les rues en sont étroites; elle est située sur le bord de l'Elbe et le port est un des plus beaux qu'il y ait en Europe; la grande facilité avec laquelle tous les vaisseaux y abordent fait la grandeur de son commerce avec toutes les nations du monde. Aussi n'est-il point de ville plus riche.

De Hambourg nous allâmes à Lübeck où il fut arrêté, après avoir tenu un long conseil, que nous prendrions la voie de la mer comme la plus courte plutôt que celle de terre pour arriver à Dantzig, et, ce fut moi qui fis prendre cette belle résolution laquelle pensa causer notre perte. Le lendemain nous nous embarquâmes à un port nommé Tremüen, à deux lieues de Lübeck, sur la mer Baltique.

Notre vaisseau était de quatre-vingts tonneaux; il y avait dedans le maître et six hommes d'équipage, mon frère, moi, le fils de Desroche, capitaine des gardes de M. le Prince, et trente de nos gens, tant gentilshommes que valets. Nous mîmes à la voile le 17 octobre sur le midi par un vent fort frais mais très favorable, lequel en moins de vingt-quatre heures nous rendit à la hauteur de l'île de Rugen, et nous comptions d'arriver le lendemain à Dantzig pour peu que le vent eût continué de même.

Mais le 18, sur les trois heures après midi, il s'en leva un si furieux et si contraire à la route que nous tenions, qu'il nous fit bientôt perdre l'espérance d'arriver en aussi peu de temps que nous avions eu lieu de l'espérer, et, de moment en moment, la tempête devint si terrible, qu'on peut dire avec vérité que les montagnes les plus élevées ne paraissaient que des mottes de terre en comparaison des vagues de la mer. Toutes les fois qu'elles enlevaient notre vaisseau, il nous semblait que nous allions toucher au ciel, de l'instant qu'il retombait nous croyions que la terre s'entr'ouvrait et que nous nous abîmions dans les enfers. La continuation d'un tel manège, auquel nous n'étions pas accoutumés, déconcerta un peu la fermeté de ceux qui paraissaient être les plus assurés. Elle le fut encore bien davantage lorsque nous nous aperçûmes que les matelots faisaient en vain tous leurs efforts pour résister à la force de la tempête, et que le pilote vint à nous, avec un visage pâle et défiguré, nous dire

qu'il n'était plus le maître de son vaisseau, et que les vents l'avaient emporté sur lui, qu'il fallait se préparer aux dernières extrémités et avoir recours à la miséricorde de Dieu.

Cet avertissement nous fut donné d'une manière un peu barbare, cependant il fallait le prendre en bonne part, et se résoudre, n'étant pas les plus forts, à la dure loi du destin. D'abord on proposa de décharger le vaisseau, qui commençait à faire de l'eau, et jeter dans la mer la plupart des ballots qui y étaient, disant qu'il valait mieux essayer de sauver sa vie en perdant ce qu'on avait de plus précieux que de s'obstiner à tenter la conservation de tous les deux. La vérité persuada, et chacun ne songea plus qu'à jeter dans la mer ce qu'il pouvait avoir de plus cher et de plus utile pour sa personne.

Il n'y eut qu'un homme de la troupe qui ne put se résoudre à suivre un parti qui lui paraissait aussi dur, c'était un petit Gascon nommé Jair, lequel avait fait un amas de quelques marchandises, dont il espérait de retirer un gros revenant bon des Polonais, qui n'en avaient point de semblables. Il ne voulait avoir rien à démêler avec la mer s'il était possible, et souhaitait passionnément de périr avec ses marchandises tant chéries, ou se sauver conjointement avec elles. Cependant comme il lui fut signifié que, pour peu qu'il tardât à suivre l'exemple des autres, on le jetterait le premier dans la mer, il fut contraint d'obéir, en faisant force imprécations contre les divinités célestes et infernales de ce qu'elles avaient exposé sa vie sur un élément aussi barbare. Quelque temps après, les vents ne s'étant point calmés ni adoucis au moyen de tous les présents qu'on venait de leur faire, ils rompirent nos voiles et brisèrent nos cordages, de manière que le pilote revint à nous, nous dire pour la seconde fois que chacun eût à se recommander à Dieu et à se préparer à la mort.

C'est à ce moment que la consternation fut grande; les matelots chantaient le *Salve Regina*, et imploraient le secours de la Sainte Vierge, l'appelant l'Étoile de la mer, la Reine du ciel, la Maîtresse du monde, et la Porte du salut. Quelques-uns, à qui l'esprit avait tourné, se prosternaient comme les Barbares, adoraient la mer et jetaient dans ses ondes ce qu'ils pouvaient rencontrer d'huile et de liqueurs, pour essayer

à l'adoucir, et la flattaient de même que des sujets pourraient faire à l'égard de leur prince irrité. D'autres étaient malades et ne songeaient à rien, mais la plupart faisaient des vœux. Ce même petit Gascon promettait de se faire chartreux, s'il pouvait attraper terre; un Allemand assurait qu'il irait à Saint-Jacques en pèlerinage, pieds et tête nus, en demandant l'aumône. Le fils du capitaine des gardes de M. le Prince promettait à Dieu de ne manger jamais de viande le vendredi, et comptait que le Seigneur lui devait avoir une obligation singulière d'un tel sacrifice. Il y en avait qui promettaient de donner tout leur argent comptant pour revêtir des pauvres et faire dire des messes en l'honneur des saints qu'ils affectionnaient le plus. Enfin pour le faire court, l'on ne vit jamais tant de piété dans le péril, ni si peu de réminiscence de dévotion lorsqu'on se trouva dans un état moins dangereux.

Pour mon frère et moi nous priions Dieu de tout notre cœur, mais nous ne fîmes point de vœux. L'état déplorable dans lequel nous étions dura deux jours et deux nuits, nous trouvant toujours près de la côte et au milieu des rochers qui sont le long de l'île de Rugen. Cependant notre heure n'était pas venue et, comme il n'était point écrit que nous dussions périr dans la mer Baltique, au moment qu'on s'y attendait le moins la tempête cessa, et il vint un vent de terre qui nous remit au large, et vingt-quatre heures après dans le port de Dantzig, sans d'autre mal que celui d'avoir eu grand peur, et d'avoir marqué beaucoup de faiblesse humaine.

Nous partîmes de Lübeck le 17 d'octobre, et jetâmes l'ancre le 22, à l'entrée de la Vistule, devant le Wistermunde, qui est une citadelle de cinq bastions revêtus dans la mer, laquelle défend l'entrée de cette rivière, et qui fait la sûreté du port. Nous y mîmes pied à terre, pour quitter un vaisseau dont la seule vision nous faisait encore horreur, et prîmes des chaloupes qui nous conduisirent à Dantzig.

C'est à mon gré une des plus belles, des plus superbes et des plus fortes places qu'on puisse voir. De l'embouchure de la Vistule à Dantzig il y a près de trois quarts de lieue et pour communiquer de la ville au Wistermunde, dont je viens de parler, l'on a fait à droite et à gauche des bords de la

rivière de grandes redoutes fraisées et palissadées à trois cents pas les unes des autres, dans chacune desquelles il y a une garde et sept ou huit pièces de canon. Le port de Dantzig est un des plus beaux que l'on puisse voir dans le monde; il peut contenir mille vaisseaux, et j'en ai vu de huit cents tonneaux mouillés dans les rues, et devant les boutiques des marchands à qui ils appartiennent. La ville est extrêmement bien bâtie, riche et très peuplée; elle fait quasi le commerce de tout le Nord. C'est la capitale du Palatinat de Poméranie, qui comprend tout le pays qui est à l'occident de la Vistule jusqu'aux confins d'Allemagne. Nous y séjournâmes quatre jours, ensuite desquels nous prîmes la route de Varsovie. Nous en fûmes huit à faire ce trajet avec assez d'incommodité, parce que les hôtelleries sont rares en Pologne, d'autant que grand seigneur polonais, ni gentilhomme de la nation n'y ont payé de leur vie. Nous arrivâmes le 4 de novembre à Varsovie : la reine de Pologne, qui était déjà informée du sujet de notre voyage et qui avait toujours conservé une estime très particulière, depuis son départ de France, pour la personne de mon père, et si l'on ose dire un reste d'une première inclination, qui ordinairement ne se perd qu'avec la vie, ne nous reçut pas seulement comme des gens d'une grande qualité qu'on est bien aise de distinguer, mais comme ses propres enfants. Elle voulut nous voir le même jour, et nous envoya chercher avec un cortège magnifique de carrosses, de gentilshommes, de gardes et d'estafiers qui nous conduisirent à l'audience. Cette audience fut assaisonnée de tout ce qu'on peut imaginer de sa part de plus gracieux et de plus obligeant pour nous.

Outre l'envie qu'elle avait de nous donner des marques de ses bontés, son naturel honnête la portait encore à toute la politesse du monde, et l'on peut dire avec vérité que la reine de Pologne, qui depuis trente ans gouvernait une nation qui tient autant du barbare que la polonaise, n'avait rien perdu de la délicatesse des mœurs de la Cour de France où elle avait été élevée. Elle était née avec du courage et une forte inclination pour tout ce qui paraissait grand, et cette inclination était devenue une passion démesurée pour la belle gloire et l'élévation. Il y avait dans le ton de

sa voix et dans toutes ses paroles un charme secret qui enchantait tout le monde. Ses manières étaient nobles, grandes, aisées et pleines d'une certaine douceur majestueuse qui inspirait de l'amour et du respect à tous ceux qui l'approchaient. Personne n'avait plus d'esprit. Elle avait celui des affaires au-dessus du ministre le plus consommé. Aussi gouvernait-elle despotiquement la République, et sa quenouille était devenue plus redoutable aux Polonais que le cimeterre des Tartares.

Après nous avoir offert tout ce qui dépendait d'elle, et témoigné sa reconnaissance sur le zèle que nous avions eu de venir si loin rendre nos services au Roi son seigneur, à la guerre qu'il avait contre les Moscovites, elle nous fit connaître l'impossibilité qu'il y avait de le pouvoir joindre, que les dernières nouvelles qu'elle en avait reçues portaient que l'armée avait passé le Borysthène, que de Varsovie au Borysthène il y avait près de trois cents lieues, que la plupart des places qui étaient sur ce fleuve étaient aux Moscovites, qu'il y avait dedans de grosses garnisons, et qu'indubitablement nous serions pris si nous voulions tenter le passage avec l'escorte qu'elle pourrait nous donner, qu'ainsi elle ne consentirait jamais à notre départ, ne voulant point avoir un reproche éternel à se faire d'avoir contribué à notre perte, puisqu'elle était immanquable cela étant, qu'il nous fallait attendre le printemps.

Cette déclaration nous pensa faire perdre l'esprit, car il ne nous convenait point d'être venus jusqu'à Varsovie, ayant publié en partant de France que nous allions à la guerre contre les Moscovites, pour nous en retourner à la Cour sans avoir rien vu, et le ridicule eût été complet si notre ardeur militaire se fût convertie en celle de pèlerinage. Ainsi nous ne balançâmes pas un moment à représenter à la Reine que le parti de rester à Varsovie était insoutenable pour nous, et que nous aimions beaucoup mieux courir le risque d'être pris par les Moscovites que d'être exposés à tous les brocards du monde; pour cet effet qu'avec une escorte ou sans escorte, sitôt que notre équipage serait fait, nous nous mettrions en marche pour aller trouver le Roi, en quelque endroit qu'il pût être, si elle le trouvait bon. Ce

ne fut pas sans peine qu'elle y consentit, mais enfin elle céda aux raisons que nous lui alléguâmes, et de ce moment chercha, avec une bonté extrême, tous les moyens de nous pouvoir adoucir et faciliter une marche de la nature de celle que nous avions à faire.

Pendant notre séjour à Varsovie, qui fut de quinze jours, pour acheter les chevaux, les voitures et toutes les choses qui nous étaient nécessaires, il vint une nouvelle à la Reine très considérable et d'un grand agrément pour nous. Elle nous envoya chercher dans le moment pour nous dire que nous étions plus heureux que sages, et qu'on venait de lui mander qu'il devait partir incessamment d'auprès de Léopol mille chevaux polonais pour aller joindre l'armée du Roi, qu'elle avait envoyé aussitôt un ordre à celui qui les commandait de ne pas partir que nous ne l'eussions joint, et qu'ainsi nous pouvions nous servir de cette occasion qui était commode et très sûre.

Le renfort d'une pareille compagnie nous rasséréna tout à fait l'esprit, et rendit le séjour que nous fîmes à Varsovie plus gai et plus tranquille qu'il ne l'eût été sans cela. La considération et l'estime que la Reine marquait avoir pour nous engageait les grands seigneurs polonais, qui pour lors étaient à la Cour, à rechercher notre amitié et à faire à l'envie l'un de l'autre de leur mieux pour nous régaler. Ce n'était tous les jours que festins magnifiques où le vin de Hongrie et l'eau-de-vie rectifiée n'étaient point épargnés, que bals, assemblées, et que musiques à la vérité un peu sauvages; mais, comme on ne les entendait jamais de sang-froid, cela faisait qu'on les trouvait excellentes.

Je me souviens d'un dîner que nous donna le chancelier de la Reine, où nous demeurâmes quinze heures à table, et le repas finit par faire danser madame la chancelière sur la même table du festin, soutenue de trois vieux sénateurs qui avaient soixante-dix ans chacun, et tous aussi ivres qu'elle. Une chancelière de France qui en eût autant fait à la Cour, n'eût pas établi sa réputation. Cependant celle-là fut généralement approuvée et les dames polonaises les plus graves s'estimaient malheureuses de n'avoir pas assisté à cette fête, ce qui ne doit point étonner, puisque chaque

nation a sa coutume particulière. Le lendemain de ce banquet célèbre et duquel il sera fait longtemps mention en Pologne, je vis dans le jardin du palais, en m'y promenant avec la Reine, une chose qui me parut très particulière, et qui mérite de n'être point passée sous silence.

Il y avait près de six mois que nombre d'habitants des villages qui sont aux environs de Vilna, en Lithuanie, s'étaient attroupés suivant l'usage ordinaire pour aller à la chasse aux ours, et essayer de prendre de ces animaux, dont ils sont extrêmement persécutés par le grand nombre qu'il y en a dans le pays. Ces mêmes habitants rencontrèrent, dans les bois, un enfant au milieu de cinq ou six petits oursons, qui tétaient tous de compagnie la mère ourse, de laquelle s'étant aussitôt défaits, ainsi que du reste de sa famille naturelle, ils se saisirent de l'enfant qui avait figure humaine, mais qui marchait à quatre pattes, nu comme la main, broutant l'herbe et sans langage ni connaissance que celle de l'animal. Cette figure leur parut si étonnante et si digne de réflexion qu'ils l'amenèrent à Vilna au gouverneur de la province. Comme la chose tenait beaucoup du prodige, il en donna connaissance à la Reine qui lui envoya ordre de le faire incessamment conduire à Varsovie. Elle fit prendre soin de son éducation et le fit mettre dans un couvent de religieuses près du palais pour l'instruire; mais, depuis six mois de résidence dans le même couvent, il n'articulait pas une parole de polonais, et ne savait encore que hurler comme les ours, ce qu'il faisait en perfection. On nous le mena par rareté dans le jardin où je lui vis faire ce que je vais dire.

Il pouvait avoir sept à huit ans par sa taille. Il avait grand peine à se tenir debout et la marche animale, à laquelle il s'était accoutumé en naissant, lui convenait mieux que celle de l'homme et lui était plus aisée. On lui mena un ours privé qui était au concierge du palais. Sitôt qu'il l'aperçut il prit le galop et l'alla caresser avec une tendresse qu'on ne peut exprimer. On leur jeta ensuite une pièce de bœuf cru, ils en sucèrent l'un et l'autre le sang, et je puis assurer avec vérité que l'avidité de l'enfant l'emportait encore sur celle de l'ours. Excepté qu'il était sans griffes et que sa figure

était humaine, ses mœurs, son goût, son langage et sa connaissance étaient tellement semblables à celles de l'animal avec qui il avait été élevé, que l'on n'y pouvait trouver de différence. Après l'avoir bien examiné, j'ai trouvé que rien dans la nature n'était si surprenant, et qu'un homme qui naît avec une éducation animale, reste animal pour toute sa vie, ce qui fait que je ne suis surpris ni étonné qu'Épicure ait eu un si grand nombre de sectateurs et que sa doctrine ait été si suivie.

Nous partîmes de Varsovie le 19 de novembre, comblés de présents et de toutes les bontés de la Reine, et fîmes la route de Léopol, où nous arrivâmes le 5 décembre.

Quoique cette ville soit sans rivière, elle ne laisse pas d'être fort marchande, comme la capitale de la Russie; elle est encore célèbre par la belle défense qu'elle fit contre les Cosaques et les Tartares, en l'année 1648, qui l'assiégèrent avec une armée de deux cent mille hommes. Ils prirent d'abord le château et donnèrent ensuite plusieurs assauts à la ville où ils furent toujours repoussés avec grand perte de leurs gens. Ces barbares, voyant qu'ils n'en pouvaient venir à bout, demandèrent deux cent mille écus d'or de rançon. Les bourgeois, se trouvant hors d'état de payer une somme si excessive, et craignant d'ailleurs l'événement d'un siège, tant par la faiblesse de leur garnison que par le méchant état où était la place, offrirent pour se libérer douze cents marcs d'argent non monnayé, parmi lesquels il y avait plusieurs vases de l'église. Mais les infidèles, n'étant pas contents de cette proposition, continuaient leurs attaques ordinaires, ce qui porta enfin les habitants à leur donner encore un supplément de seize mille livres, soutenu d'ornements sacrés, de draps, d'étoffes de soie et de quantité de fourrures, moyennant quoi ils levèrent le siège le 24 d'octobre après avoir resté devant près de trois mois et donné dix assauts généraux.

Nous y séjournâmes quatre jours et nous mîmes en marche le cinquième, avec les mille chevaux polonais qui avaient reçu l'ordre de la Reine de nous attendre.

Celui qui les commandait se nommait Nieusabitosky. Il était homme de très bonne mine, d'un esprit médiocre,

rustre dans ses manières, infidèle, grand escroc et assez mauvais soldat. Ce fut sous sa conduite que nous arrivâmes le 1er janvier à Bialatcherkiouf, ville d'Ukraine située à six lieues du Borysthène.

Après avoir marché près de deux mois, nous y eûmes un contretemps qui faillit nous désespérer. Le lendemain de notre arrivée, l'on envoya quelques coureurs reconnaître les bords du Borysthène et savoir si on le pouvait passer sur la glace. Ils nous rapportèrent le soir qu'il n'était point gelé et qu'ainsi il n'y avait moyen de le passer qu'à la nage, d'autant que tous les bateaux qui étaient aux passages avaient été brûlés par les garnisons moscovites de Niegin et de Batourine, deux grandes villes sur ladite rivière, à portée desquelles il nous fallait passer.

Cette nouvelle fut pour nous terrible et nous jeta dans un embarras extrême. Nous nous trouvions à trois cents lieues de Varsovie, à cent cinquante de l'armée du Roi, et séparés par un fleuve rapide et une fois large comme le Rhin, au milieu des plus grandes et des meilleures places des Moscovites, dans une très mauvaise, et presque sans garnison; les habitants nouvellement soumis à la domination du roi de Pologne, tous Cosaques rebelles et gens naturellement portés au crime et à l'infidélité, ce qui persuadera aisément que nos nuits n'étaient pas tranquilles.

Dans l'incertitude du parti que nous avions à prendre (car il n'y en avait que d'extrêmes et de très dangereux), nous éprouvâmes un coup de la fortune au moment qu'on s'y attendait le moins. Le froid devint si excessif que le Borysthène, plus rapide et plus large que le Rhin, comme je viens de le dire, gela en vingt-quatre heures, ce qui est une chose sans exemple. On nous avertit aussitôt que le passage s'en pouvait tenter sur la glace. Nous ne fûmes pas longtemps à nous déterminer d'aller connaître par nous-mêmes si cette nouvelle était fausse ou véritable. Nous y marchâmes dans l'instant et vîmes qu'effectivement on avait dit vrai : nous le passâmes le 11 de janvier et n'ai, de ma vie, été si aise que lorsque je me vis de l'autre côté.

De nos mille chevaux et de tout le bagage qui suivait il

ne se perdit sous la glace qu'une charrette de vivandier, deux traîneaux et une demoiselle qui n'avait point fait vœu de chasteté. Et messieurs les Moscovites, soit qu'ils appréhendassent notre cavalerie qui était excellente, ou que ce jour-là le froid horrible qu'il faisait les eût rendus paresseux, nous laissèrent passer la rivière et défiler devant eux avec toute la tranquillité possible. C'est alors que nous commençâmes à respirer et à être comme sûrs de joindre bientôt l'armée du Roi, sans catastrophe fatale.

Aussi ne fûmes-nous pas trompés, car, deux jours après, Sa Majesté qui était en peine de nous, depuis près de trois mois qu'il nous savait partis de Varsovie, avait envoyé un colonel de dragons, nommé Consky, avec quatre cents chevaux, pour se joindre à notre escorte et nous conduire où il était. Nous le rencontrâmes dans la marche, et ce ne fut pas sans plaisir. Il nous dit que le Roi nous attendait avec une impatience extrême et que nous connaîtrions, lorsque nous serions près de sa personne, l'effet des lettres obligeantes que la Reine lui avait écrites en notre faveur, et aux principaux officiers de l'armée.

C'était un gentilhomme d'un mérite distingué parmi les Polonais, et aussi poli que notre général Nieusabitosky était rustre et brutal. Il se joignit encore à nous le lendemain un ambassadeur tartare avec nombre de Tartares, qui venaient, de la part du kan, trouver ses deux fils qui étaient auprès du roi de Pologne.

Les Tartares sont gens d'un commerce fort aisé, très religieux observateurs de leur parole, et leurs mœurs fort différentes de la description qu'en font la plupart des gens qui se sont mêlés d'en écrire. L'on peut dire même avec vérité que ceux qui se trouvent honnêtes gens parmi eux le sont autant que ceux de toutes les autres nations qui le sont le plus. Quant à ce qu'on dit qu'ils ne vivent que de chair de cheval, laquelle on prétend qu'ils font cuire sous la selle de leurs chevaux, lorsqu'ils sont dessus, il n'en est pas un mot. On mentirait aussi si on s'avisait de vouloir vanter leur extrême délicatesse. Les cavaliers mangent ce qu'ils peuvent trouver, quand ils sont à la guerre, sans grande

façon. Les officiers ne sont pas aussi bien difficiles dans leur manière de manger, et dépensent peu en cuisiniers; cependant ils ont du goût et sont ravis qu'on leur fasse bonne chère.

L'Alcoran leur défend le vin; les honnêtes gens parmi eux ne s'en embarrassent pas, et savent tout comme nous ajuster ce qu'il faut au théâtre.

Après dix jours de marche depuis le passage du Borysthène, nous arrivâmes à l'armée du Roi qui faisait pour lors le siège de Gloukhov, ville à l'extrémité de l'Ukraine, près des frontières de Moscovie. L'armée était composée de 20 000 Tartares commandés par les deux fils du kan, d'un pareil nombre de cavalerie polonaise, de 20 000 Cosaques, de 4 000 dragons sur le pied allemand, du régiment des gardes du roi de Pologne, qui était de 12 000 reîtres, de 14 000 hommes de pied tant Polonais qu'Allemands, et la meilleure infanterie qui fut jamais, et de 2 000 houssars.

Voici à peu près l'état de la milice du royaume de Pologne, qui est une chose particulière à savoir, les appointements que la République lui donne, et que chaque cavalier ou fantassin tire de paye tous les trois mois, ce qui s'appelle quartal, terme duquel la République se sert pour compter ou payer la dite milice, et ce que c'est que les houssars :

Les houssars marchent à la tête de toutes les troupes ou milices en Pologne, et sont les plus anciens pour l'établissement; leur équipage doit être tel : pour être cavalier dans une compagnie de houssars, ce qui s'appelle vulgairement touarisz, il faut être gentilhomme, bien fait, fort et puissant pour porter une cuirasse entière, brassards, cuissards, gantelets, ou autrement carvaches, un pot en tête, des éperons aux deux pieds attachés à l'allemande, qui se puissent ôter aisément, les éperons à la polonaise étant cloués aux bottes, une grande peau de tigre ou de léopard, doublée de velours ou satin cramoisi, de laquelle il se couvre l'épaule gauche. Son cheval doit être grand, beau, vigoureux, et des plus vites, une selle de velours avec poitrail et croupière, comme nous en avons à l'étrangère, afin qu'il soit ferme pour briser sa lance contre l'ennemi en pleine course. Il doit avoir

un pistolet à l'arçon gauche, une épée longue et pointue sous la cuisse droite, un sabre à son côté à l'ordinaire. Pour combattre il tire son épée de dessous sa cuisse et la pend à son poignet droit, afin d'avoir la main libre pour tenir sa lance, qui est la première arme dont il se sert dans un jour de combat pour rompre les escadrons des ennemis. Cet équipage militaire vise un peu à celui du jaquemart, cependant il est véritable, et l'expérience a fait connaître qu'il était utile.

Les gages des houssars sont cinquante livres par quartal, c'est-à-dire pour trois mois. Ils ont outre cela les quartiers d'hiver pour lesquels il n'y a rien de limité. Ces mêmes quartiers se lèvent sur l'assignation du grand général par arpents de terre. Quand le pays n'est pas ruiné, l'on prend quelquefois cinquante livres, quelquefois cent par lesdits arpents. Lorsque la désolation est générale partout, l'ordinaire est douze livres pour ne pas fouler les sujets.

La cavalerie légère suit, qui s'appelle en langue du pays Cosaques. Ceux-ci sont encore gentilshommes et servent de même que les houssars dans les compagnies. Ils sont armés d'une jaque ou chemise de mailles qui leur couvre les bras à moitié. Ils ont encore des carvaches et la tête couverte d'une coiffe de maille, ainsi que le corps, et cela s'appelle en langue polonaise miszurka. Leurs chevaux doivent être bons pour la fatigue, vites et adroits. Leurs armes sont l'arc, les flèches et les pistolets. Leur fonction est de soutenir les houssars, quand ils vont à la charge, pour achever de défaire les escadrons que lesdits houssars ont rompus. Leurs gages sont quarante livres par quartal par cheval et par homme.

Suivent maintenant les Tartares, desquels un grand-duc de Lithuanie, après les avoir vaincus, ramena beaucoup de familles entières avec lui, qu'il établit ensuite en Lithuanie pour peupler le pays. Ils possèdent des biens libres, mais ils n'ont point de rang, ni de voix parmi la noblesse. Ils sont encore de la cavalerie légère, bien montés et bien armés comme les cosaques, et ne diffèrent qu'en ce qu'ils n'ont point de jaque de mailles. Leur paye est de trente livres par quartal.

Les Valaques ou Moldaves sont aussi reçus dans la cavalerie polonaise. Leur équipage et monture sont ainsi que des Tartares, leur paye de même. Ceux-ci sont obligés de brûler, piller, faire des convois et toute sorte de service dans l'armée, ce qui ne leur donne pas beaucoup de temps pour leurs plaisirs.

Il ne me reste maintenant qu'à parler de l'infanterie allemande, laquelle les guerres fréquentes des Suédois ont introduite dans le pays. Du commencement, les régiments devaient être composés tous d'officiers et de soldats allemands, mais comme les habitants du pays sont très propres pour les armes, et plus robustes pour toutes les fatigues, les officiers les ont reçus dans les corps, et, comme ils sont extrêmement braves et adroits pour le maniement du mousquet, ils s'en servent à merveille dans les occasions et mieux que les Allemands. Leur paye est de trente-six livres par quartal. Tous les officiers n'ont point de traitement ni de gages de l'État, de sorte qu'ils tirent leurs appointements de leurs soldats, si bien qu'un soldat ou factionnaire ne retient de ces trente-six livres par quartal, que dix-huit; un caporal trente-six, un sergent cinquante, un enseigne cent cinquante, un lieutenant deux cent vingt, un capitaine six cents et leurs quartiers d'hiver. Les colonels ont pleine justice sur leurs régiments et disposent de toutes les charges.

Les dragons sont tous sur le pied de l'infanterie sans aucune différence.

Il y a encore eu de tout temps en Pologne l'infanterie hongroise qui se nomme dans le pays héduks. Cette milice est très bien vêtue, et armée d'une grande arquebuse rayée à rouet, un sabre, et une hache assez longue, en forme d'une hallebarde; elle se nomme berdiche. Les rois de Pologne de tous les temps se sont servis de ces gens-là pour leur garde, tant dans leur palais que dans les armées, à cause de leur fidélité éprouvée; leurs gages sont comme ceux de l'infanterie.

Les reîtres allemands ont soixante livres par quartal.

Nous trouvâmes à un quart de lieue du camp partie de la cavalerie polonaise en bataille, qui nous attendait. Le Roi renchérit encore à l'armée sur tout ce que la Reine avait fait

pour nous de plus obligeant à Varsovie. Après avoir admiré quelque temps la beauté et l'extrême magnificence de cette cavalerie qu'on peut assurer avec vérité être au-dessus de toutes celles qu'il y a dans le monde, nous allâmes droit descendre à la tente du Roi. Mon frère qui était naturellement éloquent, porta la parole et fit à sa Majesté polonaise un compliment le plus respectueux et le plus galant que l'on peut imaginer. Le Roi y répondit par nous embrasser l'un et l'autre, en nous disant qu'il ne savait assez reconnaître l'obligation qu'il nous avait d'être venus chercher si loin à lui rendre nos services, dans une guerre aussi dure et aussi cruelle que celle qu'il entreprenait, mais qu'il ferait de son mieux pour que nous ne le pussions pas taxer d'ingratitude, et qu'il chercherait avec soin toutes les occasions de nous donner des marques de son estime et de son affection.

Ce n'était pas un homme de lumières fort étendues, cependant il savait très bien vivre, il était bon, plein d'humanité, brave comme son épée, et avait vécu un grand nombre de belles actions, dans lesquelles il s'était toujours personnellement distingué.

Du moment que nous l'eûmes quitté, nous fûmes environnés de tout ce qu'il y avait d'officiers principaux à l'armée et des plus grands seigneurs qui suivaient le Roi, entre lesquels il y eut un espèce de désordre sur celui qui aurait l'avantage de nous régaler le premier. Conclusion : il fallut un ordre du Roi, lequel décida en faveur du chancelier de Lithuanie, comme créature de la Reine.

Le souper que nous fîmes chez lui fut un peu extraordinaire, tant par sa longueur que par le nombre excessif de santés que nous bûmes. De trente que nous étions à table, où nous nous mîmes à sept heures du soir, à cinq heures du matin il n'y restait plus que le chancelier, son confesseur et moi qui assurément n'avions pas l'usage de la parole bien libre. Le lendemain sans aller plus loin nous fûmes relancés d'un dîner chez M. de Charnesky, général de l'armée, où les convives ne se trouvèrent pas plus de sang-froid qu'au souper de la veille. Je me souviens même qu'il y eut une caracole après le repas, sur la glace, à la portée du pistolet de la ville qu'on assiégeait, où les coups de mousquet ne furent pas

épargnés. Cependant il n'y eut personne de blessé, et la bacchanale se termina heureusement et avec gaîté.

Deux jours après il se passa une scène un peu plus sérieuse. Le Roi assembla son conseil de guerre, et il fut résolu, comme le siège tirait en longueur, bien que la place ne valût rien, qu'on donnerait un assaut général sitôt qu'on aurait fait sauter la mine, ce qui fut exécuté à la pointe du jour. La mine joua et sans avoir été bien reconnue et l'effet n'en ayant pas été trop bon, les régiments commandés ne laissèrent pas de donner, ainsi qu'un grand nombre de cavalerie polonaise, à qui l'on fit mettre pied à terre, pour attaquer le long d'une chaussée la porte de la ville qui n'était point flanquée, et qu'on avait brisée à coups de canon. Le grand enseigne de la Couronne, nommé Sobiesky, qui est aujourd'hui roi de Pologne, et quantité d'autres grands seigneurs, voyant que nous étions, mon frère et moi, et tous nos gens, avec les détachés, se joignirent à nous, et nous donnâmes ensemble à l'attaque de la droite, qui était celle de la porte le long de la digue. Quand on y fut arrivé après avoir essuyé un très grand feu et un feu de gens qui n'appréhendent pas, car il n'y avait aucun des ennemis qui ne se montrât jusqu'à la ceinture pour tirer, l'on trouva une bonne barricade derrière la porte, du canon chargé à cartouche, qui enfilait la chaussée, et un feu de mousqueterie si terrible, et fait si à propos, qu'en moins d'une demi-heure de temps il y eut en cet endroit 500 hommes de tués sur la place, et le reste tellement hors d'état de combattre qu'il fallut songer à se retirer.

On retourna à l'attaque de la gauche qui se faisait sur un marais glacé, mais nous trouvâmes que les affaires n'y allaient pas mieux pour nous qu'à la droite. La glace avait fondu sous quantité de nos gens qui soutenaient ceux qui avaient monté à la brèche, ce qui causa un grand désordre et donna beaucoup d'épouvante. La brèche comme je l'ai déjà dit se trouva mauvaise, fort escarpée, défendue par 2 000 dragons du czar qui firent des actions surprenantes. La plupart de tous nos officiers tués sur le haut du parapet autour des drapeaux qu'ils y avaient plantés, le reste de l'infanterie entièrement rebutée et dont la mortalité était extrême, il fallut enfin prendre le parti le plus sage, qui fut celui d'une prompte

retraite, pour ne pas perdre le reste de l'armée, ce qui serait indubitablement arrivé, car la scène se passait à dix heures du matin et les Moscovites nous tiraient en blanc. Le Roi de Pologne et M. de Charnesky, qui pendant toute l'action restèrent toujours à la tête de la cavalerie polonaise sur le bord du fossé, ne pouvaient se résoudre à avoir le démenti d'une chose qui leur tenait autant à cœur. Cependant ils furent contraints de céder et de faire retirer toutes les troupes après avoir essuyé la huée de MM. les Moscovites qui fut grande.

Je ne crois pas que troupes aient jamais donné tant de marques de valeur que les Polonais en donnèrent ce jour-là, dans leur manière d'attaquer, non plus que les Moscovites dans celle de se bien défendre. Nous perdîmes près de 4 000 hommes et plus de 200 officiers. Voilà quelle fut la première occasion que nous avons vue avec les Polonais, et le résultat d'un assaut donné mal à propos.

Le Roi supportait à peine le désagrément d'avoir été repoussé en une occasion où il s'était trouvé en personne, ce qui le détermina à redonner un second assaut, au bout de huit jours, en prenant des précautions et des mesures plus justes qu'il n'avait fait au premier.

L'attaque de la droite le long de la digue fut abandonnée, et l'on se fixa uniquement à celle de la gauche, où l'on fit une seconde mine à la courtine, de laquelle on assura que l'effet serait si grand qu'on pourrait y monter 50 hommes de front. L'on avança aussi sur le bord du fossé deux batteries, l'une de douze pièces de canon, l'autre de six. Le huitième jour, à six heures du matin, le signal donné, les deux mines sautèrent et tous les régiments commandés, soutenus de toute la cavalerie, montèrent aux deux brèches avec une valeur extrême. Il y eut même nombre de Polonais et d'officiers allemands qui entrèrent dans la ville, après avoir coupé la tête à tous ceux qui défendaient les brèches, et, nos drapeaux ayant été arborés sur le haut, nous crûmes un temps avec raison que c'était une affaire vidée.

Cependant, bientôt après, nous éprouvâmes le contraire, et le Gouverneur, qui était homme d'une réputation fort distinguée parmi les Moscovites, étant revenu avec toute sa garnison, repoussa dans l'instant les gens qui étaient entrés, et les

culbuta du haut de la brèche en bas, puis, s'en étant rendu maître avec une fermeté que l'on ne peut exprimer, il fit faire un feu si prodigieux sur nos gens, et en tua une si grande quantité qu'il fallut plier, et céder à la supériorité du feu des ennemis, qui ne cessa jamais, nonobstant nos dix-huit pièces de canon, qui tiraient incessamment aux brèches.

On perdit pour le moins autant de gens que dans la première action, et comme les régiments se trouvaient fort affaiblis, et qu'il y restait peu d'officiers pour les commander, on leva enfin le siège de Gloukhov au grand regret de Sa Majesté polonaise et du reste de la Nation, et ensuite il fut résolu qu'on s'avancerait sur la frontière de Moscovie vers une place nommé Chifsko pour essayer d'attaquer l'armée de Ramadanowsky, qui était campée au delà de la rivière de Desna, avant que le prince de Circassie, neveu du Czar, l'eût jointe avec plus de 50 000 hommes qu'il avait encore, parce qu'il nous eût été impossible de résister à toutes ces forces réunies.

Nous arrivâmes le cinquième jour sur une montagne près de Chifsko, où toute l'armée campa en bataille. Le lendemain on fit un détachement de 2 000 chevaux pour passer le Desna, afin de s'approcher des ennemis, et pour nous ramener quelques prisonniers, desquels on pût prendre langue. Deux jours après, on nous ramena un parti de vingt-cinq maîtres, qui dirent tous unanimement que Ramadanowsky n'avait que 45 000 hommes dans son camp, qu'il avait très bien fait retrancher, et où il attendait le prince de Circassie, qui s'avançait vers lui à grandes journées, pour marcher ensuite conjointement droit au Roi.

La confirmation d'une telle nouvelle ne donna plus lieu de douter de tout ce qui nous avait été rapporté auparavant. Aussi l'opinion du Roi et des officiers généraux fut de passer le Desna avec toute l'armée, et de s'approcher de l'ennemi pour observer sa contenance, et lui donner un combat général, s'il faisait quelque méchant mouvement devant nous.

La montagne où nous étions campés n'était éloignée de la rivière que de demi-lieue, et comme la pente de la hauteur était assez douce et qu'il était aisé de défiler par plusieurs endroits, l'armée se trouva en moins de trois heures en bataille dans une petite plaine qui régnait depuis le bas de la

montagne jusqu'à la rivière, où nous marchâmes dans le même ordre, et la passâmes ensuite en plusieurs endroits différents avec toute l'artillerie sans perdre que peu de gens, parce que la glace se trouvait encore bonne. Sitôt que nous fûmes de l'autre côté du Desna, on s'avança près d'une lieue dans le pays ennemi; après quoi toute l'armée fit halte dans un grand bois qui avait de l'air d'une plaine plutôt que d'une forêt, les arbres se trouvant extrêmement éloignés les uns des autres, ce qui donnait beaucoup de facilité de s'y mettre en bataille.

Le Roi assembla son conseil une seconde fois pour savoir si l'on croyait qu'il fût praticable d'aller attaquer Ramadanowsky dans ses retranchements. Beaucoup de gens furent de cet avis. Mais M. de Charnesky s'y opposa formellement, et le sien fut suivi. Il disait pour raison qu'il n'était pas sensé, l'armée du Roi étant peu nombreuse en infanterie, laquelle même avait beaucoup souffert dans les deux derniers assauts qui s'étaient donnés, d'aller attaquer celle des ennemis, dont la principale force consistait en infanterie très bonne et très bien retranchée, que ce serait un moyen sûr d'être battu, puisque nous perdions le seul avantage que nous avions sur les Moscovites, qui était celui de la supériorité de notre cavalerie à la leur, que l'on était dans une situation où il ne fallait pas risquer un combat sans être quasi sûr de le gagner, parce qu'étant à plus de cent cinquante lieues de nos places, le printemps prêt à venir et par conséquent les rivières très dangereuses à repasser sur la glace, il ne fallait plus compter sur aucune retraite, ni de pouvoir sauver la personne du Roi si l'on perdait un combat; que son sentiment était donc que l'armée restât en bataille où elle était, et qu'on fit un détachement de 1 000 chevaux pour aller reconnaître le camp des ennemis d'extrêmement près, qu'il connaissait les Moscovites, que Radamanowsky ne manquerait jamais, à l'apparition des troupes polonaises, d'en faire sortir de son camp pour les attaquer et que, le propre du Moscovite étant de soutenir toujours troupes sur troupes une affaire commencée, les Polonais ayant ordre de se retirer vers nous seraient suivis indubitablement de l'avant-garde des Moscovites, puis de toute l'armée, laquelle s'étant une fois avancée à portée de

la nôtre et le terrain se trouvant avantageux pour notre cavalerie, il était quasi sûr de les battre. Tout le monde revint au sentiment de M. de Charnesky comme celui où il paraissait le plus de raison.

Dans le moment les 1 000 chevaux furent commandés pour exécuter ce qu'il venait de proposer, et en moins d'une heure et demie ils furent en présence des ennemis. Mon frère et moi, touchés de la curiosité de voir un événement qui devait être extraordinaire, suppliâmes le Roi de nous permettre d'aller au-devant des 1 000 chevaux commandés et que nous viendrions lui apprendre des nouvelles de ce qu'ils auraient fait. Il se joignit encore à nous quelques seigneurs polonais, dont le Roi d'à présent était du nombre, avec lesquels nous marchâmes très vite vers le camp de Ramadanowsky.

Lorsque nous en fûmes à une demi-lieue, nous entendîmes un assez grand feu, et aperçûmes les Polonais qui revenaient, mais en gens de guerre, et tournant de temps en temps sur les ennemis lorsqu'ils se sentaient serrés d'un peu trop près. Ils nous dirent que la prophétie de M. de Charnesky s'était accomplie de point en point, qu'ils étaient poussés par toute l'avant-garde moscovite, et que le reste de l'armée suivait. Nous nous retirâmes près d'une lieue devant eux, faisant la même bonne contenance, sans qu'ils osassent se débander tout à fait sur nous.

Et, comme il y avait encore peu de chemin à faire pour arriver à l'endroit où nous avions laissé l'armée du Roi, nous crûmes que celle des Moscovites ne se retirerait plus sans donner un combat très désavantageux. Cependant les choses tournèrent tout autrement, car, en moins de quatre heures que nous fûmes absents, il y eut une révolution sans exemple et à laquelle nous n'avions pas lieu de nous attendre.

Le chancelier de Lithuanie, homme de beaucoup d'esprit, mais grand fourbe, et qui s'était impatronisé entièrement de celui du Roi, qui, naturellement, l'avait faible et sujet au changement, lui persuada que M. de Charnesky, étant une espèce d'aventurier, lequel ne songeait qu'à sa propre gloire, à son intérêt particulier, et très peu à la conservation de l'État et à celui de la personne de Sa Majesté, lui avait fait prendre un parti tout à fait dangereux et insoutenable

pour peu qu'on y voulût réfléchir, qu'on avait perdu l'avantage du plus beau poste du monde, qui était celui de la hauteur où l'armée était campée, pour en prendre un très mauvais, que l'on avait une rivière derrière soi, et un défilé à passer pour y arriver, que le canon, le bagage et la quantité de cavalerie qui avait passé ladite rivière en avait rendu les bords très mauvais, la glace s'étant cassée, et que, comme le sort des armes était une chose toujours douteuse et sur laquelle il n'était pas permis de compter, si les Moscovites venaient à gagner un combat, il ne fallait pas espérer qu'il y eût un seul homme dans l'armée en état d'en pouvoir aller porter la nouvelle à Varsovie, qu'ainsi, par l'intérêt fidèle qu'il prenait au corps de la nation polonaise, et à la personne sacrée de Sa Majesté, il ne pouvait s'empêcher de lui dire sur cela son sentiment, de la conjurer en même temps d'y vouloir bien différer et d'avoir incessamment à repasser le Desna et à reprendre son premier poste, qu'il n'y avait pas un moment de temps à perdre, parce que les Moscovites suivraient indubitablement les troupes qu'on avait envoyées les reconnaître.

Ce dernier raisonnement, quoique faux et mauvais, ne laissa pas de persuader Sa Majesté, et le Roi repassa la rivière pour regagner sa hauteur avec la même précipitation qu'il avait eue à la passer en allant aux ennemis. Il laissa seulement son régiment de reîtres pour favoriser la retraite des 1 000 chevaux qui étaient allés par son ordre jusqu'au camp de l'ennemi. Nous ne savions encore rien de ce nouveau manège (mais nous ne fûmes pas longtemps sans l'apprendre) et la nouvelle n'en eut pas été plutôt portée aux Polonais qu'ils s'enfuirent tous comme des lièvres, et il ne resta plus en présence des Moscovites que 60 ou 80 officiers ou volontaires que nous étions, lesquels ne tardèrent pas à suivre l'exemple de leurs compatriotes; car, sitôt que les ennemis eurent connu qu'on avait pris le parti de s'enfuir, ils détachèrent après nous sept ou huit cents débandés, devant lesquels on plia et très vite. Nous fûmes courus près de trois quarts de lieue de même force à coups de mousqueton dans les reins, et le sabre haut sur les oreilles, ce qui est à mon gré une des sales visions qu'on puisse voir.

Nous étions dans cette perplexité, lorsque nous aperçûmes de loin le régiment des reîtres du Roi composé de 1 000 chevaux faisant six gros escadrons. C'était l'élite de la vieille cavalerie allemande du roi de Suède, et elle nous fit bien voir en cette rencontre qu'elle était au-dessus de toute la cavalerie du monde; car on peut dire que jamais troupes ne firent ce que celles-là firent pendant cette action.

Nous nous ralliâmes à la tête des premiers escadrons, ce qui contint pour un temps l'ardeur des débandés qui nous avaient poussés si vertement. Peu de temps après, l'avant-garde moscovite nous tombant sur le corps, il fallut songer à se retirer devant elle, et à passer le défilé que nous avions derrière nous, avant d'arriver au Desna, ce que l'on fit avec tout l'ordre et toute la valeur possible. Nous y perdîmes quantité de gens, parce que les ennemis avaient un grand nombre de dragons, dont on essuyait un fort gros feu, et que les escadrons des Moscovites faisaient de fréquentes tentatives pour essayer de nous enfoncer. Mais ils n'en purent jamais venir à bout; à mesure que nos cavaliers étaient tués dans les rangs, les autres ne s'en resserraient que mieux, et il n'était question d'autre chose. Enfin on passa le défilé par troupes de trente maîtres chacune, devant toute l'armée ennemie, sans prendre le trot, ni qu'il fût en leur pouvoir de nous entamer pendant une charge de plus d'une heure.

Le défilé passé, comme il n'y avait plus que cinq cents pas de là à la rivière, nous y arrivâmes avec facilité; mais nous ne la passâmes pas de même, car les bords en étaient devenus tellement mauvais, et le second passage de l'armée du Roi avait rompu la glace en tant d'endroits, qu'il s'y noya quantité de nos gens. J'avoue que je sentis un plaisir extrême lorsque je me trouvai de l'autre côté avec 1 000 ou 1 200 mousquetaires que M. de Charnesky y avait menés lui même pour border des haies, qui régnaient le long de la rivière, et faciliter par là notre retraite, en cas que les ennemis nous eussent poussés jusqu'au bord.

Ils ne tardèrent pourtant guère à y comparaître, et en si nombreuse compagnie qu'il fallut retirer notre infanterie et céder au grand feu de leurs dragons et d'une vingtaine de fauconnaux, sous lequel ils passèrent la rivière après nous,

au nombre de plus de 6 000 chevaux tant dragons que cavalerie légère. Ensuite de quoi, s'étant mis en bataille, ils nous poussaient toujours devant eux dans la plaine, que j'ai déjà marquée, qui régnait depuis le Desna jusqu'à la montagne. Comme M. de Charnesky vit qu'il y avait déjà un nombre considérable de leurs troupes passées et que le reste suivait toujours, ainsi qu'il arrive ordinairement dans les affaires de guerre où il y a un air d'avantage, il fit tirer force coups de canon de dessus la hauteur et descendre en même temps une trentaine d'escadrons à la tête desquels il marcha à la charge droit aux ennemis.

Cette charge est une des plus belles qu'on fera jamais. Tous les escadrons se mêlèrent, et, après un combat fort opiniâtre, il fallut céder au sabre polonais. Tout ce qui avait passé le Desna fut tué, le général des Cosaques pris, et son sort ne fut pas plus heureux que celui des autres, car on l'empala très brusquement. Force gens aussi se noyèrent en voulant repasser la rivière. Les Moscovites perdirent dans cette action plus de 7 000 hommes. Il est à croire que si le Roi n'eût point suivi le conseil du chancelier de Lithuanie, et qu'il s'en fût tenu à celui de M. de Charnesky, il eût gagné un combat dont les ennemis auraient eu peine à revenir et obligé le Czar à faire la paix à des conditions honorables et très avantageuses pour la Pologne.

Bien que celui dont je viens de parler fût grand, il n'était pourtant pas assez décisif, et on profita si peu de l'avantage qu'il pouvait nous donner sur les ennemis (nonobstant toutes les remontrances que M. de Charnesky fit au Roi pour qu'il voulût bien lui permettre d'achever ce qu'il avait si heureusement commencé) que, peu de temps après, il ne paraissait pas que les Moscovites eussent été battus, ce que nous ne connûmes que trop par la suite, mais inutilement; car, lorsque dans le commerce de la guerre vous manquez à prendre de certains temps sur votre ennemi, on les retrouve après bien difficilement.

Nous restâmes près de quinze jours avec une belle et noble indolence dans le même poste, guidés par les sages et clairvoyants conseils du chancelier de Lithuanie et sans prendre aucun de tous les partis qu'il y avait à suivre.

Les Tartares, à qui cette oisiveté ne convenait pas, et qui ne vont à la guerre que pour faire des prisonniers qu'ils envoient vendre ensuite à Constantinople, dont ils font tout leur commerce, vinrent un matin trouver le Roi, pour lui dire que, puisqu'il leur paraissait que Sa Majesté ne voulait plus rien entreprendre du reste de la campagne, que la saison était même fort avancée, que les rivières devenaient mauvaises à passer, parce que la glace commençait à fondre, ils n'avaient pas de temps à perdre pour aller faire leur récolte de prisonniers en Moscovie, avant de s'en retourner chez eux, et qu'ainsi ils partaient le soir même au nombre de 10 000 chevaux, à dessein d'exécuter une entreprise à la vérité fort hardie, mais à laquelle ils ne doutaient pas de réussir, et qu'au bout de huit jours on les verrait revenir dans le camp en plus nombreuse compagnie qu'ils n'en sortaient.

Voici quel était le raisonnement de ces honnêtes messieurs, lequel assurément n'était pas malhabile. L'armée de Ramadanowsky (disaient-ils) est à trois lieues de la nôtre et a le Desna devant elle, celle du Prince de Circassie est sous Moscou à près de vingt lieues de celle de Ramadanowsky. Tout le pays moscovite, qui se trouve entre les deux armées, se croit en sûreté avec beaucoup de raison. Ainsi usant de grande diligence et faisant une marche extraordinaire, nous raflerons tout ce qui se rencontrera dans l'entre-deux de ces armées, et serons plus tôt de retour au camp, qu'aucune des deux ne soit avertie de ce qui se passe, et puisse nous tomber sur le corps. La chose en soi paraît téméraire en quelque façon, mais elle est sûre, de l'instant que nous avons le courage de l'entreprendre.

Nous allâmes exprès dans leur quartier pour les voir partir. Chaque Tartare était monté sur son cheval, et à la queue de ce cheval il en avait trois autres attachés à la file l'un de l'autre. Nous leur demandâmes la raison de cette nouvelle manière d'aller en parti; ils nous dirent que c'était pour faire plus de diligence, que quand ils sentaient le cheval qu'ils montaient las, ils se jetaient sur l'autre, et ainsi de même de ceux qui suivaient, que par ce moyen ils faisaient trente lieues par jour, avec un corps de 10 000 chevaux,

et que lorsqu'ils avaient fait un bon butin ces mêmes chevaux haut le pied leur servaient à le porter, et qu'avant qu'il fût peu nous connaîtrions que cette manière nouvelle n'était pas la plus mauvaise, et, en finissant, donnèrent des deux, faisant des cris horribles, et disparurent devant nous.

Je sais bien qu'en ma vie je n'ai tant ri ni n'ai été si surpris. Je le fus pourtant bien davantage au bout de huit jours, qui était le temps qu'ils avaient marqué pour leur retour, lorsque, me promenant à la tête du camp avec le Roi et quantité d'officiers qui assuraient tous que, puisqu'on n'avait aucune nouvelle des Tartares, ils avaient été enveloppés par les deux armées moscovites, et qu'il ne s'en serait pas sauvé un, nous entendîmes tout d'un coup s'élever un bruit sourd dans l'air, et le Roi nous dit : « Sur ma vie, ce sont les Tartares qui reviennent. » Un quart d'heure après, nous les vîmes arriver au galop avec vingt mille prisonniers de tout âge et fort contents de la réussite de leur expédition, qui était très dangereuse. Il est constant aussi qu'eux seuls dans le monde eussent osé l'entreprendre.

Voici à peu près l'usage qu'ils firent des prisonniers jusqu'au moment de leur départ. Ils coupèrent le col à tous les vieillards qui passaient soixante ans, et hors d'état de servir. Les hommes de quarante furent gardés pour la chaîne, les jeunes garçons pour leurs plaisirs, et les filles et les femmes pour la propagation de l'espèce, et pour être vendues ensuite. La répartition des prisonniers se fit également parmi eux, puis ils tirèrent au sort pour les différences d'âges afin que personne ne fût en droit de se plaindre, s'il lui échéait d'avoir des vieilles au lieu de jeunes créatures. Ce que je puis dire à leur honneur c'est qu'ils n'étaient pas chiches de leurs bonnes fortunes et leur extrême politesse les portait à en faire part à tous les gens qui s'allaient promener chez eux.

Il arriva même sur cela, un jour, une aventure assez plaisante, qui ne doit pas être ici passée sous silence. Le confesseur du Roi, jésuite de profession, était entré par hasard dans une maison d'officiers tartares, s'imaginant que c'était celle d'un de ses amis (parce que nous étions tous mêlés); il aperçut une douzaine de Tartares, qui l'un après l'autre contaient des fleurettes d'une liberté un peu outrée à une

Circassienne très jolie qu'ils avaient dans leur chambre. A cette sale vision, le jésuite pensa tomber à la renverse, et eut recours au signe de la croix. Les Tartares, qui le connaissaient pour être confesseur du Roi, crurent qu'il y allait de l'honneur et du savoir-vivre de la nation de retenir le bon Père, et de lui faire part de leur maîtresse commune (puisque apparemment il n'était entré dans la chambre que pour en découdre). Chacun d'eux le prit par le bras, et le voulut mettre à même de la Circasse. Mais comme le goût du jésuite ne le portait pas à cette sorte de jouissance, il commença à crier de toute sa force à l'aide, au secours. Quelques officiers Polonais qui se trouvèrent par hasard près de la maison accoururent au bruit, et, après avoir su des Tartares de quoi il était question, ils tirèrent le révérend Père de cette fâcheuse intrigue, sans qu'il eût à se reprocher d'avoir contrevenu aux règles de son ordre, qui défend avec tant de sévérité l'usage des femmes.

Peu de temps après, les deux fils du Kan, qui commandaient le corps de Tartares que nous avions avec nous, vinrent prendre congé du Roi, et lui dirent que, le temps de leur traité avec lui étant expiré, ils ne pouvaient rester davantage dans son armée, que le printemps commençait, que les glaces fondaient, qu'ils avaient une très longue et très difficile retraite à faire pour gagner les Palus Mæotides, et qu'ainsi ils ne pouvaient trop tôt diligenter leur marche.

Le Roi les régala extrêmement, et leur fit de riches présents. Il me souvient que l'aîné me voulait toujours mener en Tartarie avec lui et qu'il traitait la matière très sérieusement, m'assurant qu'il me ferait part de toutes ses maîtresses. Mais, comme j'en avais laissé à Paris de plus jolies que celles qu'il m'offrait, je préférai le plaisir de les revoir à celui d'aller faire un petit tour en Crimée, d'où je crois qu'on ne m'eût pas laissé sortir avec facilité.

L'armée du Roi par cette séparation se trouva affaiblie de près de 20 000 chevaux, et, comme celles des Moscovites étaient sur le point de se joindre, que nous étions fort avancés dans le pays ennemi, et que la saison (ainsi que je viens de dire) devenait plus douce, l'on commença à être fort sur ses gardes, et à songer aux moyens de se pouvoir retirer, ce qui

n'était pas une chose bien aisée, ayant plus de cent cinquante lieues à faire avant d'arriver au Borysthène, et deux armées à nos trousses une fois plus fortes que la nôtre.

La matière devint encore plus épineuse, lorsqu'un beau matin l'on assura le Roi que toutes les places, qui fournissaient à la subsistance de son armée, s'étaient révoltées, et que les cosaques rebelles avaient coupé la gorge aux garnisons polonaises que Sa Majesté y avait laissées à son passage, qu'ainsi il n'était plus permis d'imaginer une retraite par ce côté-là, ce qui nous jeta dans un embarras qui ne se peut exprimer. Cependant il fallut prendre un parti et même très brusque, car le retardement d'un jour donnait le temps aux Moscovites de nous tomber sur le corps, après quoi il n'était plus question de séparation d'armée.

M. de Charnesky, qui n'était jamais consulté que dans les besoins pressants, après qu'on lui eût demandé son avis, dit qu'il se chargeait de toute la cavalerie polonaise, et qu'il la ferait subsister jusqu'au Borysthène, tenant la même route qu'il avait tenue en venant sans que les places révoltées l'en pussent empêcher, mais qu'il fallait que le Roi se retirât avec l'infanterie, son canon, son gros bagage et la cavalerie de Lithuanie par Mohilew, qui était la seule place que nous eussions pour nous, que cette retraite était terrible à envisager, qu'il y avait plus de cent lieues de bois à passer, et trois avant d'y arriver, cependant qu'il n'y avait d'autre chemin à tenir que celui-là pour la conservation de la personne du Roi, et pour celle de l'armée, et qu'il conjurait Sa Majesté, quoi qu'il arrivât, d'avancer toujours, parce que, si les Moscovites venaient une fois à joindre son arrière-garde, il n'y avait plus de salut.

Après cette leçon donnée, les armées se séparèrent chacune de leur côté. Je ne sais ce que devint celle de M. de Charnesky, mais je sais bien que la nôtre pâtit au delà de l'imagination, et que nous fûmes contraints de faire un chemin, pendant plus de soixante lieues. dans les neiges, au milieu des bois, où il n'y a jamais eu que les chats sauvages qui aient passé. Aussi pensâmes-nous tous périr, et le Roi eut beaucoup de peine à se sauver. Les neiges étaient fondues, les rivières débordées, et il fallait quelquefois faire quatre lieues dans

l'inondation, n'ayant d'autre ressource pour éviter de se noyer que celle d'avoir des gens qui marchaient à la tête des escadrons et des bataillons avec de grandes perches pour sonder les endroits où l'on pouvait avoir pied, trop heureux que les personnes se sauvassent, et d'en être quittes pour la perte de tous les équipages. Comme l'on n'en avait conservé aucun dans toute l'armée, à commencer par ceux du Roi, la disette devint si grande que j'ai vu pendant deux jours le pain manquer à sa table, et que tout le monde était sur le point de mourir de faim.

Nous essuyâmes quinze jours de cette marche affreuse, après laquelle nous nous trouvâmes à la vue de Mohilew, c'est-à-dire quelques personnes de l'armée, car, pour du reste, il n'en fut pas fait mention. Les régiments de 8 à 900 hommes arrivaient avec 60 ou 80 au plus, et l'histoire des siècles passés n'a rien qui se puisse comparer à l'état d'un pareil désastre. L'on perdit plus de 40 000 chevaux, compris cavalerie légère et bagages, et, sans hyperbole, les trois quarts de l'armée. En mon particulier, de six chariots à six chevaux que j'avais, il ne me resta qu'un cheval tartare, sur lequel j'avais fait charger un baril d'eau-de-vie. Voilà quel fut le dénoûment de la campagne du Roi de Pologne, qui y était entré avec une armée forte de 130 000 hommes, et avec laquelle il eût pris Moscou et relégué le czar en Sibérie, s'il eût suivi le conseil de gens sages, et que, pendant près de deux mois, il n'eût pas fait toutes les fausses démarches qu'on peut faire, à la sollicitation d'un traître qui le gouvernait despotiquement.

***

La guerre de Moscovie étant finie et par conséquent plus rien à faire pour nous auprès du Roi de Pologne, nous le suppliâmes, mon frère et moi, puisque nos services lui devenaient inutiles, de nous permettre de retourner à Varsovie, d'où notre intention était de passer en Hongrie, pour faire la campagne auprès de M. de Montécuculy. Il approuva extrêmement notre dessein, et, après nous avoir comblés de grâces, et donné beaucoup de marques de sa reconnaissance

et de son estime, il nous pria de rendre un compte fidèle à la Reine de ce que nous avions vu, et du déportement du chancelier de Lithuanie, de la conduite duquel il commençait à entrer en soupçon, d'autant qu'on l'avait mis sur les voies de l'intelligence secrète, qu'on prétendait qu'il eût avec le Czar.

Nous partîmes de Mohilew, le 20 de mars, et arrivâmes à Varsovie le 8 d'avril. La Reine témoigna beaucoup de joie de nous revoir, et ne fut pas peu surprise de tout ce que nous lui apprîmes du succès de notre campagne, et des accusations qu'on faisait contre le chancelier de Lithuanie, qui paraissaient fondées sur beaucoup de vraisemblance.

Le lendemain que nous fûmes arrivés, nous reçûmes des lettres de mon père, qui nous ordonnait, de la part du Roi, de nous en retourner incessamment à la Cour, que les fautes passées du comte de Guiche lui avaient été pardonnées, et que, pourvu qu'il fût sage et sût régler sa conduite à l'avenir, qu'il rentrerait dans la fonction de sa charge et retrouverait les mêmes agréments auprès de la personne du Roi, qu'il avait eus de tout temps. Cette nouvelle lui fut extrêmement sensible, car le personnage de chevalier errant était sujet à des inconvénients fâcheux. Nous portâmes aussitôt nos lettres à la Reine, qui nous fit partir, dès le jour même, soutenant en notre endroit son même caractère de bonté et de toute la générosité dont elle était capable.

Nous prîmes la route de la Silésie, car il n'eût pas été sage de se commettre pour la seconde fois à l'impétuosité des flots de la mer Baltique. Comme nous marchions à grandes journées, nous arrivâmes le huitième jour à Breslau, capitale de Silésie. La ville est bien bâtie, ses fortifications sont bonnes et tout le peuple en est généralement beau et bien fait.

De Breslau nous fûmes à Prague, capitale de Bohême. C'est une des plus belles situations de place qu'on puisse voir. Il y a haute et basse ville, bâties chacune en amphithéâtre sur deux montagnes, vis-à-vis l'une de l'autre, au milieu desquelles passe la rivière de Prague. Il y a un pont de pierre dessus très magnifique et qui fait la communication des deux villes. Nous y prîmes la poste pour aller à Ratisbonne.

C'est une grande ville sur le Danube, très riche et assez bien bâtie. Nous n'y séjournâmes qu'un jour, et allâmes de là à Nuremberg, où je ne vis rien de remarquable que l'arsenal, qui est un des plus beaux qu'il y ait dans le monde; de Nuremberg à Francfort, dont j'ai déjà parlé au commencement de ma relation, puis à Mayence, où, malgré nous, l'électeur nous retint deux jours et nous régala à peu près de même force qu'il fit à notre passage. Nous prîmes quelques-uns de ses gardes pour nous escorter jusqu'à Metz, où nous arrivâmes enfin le 1er de juin après avoir essuyé, pendant près d'un an, nombre d'aventures bizarres.

De Metz, nous allâmes droit à Fontainebleau, où la Cour était pour lors. Le Roi nous reçut à merveille et exhorta mon frère amicalement à se gouverner de manière qu'il ne fût pas obligé de le priver des grâces que son inclination naturelle le portait à lui faire. Le comte de Guiche lui demanda pardon de ses folies passées et l'assura que sa conduite à l'avenir serait telle qu'elle devait être, et je ne fais nul doute que son intention, en parlant de la sorte, ne fût de tenir sa parole. Mais comme la vision de ce qu'on aime émeut la puissance, et qu'une flamme mal éteinte se rallume aisément, peu de temps après il renoua son premier commerce avec Madame, et se replongea dans des abîmes qui ont été cause de la perte de sa fortune et de la mienne.

Comme l'on ne m'a demandé que mon voyage de Pologne et que je ne me suis point engagé à écrire l'histoire du temps, je passerai sous silence une suite d'événements désagréables, qui sont arrivés depuis, dans lesquels, si je voulais entrer, il me faudrait la composition d'un volume, dont je viendrais peut-être mal aisément à bout, et qui ne satisferait pas la curiosité du lecteur. Ainsi je m'en tiendrai à la simple relation que je viens de faire.

ANTOINE DE GRAMONT

L'HOMME TRAQUÉ

Au petit jour, après qu'il avait rangé sur les rayons de la boutique ses quatre fournées de pain et les croissants encore tout chauds, Lampieur montait dans sa chambre et, la fatigue de la nuit pesant sur lui de toute sa masse, il finissait parfois par s'endormir. Mais, quand Lampieur se réveillait, aussitôt, son angoisse s'éveillait avec lui et il avait beau s'employer à la chasser, il n'y parvenait point.

L'homme, alors, rejetait les draps et les couvertures de son lit, se levait, chaussait de vieilles savates et poussait, dans le toit, une fenêtre à tabatière pour aspirer l'air du dehors. Mille bruits lui arrivaient. Il les reconnaissait, un à un, depuis celui des autobus qui ébranlaient, contre la sienne, les maisons de la rue Rambuteau, jusqu'à celui — si faible et cependant distinct — du grelot attaché sous la selle d'un lointain triporteur.

Lampieur écoutait ces bruits comme quelqu'un qui, ne sachant plus où il est, demande aux moindres choses de lui répondre. Et elles lui répondaient. Elles le rassuraient. Elles lui laissaient entendre qu'il descendrait bientôt se mêler à leur tourbillon machinal, à leurs feux, à leurs lumières qui s'allumaient dans les vitrines et à leur incessante trépidation.

Néanmoins Lampieur n'apportait nulle hâte à sortir de sa chambre. Chaque fois qu'il en ouvrait la porte, il éprouvait presque une frayeur, à l'idée qu'il y avait des gens, derrière, qui l'attendaient... Cela lui enlevait toute assurance. Et cependant, il voyait que le couloir qui conduisait aux escaliers était désert, et que personne ne lui en disputait l'accès.

— Allons! se disait-il, et il se dépêchait de refermer la porte sur son passage et de gagner, tout en se surveillant, la rue où il se perdait dans la foule.

I

... Il y avait déjà trois semaines que la police recherchait l'assassin de la rue Saint-Denis et que, régulièrement, Lampieur se rendait chaque soir, près des Halles, dans un débit où on le connaissait.

— Ah! voilà m'sieur François! — annonçait aussitôt le patron. Toujours exact... ça fait plaisir!

Il alignait sur le zinc deux verres à pied qu'il emplissait de Bordeaux blanc, puis, trinquant avec le client, avalait d'un trait sa rasade.

C'était l'heure vague et vide qui précède celle de l'apéritif. De rares consommateurs, assis sur les banquettes, devant un demi-setier d'aramon, étalaient des mégots qu'ils avaient ramassés dehors et en confectionnaient pour leur usage des cigarettes. Certains expédiaient un restant d'arlequin qu'ils dépliaient d'un vieux journal. Enfin, près de la porte, une femme sans âge qu'on appelait « la mère tout le monde », regardait dans la rue et guettait l'arrivée des habitués pour les implorer, un à un, d'un air digne.

Étrange retraite que ce débit! resserrée en façon de couloir, malpropre, pleine d'une poisseuse humidité... Mais elle avait son caractère, quand, se mêlant aux malheureux qui en formaient la peu brillante pratique, des prostituées en cheveux et grossièrement maquillées, y venaient à la nuit se chauffer près du poêle... On voyait, là, Renée qui portait un chandail, madame Berthe et son parapluie, Gilberte la poitrinaire, la grosse Thérèse, Yvette, Gaby, Lilas, une Bretonne, et Léontine dont on racontait qu'elle s'était enfuie de sa famille, pour « faire la vie ».

Lampieur connaissait plusieurs de ces filles qu'il croisait invariablement aux alentours d'un hôtel borgne quand il allait à son travail... Parfois, elles lui disaient bonsoir.

— Bonsoir! — répondait-il, et il passait, sans s'occuper de leur manège, le long des magasins fermés.

A minuit, elles étaient encore là, sur les trottoirs dont elles frappaient l'asphalte des hauts talons de leurs bottines, et cinq ou six d'entre elles, qui remontaient, très tard, la rue Saint-Denis, s'accroupissaient devant le soupirail de la boulangerie et demandaient qu'on leur vendît un morceau de pain chaud... Elles avaient une ficelle qu'elles jetaient tour à tour dans la cave avec des sous... et elles attendaient, pour la retirer, que le morceau de pain, noué à son extrémité, y suspendît un poids.

Lampieur abominait ces filles. Leurs voix rauques et effrontées qui le hélaient de dehors, leur présence dans la rue, à cette heure où n'erraient plus que les agents, des passants isolés, des ivrognes, et ces ombres singulières qui semblent se mouvoir sans corps, lui étaient insupportables. En outre, ces malheureuses le dérangeaient dans son travail et lui causaient toujours une sombre irritation. Qu'avaient-elles donc à l'appeler ainsi?... C'est bon! C'est bon! Il y allait... Pas la peine de faire tant de bruit!... Pour douze sous de pain! Il y allait parce qu'il voulait bien... Il n'y était pas obligé. Et qu'est-ce qu'elles fabriquaient, maintenant, au lieu de tirer leur ficelle?

— Bon Dieu! criait Lampieur, — faut-il vous le monter?

C'est qu'il ne pouvait voir sans déplaisir, le long du mur, cette ficelle qu'aucune main ne paraissait tenir; car elle lui rappelait l'horrible nuit où, de retour dans la cave qui servait de fournil, il l'avait trouvée, là, qui pendait, inerte, du soupirail, comme à présent... Qui l'y avait lancée, durant son absence? Lampieur n'osait pas se le demander. Et il était resté, béant, à la considérer sans trouver rien d'abord à se dire, pour reprendre courage... A la fin cependant, il avait ramassé la ficelle dont un bout traînait sur le sol et il y avait attaché un gros quignon de pain. Puis il ne s'en était plus soucié et quelqu'un était venu qui, de la rue, avait remonté le pain et la ficelle, en silence, sous la pluie qui tombait...

— Quel temps! — fit observer madame Berthe, en secouant son parapluie.

Elle s'approcha du poêle; Gilberte toussait.

— Un marc? — proposa la grosse Thérèse.

— Oui, — dit Gilberte, d'une voix éteinte.

— Et vous? — demanda Léontine à Yvette et à Lilas dont elle copiait les manières.

Elles acceptèrent un grog et Lampieur, qui se tenait debout, contre le zinc, les regardait.

Toute son angoisse lui venait de ces filles; car il ne savait pas laquelle s'était certainement aperçue de son absence du fournil, la nuit du crime, à l'heure précisément que les journaux indiquèrent, dès le lendemain, pour avoir été cette heure-là.

Comment se faisait-il que cette désignation formelle n'eût pas éveillé dans l'esprit de ces femmes le plus léger soupçon? Lampieur, les premiers jours, pensa qu'il était perdu, et s'il ne se perdit pas, lui-même, en prenant la fuite, c'est à coup sûr moins par raisonnement qu'à cause de la proximité où il vivait du lieu où s'était déroulé le drame. Une force bizarre l'empêchait de s'en écarter. Non pas qu'il éprouvât déjà le besoin de revoir l'entrée de la maison, sa porte brune, son long et banal vestibule et, tout au fond, les carreaux par lesquels il avait pénétré dans la loge de la concierge... Il eût fait un détour plutôt que de passer devant. Mais quelque chose d'obscur, qu'il ne pouvait analyser, s'opposait à ce qu'il s'éloignât du voisinage de cette maison et qu'il changeât en rien ses habitudes.

— Ben, moi aussi, un grog! — commanda Léontine... — ça fera trois.

C'était presque une enfant que Léontine, ou plutôt un de ces êtres chétifs, comme on en rencontre dans les villes et qui, flétris avant même que d'avoir jamais eu de couleurs, accusent seize ou trente ans à vingt et ne vieillissent plus. Petite avec cela, pauvrement mise, l'air sérieux sous son maquillage, empressée, peu bavarde, elle ne ressemblait à aucune de ses infortunées compagnes.

Lampieur la suivait des yeux... Était-ce celle-ci? Il ne pouvait répondre; mais, à surveiller Léontine — sans rien montrer de son tourment — et à la détailler dans tous ses gestes, il s'apercevait, peu à peu, de sa gentille figure, de son regard bleu et cerné, de sa douceur et de la soumission

qu'elle témoignait à Lilas la bretonne et à Yvette dont une résille tendue sur des cheveux très noirs les empêchait de perdre le tour plein d'agrément que M. Paul leur imprimait.

— Laquelle? — songeait Lampieur.

Il souffrait; il était sans force devant elles et sans espoir de jamais rien surprendre qui lui permettrait d'apaiser son angoisse. Et cependant que n'eût-il pas donné pour savoir à quoi s'en tenir sur le compte de cette fille qui n'avait qu'à parler pour le livrer à la police! Parlerait-elle? Pourquoi ne l'avait-elle pas fait, déjà?... Pour quelles raisons? Lampieur ne les discernait point. Mais, à se taire comme elle lui semblait parfois y être décidée, cette fille devenait sa complice et le tenait à sa merci.

II

On imagine l'effroi, le tourment, puis l'angoisse de cet homme, et l'incertitude dans laquelle il vivait... Ce n'était pas son crime qui l'obsédait. Lampieur n'y pensait plus ou presque et, quand il lui arrivait d'évoquer la vieille femme qu'il avait étouffée dans sa loge, pour lui voler l'argent du terme, aucun remords ne se faisait jour dans son âme et il ne songeait qu'à l'argent. Alors, Lampieur se félicitait d'avoir mis cet argent à l'abri des plus minutieuses recherches, dans l'excavation d'un des murs du fournil qu'il avait rebouchée ensuite et saupoudrée, comme l'était la paroi, d'une uniforme et naturelle épaisseur de farine. Personne n'irait, là, découvrir sa cachette... Il en était certain. Il n'y avait que lui à la connaître et il en ressentait parfois comme une détente heureuse de tous les nerfs au milieu de ses plus sourdes appréhensions.

Mais il avait fait son coup seul, et voilà que, par un oubli de sa part, quelqu'un qui demeurait dans le mystère, pouvait intervenir et réclamer le prix de son silence... Combien demanderait-il? Ou bien ne finirait-il pas plutôt, après avoir pesé tous ses scrupules, par ne point risquer la chance d'une telle combinaison en révélant à la police la singulière coïncidence qu'il avait établie entre l'heure présumée du crime et l'absence de l'homme qui se trouvait toujours dans le

sous-sol à cette heure-là? Simple coïncidence! dira-t-on. Mais comment détourner la police de cette fâcheuse révélation et lui interdire d'y flairer la bonne piste? Lampieur en était incapable. Bien plus, il eût suffi que l'on dirigeât des recherches dans ce sens pour découvrir bientôt la vérité. Les témoignages ne manquaient pas. Et quels témoignages! C'était celui d'une petite bonne devant laquelle trois mois auparavant, terme pour terme, la concierge que Lampieur avait tuée, s'était ingénument plainte de l'argent qu'elle portait sur elle. Une autre bonne, qui attendait qu'on la servît, n'avait pas manqué de parler d'imprudence et la patronne était du même avis.

— Cachez donc vos billets, madame Courte! — avait-elle dit entre ses dents.

— C'est qu'il y en a... Pensez! — s'était alors bornée à répondre l'autre.

Et Lampieur, qui rangeait son pain sur les rayons du magasin, se rappelait le jaune éclat de ce matin d'hiver où, sans qu'il y pensât sérieusement, l'idée qu'une vieille femme avait, dans son porte-monnaie, plusieurs milliers de francs, l'avait empli d'un sombre étonnement.

... Qu'aurait-il répondu à ces déclarations pour peu qu'on les eût provoquées? Il n'y avait rien à répondre. Aussi Lampieur se débattait entre la crainte d'avoir un jour à les entendre formulées devant lui et l'espoir, vague encore et sans cesse menacé, qu'on n'aurait pas recours à elles... Qui donc pouvait le soupçonner? Sa conduite jusqu'alors le mettait à l'abri des soupçons. Et elle était irréprochable, sa conduite... Jamais aucun de ses patrons n'avait eu à lui faire la moindre observation. Et puis, Lampieur n'était pas de ces ouvriers qui, si ponctuels qu'ils soient dans leur travail, ont des relations équivoques et fréquentent les concerts et les bals. Ce n'est pas là qu'on pouvait l'avoir vu. Il n'allait pas dans de pareils endroits. Quant au débit du père Fouasse aux Halles, où il prenait chaque soir un verre de vin blanc avant dîner, on l'y connaissait de longue date et Fouasse lui-même, s'il avait été nécessaire, aurait juré que, pas une seule fois, depuis qu'il était son client, Lampieur ne s'était enivré.

D'ailleurs, à voir Lampieur avec ses cheveux coupés ras, son pantalon tenu comme au régiment par une bretelle qui servait de ceinture, son tricot à raies bleues, son attitude déjà courbée, ses larges mains, ses épaules puissamment arrondies et l'expression sérieuse de son visage, l'idée ne venait à personne qu'il pût cacher, sous des dehors semblables, autre chose qu'une espèce d'honnête homme, bourru, d'une quarantaine d'années et sans aucune conversation. De fait, il ne parlait jamais. Il écoutait les uns se plaindre des mégots qui devenaient rares et les autres des métiers qu'ils faisaient... et des flics... Il écoutait et regardait. Et l'on ne s'occupait de lui que lorsqu'il reposait son verre sur le comptoir, en déclarant :

— Patron! du même!

Aujourd'hui, cette réserve qu'il n'avait cessé de montrer — quelque question qu'on agitât à ses oreilles — permettait à Lampieur de garder le silence lorsqu'après la lecture des journaux, par exemple, M. Fouasse émettait son avis sur le crime.

— Oui, oui, — disait Lampieur... — bien sûr!

— Et vous verrez, monsieur François... — poursuivait le patron du débit, — qu'ils ne l'auront pas de sitôt, le lascar!

— Ah?

— Par exemple! Qu'est-ce que vous pariez?

Lampieur ne pariait pas. Il hochait la tête et, lentement, d'un air qui semblait naturel, élevait son verre de vin blanc, d'une main mal assurée, à hauteur de sa bouche et buvait une gorgée.

— Non, ils ne l'auront pas! — affirmait de nouveau le débitant. — Parce que pour faire un coup pareil, en plein quartier des Halles, c'est sûrement pas une mazette!... Et puis, moi, mon idée, la voulez-vous? Eh! bien, c'est qu'il n'était pas seul à l'ouvrage, le bonhomme... Ils devaient être deux... ou bien qu'une femme lui aura fait le guet.

— Une femme?

M. Fouasse haussait les épaules.

— Parfaitement, affirmait-il... Une femme!... Et si jamais on met la patte dessus, cherchez pas... allez donc, ça sera cause à la femme... comme toujours.

— Comme toujours! — répétait l'assassin et, l'instant qui suivait, il achevait son verre et s'en allait de sa pesante démarche, la tête emplie d'un noir bourdonnement et ne sachant plus s'il devait chercher à découvrir celle à qui désormais il se sentait lié.

Or il suffisait que Lampieur descendît dans le sous-sol de la boulangerie et qu'il s'y trouvât seul, devant le four, le pétrin, les panetons empilés l'un dans l'autre, contre un côté des murs, pour que l'idée de cette fille revînt le tourmenter. Elle ne s'imposait pas d'abord à lui, comme quelqu'un qui se lève du coin où il était assis et marche à votre rencontre. Mais elle était là, dans un coin de sa tête, assise, et silencieuse, et elle ne bougeait point... Elle semblait attendre. Et, chaque fois, Lampieur s'apercevait qu'elle était là et il était troublé... Qu'est-ce qu'elle attendait? Voyons, il n'allait pas se mettre à avoir peur... C'était stupide. Alors, en alignant sur une planche les panetons où il semait deux ou trois molles poignées de farine avant de les emplir d'une pâte qui épousait leur forme, Lampieur allait, marchait, mettait du bois dans le foyer du four et chassait toute idée. Il avait tort de se laisser impressionner ainsi. Est-ce qu'il n'était pas de taille à réagir? Devant lui, accrochée à un clou, sa montre indiquait l'heure. Lampieur pesait la pâte, la modelait. Il ne pensait à rien. Le four chauffait. Le bois brûlait en crépitant... et, dans cette cave, l'homme, à la longue, oubliait son angoisse pour ne plus s'occuper que de l'heure qui, petit à petit, avançait dans la nuit et y frayait sa route au tic-tac de la montre.

L'idée cependant revenait, et Lampieur en était prévenu par une sorte d'anxiété soudaine qui s'emparait de tout son être et le rendait attentif aux moindres bruits. Elle revenait. Elle l'attirait. Il essayait de lutter contre sa dangereuse emprise. Il n'en était pas maître, car elle empruntait, pour le frapper au vif de sa détresse, le plus furtif craquement derrière lui, ou le plus sourd écho, dans le mur de la rue, de talons arpentant les trottoirs.

De la cave, Lampieur ne voyait rien et il n'osait se demander

qui pouvait bien se promener et parfois s'arrêter près du soupirail. Il pensait à la phrase de Fouasse et la certitude qu'une femme, comme l'avait dit le débitant, est toujours dans l'échec des entreprises les mieux conduites, lui ôtait maintenant l'envie de connaître cette femme. Hélas! pourquoi y avait-il une femme, là-haut, le long du magasin?... Lampieur l'entendait qui marchait. Qu'espérait-elle? Qu'est-ce qui l'obligeait à faire les cent pas au-dessus de sa tête et à ne pas partir? Quel but était le sien? Voulait-elle, par sa présence de toutes les nuits, le forcer à sortir et à se compromettre? Lampieur sentait que, s'il cédait à l'appel de cette volonté tendue vers lui, il se perdait... et non pas tant à cause du fait d'abandonner son travail pour approcher cette femme... que du besoin maladif qu'il éprouvait, dans de pareils moments, à lui parler et à lui faire préciser ses soupçons.

Déjà, dans le débit, près de ces filles dont il pensait tantôt que c'était l'une, et tantôt l'autre, Lampieur devait prendre sur lui de ne pas leur adresser la parole comme il en ressentait à présent le désir. Que leur aurait-il dit? Non... non... Ce n'était qu'un désir... un de ces désirs insensés auxquels, si l'on ne résiste pas aussitôt, rien ne saurait plus empêcher qu'ils ne vous conduisent aux catastrophes. Lampieur s'en rendait compte et il se ressaisissait, mais est-ce qu'il n'était pas fou de se laisser ainsi tenter? Il était fou... il perdait la raison... Ou bien, est-ce qu'il ne vivait pas, tout éveillé, dans un rêve?

Il en avait comme l'impression, certaines nuits, quand, habité par il n'aurait pu définir quelle influence, il imaginait les allées et venues, autour du soupirail, de sa mystérieuse complice. Certainement, la nuit du crime, elle avait dû rôder ainsi, étonnée au début qu'il n'y eût personne en bas dans le fournil, puis surprise et se demandant la raison pour laquelle il n'y avait personne, se penchant, appelant, jetant les sous et la ficelle, et regardant encore par le soupirail si l'homme qui répondait d'habitude n'était pas endormi. Combien de temps avait-elle attendu? A la fin, elle avait dû partir... Était-elle revenue avant qu'il n'eût regagné le sous-sol? Lampieur aurait voulu le croire. Mais si elle avait

plusieurs fois opéré ce manège et insisté pour mieux se faire entendre? Il tremblait alors qu'un passant, peut-être même un voisin, assistant à toute la scène, n'en eût, quelques jours plus tard, fait part secrètement à la police.

Il n'y avait là rien d'impossible. Ainsi cette fille qui stationnait le long du magasin, obéissait à la police. Son but était visible. Elle tendait un piège. Elle voulait attirer Lampieur dans la rue et, une fois devant elle, comment Lampieur aurait-il fait pour ne pas se trahir? Il n'était pas d'homme, dans ce cas, qui eût pu se défendre... Bien sûr Lampieur n'avait qu'à nier qu'il fût sorti à l'heure du crime. Qui l'avait vu? Voilà : il s'était endormi dans le bûcher contigu au fournil. Tout le monde peut être fatigué, n'est-ce pas? surtout dans ce métier de nuit, si pénible, qu'il n'est presque plus en usage dans les boulangeries. Pouvait-on prouver qu'il ne se fût pas endormi dans l'autre cave ainsi qu'il l'affirmait? Lampieur n'avait pas d'autre défense... Il ne démordait pas de là.

Mais qui donc le poussait si fort à se défendre? On ne l'accusait pas. Bien plus, quand il lui arriva par la suite, à deux ou trois reprises, de quitter le fournil pour aller boire chez Fouasse et créer à rebours une espèce d'alibi confus, il n'y avait personne dehors. Lampieur n'en avait pu croire ses yeux. Pourtant, il eût juré que quelqu'un était là, comme tous les soirs... Était-ce possible? La rue vide avec ses trottoirs luisants, ses réverbères, les façades closes de ses maisons, s'ouvrait largement devant lui et ce n'est qu'à la hauteur des Halles, où commençait l'animation, qu'il avait rencontré les premières filles qui se promenaient.

III

Dans une pareille incohérence, les jours se succédaient... et les nuits, et Lampieur, qui les comptait, ne les distinguait pas l'un de l'autre, en raison de l'abominable sensation qu'ils lui donnaient d'être encore le même jour et encore la même nuit et de traîner ensemble la même misère. On touchait à la fin de février. Paris, sous la pluie, qui n'arrêtait de tomber

qu'à de rares intervalles, barbotait dans une boue liquide que les roues des voitures faisaient gicler jusque sur les façades comme des fusées d'eau. Toute perspective était noyée et la cohue pressée des promeneurs prolongeait dans les rues d'interminables cortèges de parapluies. Lampieur se levait tard. Il descendait de sa chambre vers six heures et ne savait que devenir. Les Halles, désertes à cette heure, luisaient de leurs carreaux humides sous des lumières. Une odeur de marée s'en dégageait, amère et froide, qui emplissait les rues voisines où les détritus de la veille, et quelquefois de l'avant-veille, s'agglomeraient dans les ruisseaux.

Chez Fouasse, une atmosphère qui prenait à la gorge et qui puait la pipe mouillée et le vieux pauvre, régnait. Lampieur en avait l'habitude. Elle ne l'incommodait pas. Il la respirait au contraire avec les délices d'un homme qui est sorti d'un cauchemar et en éprouve la certitude.

Or, chaque fois qu'il pénétrait chez Fouasse, maintenant, Lampieur apercevait Léontine qui entrait, elle aussi, dans le débit ou en sortait et, chaque fois, au regard que lui jetait cette fille, Lampieur se défendait mal de l'étonnement qu'il avait de la trouver si souvent sur sa route. Il remarquait que Léontine était toujours seule quand il la croisait et qu'elle n'avait plus le même air. Cela lui parut singulier. Qu'avait-elle donc qu'elle semblait changée? Ses yeux étaient comme agrandis. On ne voyait plus qu'eux dans le visage et ils brûlaient d'une fièvre qui leur communiquait une expression douloureuse de lassitude et d'égarement. Lampieur s'en rendait compte. Cependant, comme il se méfiait de lui, il évitait d'attribuer à toute autre cause que le hasard, ces rencontres de plus en plus fréquentes, où il sentait que Léontine tâchait à l'approcher... Que pouvait-elle lui vouloir? Et pourquoi, si elle avait vraiment quelque chose à lui dire, y mêlait-elle une si sournoise bizarrerie? Il n'osait pas conclure... Il hésitait... Il avait peur de Léontine. Et, à mesure que l'heure de reprendre son travail approchait, cette peur devenait malaisée à combattre et Lampieur ne savait quelle attitude hostile lui opposer.

Dans sa tête, désormais, l'idée n'était pas seule à remuer un vague fantôme et à l'associer aux louches intrigues que Lampieur forgeait de toutes pièces et dirigeait contre son

propre repos. A cette idée s'ajoutait celle de Léontine. Il la trouvait partout. L'idée prenait corps. Elle avait un visage : le corps et le visage de Léontine, ses yeux ouverts et fascinés, sa démarche, ses manières, son obstinée douceur, l'égarement douloureux qui se lisait dans son regard. Et elle se tenait debout, par moment, devant lui et, en même temps qu'il la voyait, à être sûr qu'il n'avait qu'à étendre le bras pour la toucher, Lampieur l'entendait marcher dehors et il reconnaissait son pas.

— Quoi? Quoi? — bégayait-il, furieusement.

Il tentait alors de reprendre ses esprits et de venir à bout de la terreur qui le traquait au fond de l'être. Mais le souffle lui manquait... il tremblait. Une abondante transpiration dégouttait de ses membres et il craignait, dans le cas où il aurait été capable d'appeler Léontine, qu'elle ne répondît pas. Pourtant il ne doutait pas qu'elle ne se tînt, là-haut, contre la devanture fermée. C'était elle qui marchait là-haut... elle et non pas une autre. Dès que la nuit tombait, un besoin maladif devait l'obliger à remonter la rue, à tourner comme une âme en peine autour de la boulangerie, à s'approcher du soupirail, à y choisir une place et à y demeurer, durant des heures entières, sans bouger... Pourquoi n'aurait-elle pas répondu? Peut-être attendait-elle qu'on appelât? Qu'est-ce qui empêchait donc Lampieur de le faire? Que risquait-il?... Il ne risquait rien... Et puis, il n'était pas nécessaire d'appeler Léontine par son nom. Il n'y avait qu'à pousser comme un cri ou qu'à siffler. Elle comprendrait. Elle se pencherait et il pourrait lui dire, en la voyant :

— Tiens... Qu'est-ce que vous voulez?

En raisonnant ainsi, Lampieur s'écartait du soupirail et l'effroi de céder à la tentation, d'appeler Léontine, le jetait dans un état d'indescriptible exaltation. Il marchait dans la cave à grands pas, puis à la fin reprenait son travail et, les pensées les plus saugrenues lui arrivant en foule, se cramponnait à elles comme un homme, sur le point de se noyer, s'accroche à tout ce qu'il rencontre. Mais c'étaient des herbes bien fragiles que celles à quoi Lampieur demandait de le maintenir hors de l'eau... Elles ne pouvaient le supporter longtemps. Elles se rompaient ou bien elles échappaient à

qui les saisissait et certaines, plus perfides, s'enroulaient après lui et le ligotaient. En vain Lampieur s'y agrippait encore. En vain apportait-il à son labeur une opiniâtreté de toutes ses forces; bientôt il revenait à Léontine et une abominable pensée qu'il avait accueillie tout à l'heure, à cause du secours qu'elle semblait lui apporter, le tourmentait comme s'il eût dû, l'une après l'autre, essuyer les pires angoisses de la peur et de l'approche soudaine de la folie.

En effet, d'où venait cette voix qui disait : « Ce n'est pas Léontine qui est là-haut... Ce n'est pas elle... Peut-être est-ce une autre... Peut-être n'est-ce personne... Va voir! Monte donc voir! Tu as mal entendu... Il n'y avait jamais personne, les nuits où tu es sorti. Tu n'as jamais vu personne. Pourquoi veux-tu que l'on se soit caché? C'est le bruit de la pluie qui t'a fait croire que quelqu'un, là-haut, se promenait ou s'arrêtait... Écoute!... Tu n'entends rien?... Écoute! Écoute! Quel est ce bruit? Tu ne peux pas rester dans cette incertitude... Va! Monte!

— Monte! — ordonnait la voix.

Lampieur s'y refusait. Une ombre, celle de sa terreur, cognait les murs et titubait. Il la suivait des yeux intensément. Elle l'entourait d'une course enchevêtrée dans elle-même, tombait, se relevait, s'appuyait au pétrin, essayait de l'escalader pour arriver à la hauteur du soupirail et tâcher à s'enfuir. Était-ce elle qui avait parlé? Elle se taisait maintenant. Elle s'agitait dans un silence de cauchemar où l'on eût dit que mille clameurs se heurtaient sans écho, là, devant lui, mille clameurs qu'il n'entendait pas et qui pourtant retentissaient dans un fourmillement funèbre à travers tout son être.

Cependant Lampieur tenait bon, et ne voulait pas aller voir qui se trouvait dans la rue, car, s'il n'y avait eu personne, comme la voix le lui avait soufflé, tout espoir d'échapper à la folie qu'il flairait alentour se serait évanoui et Lampieur n'aurait plus eu la force de rien tenter. Non. Il n'irait pas voir dehors qui était là... Il n'irait pas. Quel supplice!... Il ne voulait pas y aller et, durant un moment, la sensation qu'il pouvait avoir de se vaincre l'emplissait d'une espèce de malheureux triomphe.

Ce n'était pourtant qu'une trève dans la lutte où Lampieur, à chaque retour de l'obsession contre laquelle il se débattait, reculait pas à pas et perdait du terrain. Au calme, au répit d'un instant, succédaient d'autres transes, plus mortelles, qui l'usaient comme une eau, goutte à goutte, ronge la pierre et la creuse... Sa volonté s'émiettait. Qu'en pouvait-il attendre? Lampieur ne le sentait que trop et il en arrivait fatalement à admettre qu'une nuit, il ne savait encore laquelle, il cèderait à une volonté plus tenace que la sienne et qu'il irait, là-haut, dehors, se rendre compte s'il y avait vraiment quelqu'un.

IV

... C'était bien Léontine qui était dans la rue. De derrière les volets du magasin, Lampieur l'avait vu passer et il attendait immobile, qu'elle revînt sans bruit une autre fois, ainsi qu'elle l'avait fait... La malheureuse ne se doutait de rien. Elle marchait courbée sous la pluie. Ses vêtements étaient mouillés, ses chaussures prenaient l'eau; mais elle ne semblait pas y prêter attention, tellement elle se trouvait lasse et incapable de joindre, bout à bout, deux idées. Une seule, une idée fixe, la conduisait, la poussait, la faisait avancer en silence et Lampieur, qui épiait l'instant où cette fille repasserait contre la devanture, ne l'entendait pas approcher. C'était étrange. L'homme se demandait comment il avait pu, de la cave, reconnaître Léontine à son pas puisqu'elle se mouvait comme une ombre... Tout à l'heure, elle lui avait presque fait peur tant il était peu préparé à cette façon extraordinaire de se déplacer, lentement, de glisser plutôt que de marcher et de se confondre aussitôt dans la nuit... Jusqu'où descendrait-elle la rue, avant de rebrousser chemin? Lampieur n'en savait absolument rien... Il ne pouvait que former mille suppositions et, retenant son souffle, que demeurer à la place où il était, sans faire un mouvement dans la crainte de prévenir Léontine de la singulière surveillance dont elle était l'objet.

Mais qu'elle mettait de temps à revenir, cette fille et que Lampieur en ressentait de dépit et de malsaine anxiété!

Par une fente du volet qui ne livrait à sa vision qu'un champ étroit et sans repères, il découvrait l'asphalte bordant immédiatement l'entrée de la boutique et n'allait pas plus loin. Léontine s'était-elle arrêtée au delà de ces limites?... Il avait beau prêter l'oreille... A peine distinguait-il confusément, dans une rumeur qui débordait de la région des Halles, le roulement des lourdes charrettes de maraîchers ou le tressautement précipité et le sonore appel d'une trompe d'automobile... Quelquefois un souffle froid, humide, qui sifflait entre les volets, poussait sur eux la pluie et jetait, contre le trottoir, l'ombre tourbillonnante d'un réverbère. L'homme n'entendait et ne voyait pas autre chose. La rue était déserte. Rien n'y bougeait... Rien n'y circulait que le vent et par instants, encore, le vent s'arrêtait de souffler et la pluie, seule, tombait très droite, silencieuse, serrée, indifférente comme si, du fond des âges, elle eût choisi pour y ensevelir sa chute, cette rue banale et endormie.

A l'écouter glisser du ciel, sans troubler le silence, Lampieur perdait peu à peu tout contrôle sur lui-même et une appréhension, qui était née de son désir de revoir Léontine et de l'attente qu'elle décevait, l'empêchait de se rappeler la raison pour laquelle il était là, debout, derrière les volets clos de la boutique et tendu jusqu'à l'âme vers il ne savait plus quoi de réel ou d'incertain... Sans doute un but précis restait le sien et Lampieur ne désespérait pas d'y atteindre. Mais après, que deviendrait-il? Irait-il à cette fille? Lui parlerait-il?... La phrase de Fouasse le tourmentait : « Si on met la patte dessus, avait dit celui-ci... cherchez pas... allez donc! ce sera cause à la femme... comme toujours... » Lampieur répétait cette phrase. Chaque mot, chaque lettre en était nettement inscrit dans sa mémoire... Qu'allait-il faire? Et puisqu'il avait cédé à l'obsédant besoin de savoir qui se promenait le long de la boutique, pouvait-il être sûr maintenant d'avoir assez de force pour s'empêcher de joindre cette femme et lui révéler l'angoisse dont il souffrait? Il était loin d'en être sûr... Pourtant s'il se faisait connaître à elle, s'il changeait en certitude les soupçons qu'elle avait, il se perdait. Fouasse, sans le savoir, l'en avait prévenu. N'est-ce pas?... « Si on met la patte dessus... » Lampieur épelait,

comme s'il eût lu, la phrase tout imprimée : *Si on met la patte dessus...*

Est-ce qu'il n'en comprenait plus le sens? Elle avait un sens, cette phrase. Un sens brutal... on lui « mettrait la patte dessus », à lui, Lampieur... parfaitement... Pourquoi pas?... Oubliait-il son crime? C'est vrai... Il ne l'avait pas oublié, mais il n'y pensait pas... Il n'y pensait presque jamais... Dans sa tête, c'était moins le crime qui amalgamait des souvenirs et des idées pénibles, que cette déconcertante histoire de ficelle et de complicité à laquelle Léontine se trouvait mêlée. Comment cela s'était-il donc produit? Pourquoi? C'était invraisemblable. Un assassin n'aurait pas de remords? Lui, qui était un assassin, n'en avait pas. Il ne savait même pas encore ce que c'était. Au début, les deux ou trois premiers jours, une sorte d'étonnement était lié à sa frayeur. Puis la frayeur avait tout envahi chez lui, en même temps qu'un sentiment obscur le portait à croire qu'on ne l'inquiéterait pas pour son crime, à condition qu'il continuât de vivre comme avant. Il lui semblait que quelque chose de pareil à un accord tacite avait été conclu entre sa conscience et la force machinale de ses plus quotidiennes habitudes. Et alors, parce qu'il n'avait plus rien à redouter de ce côté, Lampieur s'était mis à penser que sa complice involontaire pouvait le dénoncer et il n'avait plus eu d'autre souci que de lui échapper.

« Si on met la patte dessus », répétait-il presque à voix haute... « la patte dessus... ». L'idée lui en était insupportable. Elle le harcelait. Elle avait l'air de se moquer de lui, de ricaner, de lui reprocher d'attendre Léontine, et de ne rien prévoir ensuite de ce qui adviendrait. Voulait-il que cette fille — une fois qu'il lui aurait parlé — le dénonçât? C'était elle, la femme à qui Fouasse avait fait allusion... Lampieur n'avait pas de pire ennemie au monde. Ne le sentait-il pas?... Bien sûr, il le sentait; il le savait; il en était même convaincu; mais l'atmosphère, dans laquelle il ressassait toutes ces pensées, agissait lourdement sur lui et mêlait le plaisir à l'horreur à un tel point qu'il n'avait plus la force de les séparer l'un de l'autre, et qu'il les savourait profondément tous deux, avec une sombre délectation.

A cet instant, si Léontine s'était montrée, Lampieur certainement aurait été à elle et lui aurait tout avoué. La porte du magasin, qu'il avait entr'ouverte, donnait à sa vision un champ plus étendu. Mais Léontine n'était pas là et Lampieur finissait par en ressentir une irritation dont la violence grandissait à mesure que le temps s'écoulait sans lui apporter autre chose que des bruits vagues et éloignés ou, quelquefois, le sifflement baroque de la petite locomotive qui amenait, par le Boulevard Saint-Michel, des wagons jusqu'aux Halles. Peut-être Léontine s'était-elle égarée dans un bar? Peut-être admirait-elle, sous les lumières géantes, les hautes voitures et les camions qui déversaient contre les pavillons des monceaux de légumes. Lampieur l'imaginait, toute frêle, parmi le mouvement d'une foule affairée et regardant, sans voir, les gens s'agiter autour d'elle et se livrer à leurs occupations... A quoi pouvait-elle bien s'intéresser qui n'était pas lui? Il ne comprenait pas. A son irritation s'ajoutait comme une espèce de jalousie... une jalousie amère et tâtonnante, sournoise, désabusée, pleine de détresse et d'ambiguïté, d'ardeur sourde... Lampieur n'en était pas dupe; depuis qu'il avait vu Léontine et qu'il était certain que c'était elle qui, chaque nuit, rôdait aux environs de la boulangerie, il semblait que cette fille lui appartînt. Un sentiment, qu'il n'analysait pas, le portait à concevoir des droits qu'il n'avait pas encore sur elle et qu'il croyait pourtant irrécusables; car, sans le crime, Léontine en aurait-elle été réduite à cette attirance singulière qui la poussait et qui la dominait? Il voyait bien que non. Alors pourquoi, ce soir, n'accomplissait-elle pas sa ronde mystérieuse? Pourquoi n'y apportait-elle pas l'obstination des autres nuits?... Pourquoi...

Lampieur ouvrit la porte. L'air glacé du dehors, l'eau que fouettait le vent, le frappèrent au visage. Il fit un pas sur le trottoir, regarda... Près du soupirail, Léontine se tenait debout et immobile et il la vit, collée contre le mur, comme une ombre de laquelle il n'osait approcher.

— Alors? — demanda-t-il de loin... — quoi?... qu'est-ce que c'est donc?... Qu'est-ce qu'il y a?

L'ombre ne répondit point.

— Je vous parle — cria Lampieur... — Entendez-vous? Oui... Vous... A vous!... Vous n'entendez-pas?...

Il crut que Léontine allait s'enfuir.

— Comment ça se fait que vous venez là, tous les soirs? — questionna-t-il en se hâtant de lui barrer la route... Il répéta : « Tous les soirs?... » Mais il était à côté d'elle et le geste, qu'il avait ébauché pour la retenir retomba.

— Ça ne serait pas, — interrogea Lampieur après un bref silence, — que vous venez exprès pour m'embêter?... Dites! Je veux savoir... ou des fois que ça serait une idée de me donner des ennuis? Oh! je vous connais, allez! pas la peine d'être là, comme ça, à faire votre comédie... Comment? il faut me parler, comprenez-vous... Je ne vous laisserai pas autrement.

Il avança, penché sur elle, un regard sombre, des mains crispées, son souffle, tout un tourment lourd d'épouvante.

— Non, non! — se défendit Léontine.

Lampieur eut une espèce de rire rauque et déconcertant et, ramenant à lui, enfonçant dans ses poches les deux énormes mains dont il semblait vouloir frapper la malheureuse, il se redressa et attendit. Léontine se taisait. Elle fixait en avant un point vague et la terreur, qui se saisissait d'elle, la faisait grelotter, pliée, cassée en deux, contre le mur où elle demeurait adossée.

— Eh bien? brusqua Lampieur.

Il était étonné d'avoir pu s'empêcher de prendre Léontine et de la secouer pour l'obliger à lui répondre. Mais est-ce qu'elle allait rester longtemps ainsi? Il la considérait, l'examinait avec une pesante attention, et il n'avait plus peur. Il avait maîtrisé sa peur. Elle s'en était allée... Une impression de vide, d'absence presque de soi-même, creusait, comme dans son être, un trou profond, béant, mystérieux autour duquel tout paraissait pris de vertige et d'inquiétude... Tout, sauf lui-même et, quand son attention se reportait sur Léontine, l'impression était encore plus forte de cet abîme qu'il se sentait en quelque sorte devenu pour y faire basculer un poids immense... C'était ce poids qui lui pesait dessus et l'empêchait de faire un mouvement ou de bouger de

devant Léontine. Il paralysait toute sa force, la retenait ailleurs, très loin, nulle part, en dehors de l'espace et du temps, occupée au labeur gigantesque de l'ébranler d'abord, ce poids, puis de le déplacer, de le rouler, de le faire pencher sur l'abîme... Lampieur se secoua.

— Vous ne voulez point me parler?— insista-t-il.

Ses mains qu'il tenait dans les poches de son pantalon, étaient si lourdes qu'il lui paraissait impossible de les retirer d'où il les avait mises, pour les lever sur Léontine. Mais à quoi bon? La malheureuse avait assez peur comme cela. Ses dents s'entrechoquaient; son être tout entier tremblait et elle hochait parfois la tête ou la balançait lentement par saccades, avec un plus grand tremblement, à mesure, des mains et des épaules.

— Là! Là! — proposa Lampieur... — Ayez donc pas de crainte! Je ne veux pas vous faire de mal, moi!...

Léontine fit comme un effort pour répondre.

— Moi! — s'exclamait alors Lampieur... — Moi? C'est pas vrai... Moi, je ne veux pas vous faire de mal! Ce n'est pas vrai... Ce n'est pas moi...

Il dit, une troisième fois, très bas, d'une voix presque inintelligible.

— Ce n'est pas vrai!

Et ne sachant plus bien à quoi, dans son esprit, il venait de faire allusion, il se sentit brusquement délivré d'il n'eût pu dire quelle obsession, cependant que Léontine osant, enfin, le regarder, s'accrochait désespérément à lui, à son bras qu'il ne retira pas et se mettait à fondre en larmes.

V

...Lampieur devait se rappeler, plus tard, la sensation presque voluptueuse qu'il avait éprouvée à écouter pleurer une femme pour la première fois; mais, au moment où celle-ci ne parvint plus à retenir ses larmes, elle n'était encore pour lui que Léontine, c'est-à-dire moins une femme que sa complice et il en fut épouvanté.

— Pourquoi pleures-tu? — demanda-t-il?

Il n'avait pas prévu qu'elle pleurerait ainsi, suspendue à son bras et si difficile à traîner qu'elle avait l'air d'être changée en plomb. Pourtant il la traînait, il la portait. Il ne voulait pas qu'elle restât sous la pluie. Lui-même était trempé. Il avait froid. Une espèce de pitié, mêlée à sa terreur, l'illuminait.

— Il ne faut pas pleurer, — murmura-t-il à cinq ou six reprises... — Ça sert de rien... Non... viens, venez!

Léontine se laissait conduire : elle n'avait plus de force; elle n'aurait pas été capable de faire un pas. Sans Lampieur à qui elle s'était retenue tout à l'heure, elle serait tombée... mais lui ne l'avait pas écartée; il n'avait pas retiré son bras... Au contraire, il la soutenait maintenant et elle comprenait vaguement qu'il la menait vers la boulangerie.

— Venez... venez!... — répétait Lampieur.

Il poussa la porte qui s'était à demi refermée, entra, chercha une chaise et y posa son singulier fardeau.

— Merci, — dit Léontine.

Elle ne pleurait plus. Des hoquets, des frissons la secouaient et l'empêchaient de reprendre conscience. Où était-elle? Elle ne se le demandait pas. Elle voyait simplement qu'elle n'était plus dehors. Une atmosphère tiède et très calme l'entourait. Dans la douteuse lumière qui arrivait d'en bas par l'escalier, elle distinguait une glace à son reflet gris et oblique, un comptoir, des rayons, deux charriots, dans lesquels Lampieur avait monté le pain de ses premières fournées, une balance.

— Monsieur! — appela Léontine.

— Je suis là, — dit Lampieur.

Il haussa les épaules.

— Oh! non! Je ne veux pas, — murmura lentement Léontine.

Elle écarta d'un geste exténué, les souvenirs, les pensées, les images qui dansaient devant elle et qui, tout en n'ayant encore aucun sens, menaçaient d'en avoir un bientôt qui la rendrait à son tourment. En effet, dans ce tourbillon incessant qui s'agitait devant ses yeux, Léontine découvrait peu à peu le but vers lequel elle tendait. C'était le but de toutes

ses nuits. Elle n'en pouvait douter et la chose qui était en elle et qui continuait de naître au sentiment trouble et profond de sa conscience, elle la reconnaissait pour être impitoyablement la même chose qui la poussait, depuis la nuit du crime, vers le soupirail où Lampieur l'avait tout à l'heure rencontrée. Maintenant, elle approchait, à le toucher, l'objet même de sa souffrance. Elle n'était plus dehors dans la rue; il lui semblait avoir parcouru, du fait qu'on l'eût menée où elle était, un chemin fantastique; on ne l'empêcherait pas de se lever, de se diriger en droite ligne, vers l'escalier d'où venait la lumière de la cave, de descendre dans cette cave...

— Où allez-vous? — cria Lampieur.

Elle ne se retourna pas. Une force impérieuse l'avait mise sur ses jambes et conduite jusqu'au milieu du magasin. De là, elle distinguait les premières marches de l'escalier, le mur contre lequel une corde tenue par des crampons de fer servait de rampe, et la voûte du sous-sol. La lumière qui venait d'en bas, éclairait son visage. Ses yeux la reflétèrent; ils étincelaient. Lampieur comprit qu'il n'arrêterait rien.

— C'est bon! — maugréa-t-il!... — Prenez la corde alors et baissez-vous.

Elle prit la corde, elle se baissa. Machinalement elle obéissait à ce qu'on lui disait. Derrière elle, l'homme marchait comme s'il eût obéi lui aussi, aux mêmes ordres; mais, tandis que Léontine descendait tout d'une pièce les escaliers à la manière d'une automate, lui se penchait et regardait dans la cave avec un sentiment bizarre d'étonnement et de stupeur. L'idée tout à fait ridicule qu'il eût laissé traîner quelque objet qui rappelât son crime, le tracassait. Quel objet? Était-il fou?... Pourquoi voulait-il donc avoir oublié un objet de cette sorte? Lampieur ne savait pas. Son regard, se posant partout à la fois, interrogeait chaque chose, les murs, le sol de terre battue, le pétrin, la planche qui le couvrait, la toile jetée sur les panetons, le bois cassé, deux vieilles savates, une serviette, des paniers et l'escabeau boîteux sur lequel, vers minuit, il s'asseyait parfois près du four pour y manger un bout de pain et de fromage. Une à une, il examinait ces choses avec lesquelles il vivait toutes

les nuits et les retrouvait à leur place. Pourquoi n'y auraient-elles pas été? Personne que lui n'en prenait soin. Pourtant il les considérait d'un œil méfiant comme si, par leur distribution et l'aspect qu'elles offraient, elles eussent été capables de révéler à Léontine ce que celle-ci leur demandait.

Léontine, debout au milieu d'elles, les contemplait et ne pouvait plus avancer. Ses pieds semblaient rivés au sol; tout ce qu'elle voyait, qui l'entourait, entrait tumultueusement dans son cerveau pour y semer un grand désordre. Elle ne comprenait plus. Elle regardait. Sa souffrance avait l'air de lui échapper. Ce n'était pas de la souffrance; c'était un pêle-mêle de sensations et d'associations d'idées des moins précises; une sarabande invraisemblable d'images et de souvenirs; une ronde extravagante... Sans doute c'était une cave que cet endroit. Là, était le pétrin mécanique; là, le foyer du four; là, le trou blême du soupirail et là, près d'elle, l'homme qui se trouvait d'habitude dans la cave quand elle venait chercher du pain. Puisque Lampieur se trouvait dans cette cave, qu'est-ce que Léontine y faisait? Elle n'avait point imaginé que Lampieur serait là. Sa présence dérangeait tout. Elle empêchait absolument Léontine de revenir en arrière, de communiquer avec elle-même, de se confronter avec elle-même, enfin de ressentir, dans toute l'horreur à quoi elle s'attendait, la sensation de découvrir une autre fois, mais en y pénétrant, cette cave vide ainsi qu'elle l'avait vue, la nuit du crime, en y jetant ses sous.

— Asseyez-vous, — dit Lampieur.

Il approcha l'escabeau et expliqua :

— Près du four, on est mieux... c'est plus chaud... et puis on gêne moins pour le travail.

— Oui, oui, — fit Léontine.

Elle s'assit comme il l'invitait, et le regarda mettre du bois dans le foyer, puis enlever sa veste et son maillot et retirer, par deux ou trois, des pains cuits sur sa pelle.

— Ça va? — s'informa-t-il, au bout d'un long moment.

Léontine remua la tête.

— De ce temps! — ajouta Lampieur, — ici, on est bien.

— On est bien, — répéta-t-elle.

Une odeur chaude, appétissante, imprégnait l'atmosphère.

Odeur du bois sec qui brûlait, odeur du pain... Léontine la respira profondément.

— C'est drôle, — dit-elle ensuite... — Ça me rappelle quand j'étais petite... les commissions...

— Ah! — répondit distraitement Lampieur.

Il se retourna. Quelque part, une horloge, égrenait deux coups frêles dans la nuit.

— Avec vos commissions, — observa Lampieur, — les autres ne sont pas venues...

— Quelles autres?

— Mais... pour le pain, — murmura-t-il.

Léontine regarda vers le soupirail.

— Pourquoi, — demanda-t-elle pensivement une longue minute plus tard, — que vous les attendez?

— Moi?

Elle posa les yeux sur lui.

— Je ne les attends pas, — affirma Lampieur. — C'est elles qui viennent et, naturellement, des fois que je suis là, elles ne viennent pas toujours.

Il parlait lentement, en appuyant sur les mots, comme s'il eût, au fur et à mesure qu'il se servait d'eux, essayé de les rattraper. Mais il était troublé et les mots lui échappaient. Ils sortaient tout seuls de sa bouche.

— Vous ne me croyez pas? — questionna-t-il.

Léontine n'avait pas à répondre; elle ne savait pas... elle ne savait plus. Pourquoi lui faisait-il une telle demande?

— Bon... bon... — grommela Lampieur, en ayant l'air de reprendre son travail... — Seulement...

Il n'acheva pas la phrase qu'il allait prononcer et un silence compact, pesant, gros d'équivoque et de malaise, le sépara de Léontine.

VI

Le lendemain, chez Fouasse, à l'heure à laquelle il descendait d'habitude de sa chambre, Lampieur retrouva Léontine et l'impression qu'il en reçut ne fut pas celle à quoi il s'attendait... Il n'éprouva nulle gêne à revoir Léontine. Au contraire; sa présence lui était presque agréable et il y décou-

vrit comme un apaisement. Toutefois, que lui importait cette femme! Lampieur n'aurait pas pu le dire : ce n'était pas cette femme qui comptait... ou plutôt c'était elle, mais indirectement, car Lampieur se souvenait moins de Léontine que du repos qu'il lui devait. Un repos bien étrange, qui avait duré tout le jour... qui durait encore... Est-ce qu'il savait? La seule chose dont il avait conscience était qu'il se sentait plus sûr de lui maintenant, grâce à cette femme qu'il connaissait et qu'il n'avait aucune raison de craindre.

En effet, de sa place, Léontine regardait Lampieur et celui-ci se rendait compte qu'elle n'était dans ce bar que pour lui. Lampieur n'en demandait pas davantage. Il constatait son pouvoir sur cette fille. N'avait-il pas souhaité de la rencontrer chez Fouasse? Cela lui enlevait toute idée de retour sur soi-même et le changeait du soin qu'il semblait prendre, jusqu'à présent, de se tourmenter et de multiplier, comme à plaisir, les angoisses de sa peur et de son imagination. Était-ce possible? Un sentiment nouveau l'habitait... Une espèce d'allégresse imprévue, de détachement, de secrète délivrance... Lampieur pouvait à peine y croire. Pour la première fois, depuis son crime, chaque chose devenait simple et naturelle... Il le voyait. Les personnes... les objets... Quel miracle avait donc transformé le chaos, dans lequel il s'était agité si longtemps, en une façon de petit univers paisible et ordonné? Un miracle, vraiment. Il n'avait pas fallu moins d'un miracle. Lampieur en était convaincu. Autour de lui, de pauvres hères, des filles, des buveurs taciturnes composaient l'ordinaire clientèle du débit. Ils entraient. Ils sortaient. Certains choisissaient, à l'écart, un endroit pour s'attabler devant un verre de vin et le vider. D'autres s'appuyaient au zinc et Lampieur, stupéfait, s'apercevait enfin qu'aucun de ses voisins ne s'occupait de lui.

C'était pourtant les mêmes et lamentables épaves qu'on voyait, chaque soir, à l'approche de la nuit, se rassembler dans les bars des environs des Halles pour s'y défendre du froid et de la pluie. Lampieur les avait si souvent coudoyées, qu'au milieu d'elles rien ne pouvait plus le choquer. Mais qu'avait-il imaginé de ces gens-là? Il se méfiait d'eux. Il n'était pas tranquille à leurs côtés. Quant aux femmes, la

phrase de Fouasse à leur sujet n'était pas faite pour corriger Lampieur de sa façon de penser d'elles. Il n'oubliait pas cette phrase. Cependant, l'allusion qu'elle contenait et qui se rapportait à Léontine, Lampieur ne l'entendait plus comme jadis... Pourquoi? C'est que cette allusion, grosse au début de mystérieuses menaces, avait perdu tout son mystère et ne constituait plus véritablement une menace. Lampieur en aurait pu jurer. Qu'aurait fait Léontine? Elle ne savait rien de précis : elle ne pouvait rien dire. Lui-même ne s'était pas confié à cette fille. Au dernier moment, il avait eu la force de refouler ses paroles, de se dominer, de mettre, entre la malheureuse et lui, comme une barrière. Il se le rappelait fort bien. Puis Léontine était partie... Il l'avait accompagnée jusqu'à la porte du magasin et personne ne les avait vus.

Ainsi vont les choses dans la vie sans que leur équilibre en soit troublé, ni même, très longtemps, compromis. Lampieur obscurément le comprenait; car si, de sa rencontre avec Léontine, il tirait l'impression de sa propre assurance, celle-ci ne s'exerçait qu'en raison d'un plus perfide échange. Mais, quoi! n'était-ce pas le prix de ces marchés bizarres? Lampieur n'avait pas à s'en occuper. L'essentiel, était qu'il se trouvât comme isolé du mal dont il avait souffert et qu'il reprît à vivre un anxieux plaisir... Déjà, qu'il le voulût ou non, c'était presque un plaisir... Et il avait beau ne pas y être préparé, il en savourait l'impression et ne parvenait pas à s'en défendre.

— Alors? — demanda M. Fouasse.

Lampieur serra la main que lui tendait le débitant par-dessus le comptoir et avança son verre.

— Attendez donc qu'on trinque ensemble, — dit M. Fouasse.

Ils trinquèrent. Dans la rue, des lumières se croisaient et des silhouettes, qui allaient en tout sens, se profilaient rapidement sur les carreaux du bar. Une buée grise, où des sillons traçaient de longues raies d'eau, les recouvrait. La même buée d'humidité voilait l'unique glace, au cadre brun, de l'établissement. Sur le sol, parmi les mégots et une molle épaisseur de sciure, des rigoles embourbées serpentaient et lorsque — par instants — la porte du débit s'ouvrait, un courant d'air glacé courait entre les jambes en même temps

que les bruits de la rue, de confus qu'ils étaient, devenaient sonores et tout retentissants.

— Eh! la porte!... la porte! — crièrent deux ou trois hommes à la « mère tout le monde » qui retenait, au moment de sortir, un client sur le seuil.

Lampieur se secoua.

— Voulez-vous fermer cette porte! — intervint M. Fouasse.

Et, comme on lui obéissait :

— Je voudrais voir — émit-il simplement — que je sois obligé de faire deux fois, chez moi, la même observation.

— Bien jeté! — admira Lampieur.

La veille encore, cela lui eût été sans doute égal que la « mère tout le monde » se fût montrée docile aux ordres du débitant. Il n'y prêtait pas attention. Mais, à présent, Lampieur s'intéressait aux moindres événements auxquels il assistait et il y prenait part.

— Ainsi, — fit-il, — tout marche droit.

— C'est qu'il le faut! — conclut M. Fouasse.

Lampieur eut un ricanement. « C'est qu'il le faut, répéta-t-il pour sa propre satisfaction... il le faut. » Une « mère tout le monde » n'avait aucune raison de troubler l'ordre par ses manières. C'était inadmissible. « L'ordre d'abord », songeait Lampieur. Il entendait par là que le plus faible doit céder à qui lui dicte sa volonté. Autrement, rien n'avait plus de sens. Comment aurait-il fait, par exemple, si Léontine s'était mise à lui résister? Heureusement Léontine ne lui résistait pas : elle était commode à conduire. Elle s'effaçait. Elle se faisait, là-bas, toute petite, devant un verre auquel elle n'avait pas touché. Lampieur lui en sut gré. Au moins, avec cette fille, il n'aurait pas d'ennuis. Ce qu'elle pensait, ses soupçons, la maladive inquiétude qu'on pouvait lire dans ses regards, étaient sans importance. Ils finiraient, un jour, par s'altérer, d'eux-mêmes, et par se dissiper. Lampieur n'en doutait pas. D'ailleurs, à supposer que Léontine tentât d'aller plus loin dans le désir qu'elle avait d'en venir à de terribles précisions, Lampieur était bien décidé à ne pas lui en fournir les moyens. Pour elle comme pour lui, tout valait mieux plutôt que cette curiosité malsaine, dont il se rendait compte que Léontine était la proie. S'il en jugeait d'après les effets qu'il en avait

ressentis, pareille curiosité ne faisait inutilement que compliquer les choses et les pousser hors des limites communes. Après cela, qu'attendre? Lampieur en conservait un souvenir abominable.

— Eh bien, — murmura-t-il en fouillant dans ses poches pour y saisir son porte-monnaie...

Il régla sa dépense.

— C'est fini, — se dit-il, — d'être comme j'étais. Bonsoir, patron!

— A la revoyure! — répondit M. Fouasse.

Dehors, Lampieur tourna l'angle de la rue des Prêcheurs. L'air vif et plein d'odeurs marines qui montaient des ruisseaux, lui gonfla les poumons. Et il songeait :

— Tout ça, c'est des histoires...

VII

Des histoires!... C'était, en effet, des histoires auxquelles Lampieur venait d'échapper. Mais Léontine avait quitté le bar après lui et elle le suivait sans qu'il s'en aperçût. Quand il pénétra dans le restaurant où il dînait tous les soirs, elle le vit, n'osa pas pousser plus loin et attendit dehors, si bien que Lampieur, lorsqu'il sortit, retrouva Léontine.

— Ah! — fit-il, pris au dépourvu.

Son premier mouvement, qu'il ne réprima point, le rejeta vivement en arrière et il en éprouva du mécontentement. Puis il se ressaisit... A l'entour, les boutiques éclairées, les passants, les voitures formaient devant ses yeux une arabesque animée d'ombres et de reflets.

— Ça serait que vous m'espionnez? — demanda Lampieur.

Du geste, il abaissa davantage sur les yeux l'épaisse visière de sa casquette.

— Je ne vous espionne pas, — répliqua Léontine.

Lampieur regarda la rue, à droite, dans la direction qu'il allait prendre; il regarda Léontine et, haussant les épaules :

— Si c'est pas malheureux! — observa-t-il d'une voix hargneuse.

Léontine essaya de s'approcher de lui.

— Allez-vous-en! — cria Lampieur... — Allez! oustel... D'abord, est-ce que je vous connais? — murmura-t-il en se glissant le long des devantures. — Je ne vous connais pas!

Et comme Léontine se taisait :

— Faudrait voir à me laisser la paix maintenant, — annonça-t-il, avant de se remettre en marche.

Or Léontine accompagnait, de loin, Lampieur vers la boulangerie, et Lampieur ne pouvait pas l'en empêcher... Qu'aurait-il fait? Léontine ne le quittait pas des yeux. Quand elle le voyait se retourner, elle était attirée davantage par ses gestes et l'inquiétude qu'ils trahissaient. A la fin, Lampieur s'arrêta tout à fait et attendit. Que lui voulait cette fille? N'allait-elle pas se mettre à ne plus le lâcher d'une semelle? Il n'osait le penser. Cela le remplissait de haine et de détresse.

— Bon Dieu! — grommela-t-il.

Le long des bars, de vagues passants montaient et descendaient la rue. Des femmes à la porte d'un hôtel leur faisaient signe. Lampieur se détourna. Il vit, dans la perspective, des toitures profiler sur le ciel de sombres avancées d'où s'élevaient les flèches jumelles de l'église Saint-Leu.

— Pourquoi me suivez-vous? — dit Lampieur quand Léontine fut à portée de l'entendre... — Vous voulez me parler?

Léontine inclina la tête.

— Attention! — murmura-t-il alors entre les dents. — Venez plus haut.

— Oui... Y a les flics, — observa-t-elle en jetant un coup d'œil rapide à deux agents postés près d'un débit.

Ils dépassèrent les agents.

— Hier soir... — commença Léontine.

— Comment?

— Ce n'est pas moi qui vous ai cherché, n'est-ce pas? — débita-t-elle tout d'une traite.

— Je ne parle pas d'hier soir, — riposta Lampieur. — Je parle de maintenant et je ne comprends pas, maintenant, votre idée d'être après moi comme vous l'êtes.

— Ce n'est pas une idée, — fit la malheureuse.

— Si, — dit Lampieur... — c'est une idée d'être après moi pour m'embêter, pour me faire du tort, des désagréments. Vous croyez que je ne l'ai pas senti?

— C'est mal que j'ai, — murmura Léontine.

Lampieur se renfrogna.

— Puisque j'ai mal, — affirma-t-elle d'une voix sourde. — Et il y a longtemps que ça me tient, allez! Depuis des jours et des nuits... C'est là... ici, vous voyez?

Elle toucha sa poitrine.

— Dedans, — expliqua-t-elle... — Je ne peux pas m'empêcher. Non, je ne peux pas. C'est impossible. Ainsi, tout à l'heure, quand vous m'avez crié de ne pas vous suivre, est-ce que vous pensiez que je vous écouterais?

Lampieur leva un bras et le laissa retomber.

— Voilà, — fit Léontine. — On voudrait et on ne peut pas... Dites! c'est plus fort que vous... Ça vous pousse... Ça fait comme si on ne serait plus soi-même...

Elle parut se recueillir puis :

— Est-ce que vous avez mal? — demanda-t-elle.

Lampieur ne répondit pas. Il pétrit un moment le bord de sa casquette et s'arrêta.

— Moi, n'est-ce pas? — reprit Léontine, en s'arrêtant aussi, — j'ai pas d'abord pensé à rien, la nuit, que je venais pour le pain... J'avais jeté la ficelle et mes sous...

— Bien sûr, — articula péniblement Lampieur. — Je sais...

Il examina, d'un air contraint et soupçonneux, les abords de l'endroit où il se trouvait et, tâchant à reprendre sur soi quelque assurance :

— Je sais, — dit-il encore. — Cette nuit-là, j'étais couché dans le bûcher à côté du fournil et j'ai entendu que quelqu'un appelait...

— J'ai appelé, — reconnut Léontine.

— Puis vous êtes revenue?

— Je suis revenue.

Lampieur eut un drôle de sourire.

— Je suis revenue deux ou trois fois, — poursuivit Léontine — et, chaque fois, j'ai appelé...

Le sourire de Lampieur se crispa. Il souligna profondé-

ment un regard anxieux et l'expression fixe et sérieuse d'un immobile visage.

— Mais, — questionna Lampieur, — quand vous êtes revenue la dernière fois, vous m'avez vu? Est-ce qu'il y avait du monde dehors?

— J'étais seule, — confia Léontine.

— Et quand vous avez appelé?

— Il n'y avait que moi, — dit-elle.

Elle ajouta :

— Seulement, le lendemain, dans les journaux, tout ce qu'on a raconté...

— Je m'en fous, des journaux, —interrompit brutalement Lampieur... — qu'est-ce que ça prouve?

Il éclata d'un rire forcé.

— N'est-ce pas? — exposa-t-il ensuite en se remettant à marcher... — moi, je ne les lis jamais, les journaux... je ne m'en occupe pas. Ce n'est pas mon affaire... Avec mon travail, je n'ai pas le temps... Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse?

Léontine le tira par la manche.

— Il ne faut pas vous mettre en colère, — prononça-t-elle craintivement.

Lampieur la rabroua.

— Des fois! — s'emporta-t-il... — Où trouvez-vous cela? Parole! j'en ai assez de tous ces boniments. Si je vous écoutais, ça serait à devenir fou... Et tu ne le voudrais pas? — fit-il avec une sorte de raillerie amère pour se dégager du malaise qui l'habitait.

FRANCIS CARCO

(A suivre.)

ÉTUDES ET PORTRAITS

LE
MARÉCHAL FRANCHET D'ESPÉREY

On a rappelé à propos du maréchal Franchet d'Espérey le mot de Bonaparte sur l'Orient, « où se font les grandes gloires ». C'est sa campagne victorieuse de Macédoine qui a définitivement fixé l'attention du public sur le général Franchet d'Espérey et qui a fait de lui un Maréchal de France. Mais, depuis longtemps déjà, les milieux militaires et les sphères les plus éclairées de l'opinion attendaient de lui de grandes choses. Car en lui s'unissent admirablement les plus belles facultés de conception et les plus brillantes qualités d'exécution. C'est cette union, si rare dans un même homme, qui le rendait digne du plus haut titre militaire. Le jour où les circonstances le poussèrent au premier plan, il était prêt à tenir les promesses qu'avait faites sa carrière antérieure, et à réaliser ce qu'on attendait de lui.

Sa première qualité, c'est d'être un Chef. Froid au premier abord, il s'anime peu à peu en parlant, et, s'il aime à dire qu'il est plus difficile de commander une escouade que de commander une armée, c'est seulement pour montrer combien le chef d'armée a une responsabilité lourde : plus éloigné du champ de bataille, plus tranquille dans l'exercice de son commandement, le chef d'armée voit cette tranquillité même

compensée par les responsabilités qui pèsent sur lui et par l'effort intellectuel qu'il lui faut accomplir pour les dominer. A voir le maréchal Franchet d'Espérey, on comprend qu'il ne recule pas devant les responsabilités. De taille moyenne, fortement charpenté, il respire le calme, mais le calme d'un homme sûr de lui, qui ne redoute pas les événements. Ce qu'il dit est nettement et vivement dit : il ne cherche pas ses mots, sa parole va droit au but, imposant la conviction par sa valeur démonstrative, plutôt que par son élégance. Parfois un mouvement de la main vient appuyer un mot, mais il en reste maître, et sa pensée se traduit surtout dans son regard.

C'est dans ses yeux, d'un bleu foncé, qu'il faut chercher la vie de son visage, ce sont eux qui en sont vraiment le trait caractéristique. Son front large, son nez puissant, son menton accentué, font deviner l'intelligence vive, la volonté ferme de l'homme. Son regard, volontiers ironique, semble s'amuser du spectacle des choses. Mais, que les choses en vaillent la peine, ou que sa pensée, quittant les banalités extérieures, vienne à se fixer sur un des grands sujets qui lui sont coutumiers, ses yeux s'éclairent, son regard s'anime, et toute sa physionomie en est comme transfigurée. On ne peut échapper à ce regard qui vous impose la conviction avec une violence que la parole n'atteint pas souvent. Car il semble vouloir pénétrer dans votre pensée, y lire à livre ouvert et ne devoir vous quitter qu'au moment où vous aurez bien compris.

La vigueur de sa pensée permet au Maréchal d'agir sans connaître les tâtonnements. En présence d'une situation donnée, il établit son bilan : il a vite fait de discerner les dangers ou les risques auxquels il doit faire face, et les avantages de toute sorte auxquels il peut faire appel. Sa décision est bientôt prise, et, une fois qu'elle est prise, il s'y tient, et il la réalise. C'est cette volonté, cette puissance de réalisation, qui est le trait dominant de son caractère, celui auquel il tient le plus (car il s'étudie et se connaît bien lui-même). Il lui arrive de dire qu'il n'est pas un professeur. Et c'est vrai en ce sens que les plus belles conceptions sont pour lui sans valeur tant qu'elles ne sont pas réalisées, et qu'il ignore presque ce qu'est une théorie. Mais il ne faudrait pas en conclure qu'il ait négligé d'acquérir les connaissances nécessaires

au grand chef, pour s'en rapporter à on ne sait quel prétendu génie naturel. Au contraire, il a toujours été avide d'études. Seulement, ce qu'il lui faut, c'est le contact de la réalité. La pure spéculation n'est pas son fait. Ce qu'il sait, il aime à s'en servir au contact des êtres et des choses; ce qu'il veut, c'est agir et diriger les événements.

***

Toute sa carrière porte la marque de cette volonté d'action. Il n'a pas appartenu à l'armée coloniale, mais il a vécu de sa vie : Algérie, Tunisie, Tonkin, Chine, Maroc, l'ont vu successivement combattre et commander. Ainsi il a travaillé à la conquête de la France d'outre-mer, avant de défendre la métropole. Il a eu part à cette éducation, qui, en satisfaisant son désir d'action, lui a donné l'entraînement des choses de la guerre et la vue d'ensemble des possibilités stratégiques.

Né le 26 mai 1856, à Mostaganem, où son père était alors en garnison, comme capitaine au 4e Chasseurs d'Afrique, il revient en Algérie dès sa sortie de Saint-Cyr, sous-lieutenant au 1er Tirailleurs : à vingt ans, il se bat à l'Oued el Hatab, au Djebel Trogga, à Djilma, à El Aïcha. En même temps, il travaille : il est reçu à l'École de Guerre à vingt-cinq ans, en 1881; mais, passionné pour l'action, il n'y entre que l'année suivante, après avoir collaboré à la conquête de la Tunisie. A sa sortie de l'École, il part pour le Tonkin où il retrouve d'abord son ancien régiment, le 1er Tirailleurs. Puis il est pris par les états-majors : attaché successivement aux généraux Brière-de-l'Isle, Jamont et Munier, il s'initie au milieu des combats aux besognes du commandement.

Capitaine à vingt-neuf ans, décoré à trente, il est appelé à Paris à l'état-major de l'armée. Ce sont des années de travail fructueux, que vient couronner un passage de deux ans au Cabinet du Ministre, comme officier d'ordonnance de M. de Freycinet. Le jour où le maréchal Franchet d'Espérey se décidera à nous donner les souvenirs qu'il doit à l'histoire, on verra quel profit il a pu tirer pour la connaissance des hommes de ce premier passage dans les sphères gouvernementales. Il les quitte, chef de bataillon, en 1893 : il fait un assez court séjour au 153e d'Infanterie à Toul, et il reçoit le

commandement du 18e Bataillon de Chasseurs à Stenay.

L'ancien lieutenant du Tonkin ne pouvait laisser passer l'occasion que lui offrait l'expédition contre les Boxers. Commandant la zone française de Pékin, chargé de la liaison avec les états-majors alliés, il assume la direction de l'arrière lors de la marche contre la Grande Muraille. De retour en France, il est promu colonel en 1903, général de Brigade en 1908, général de Division en 1912 : il a alors cinquante-six ans. Son besoin d'activité est toujours aussi grand. Pendant les années de sa carrière métropolitaine, il a consacré chaque permission annuelle, aussi longue qu'il pouvait l'obtenir, à un voyage aussi lointain que possible. En 1899, il a visité la Dalmatie, la Croatie, l'Albanie, le Monténégro, se rencontrant à Trieste avec le général Conrad von Hoetzendorf, chef de l'Armee Oberkommando (G. Q. G. autrichien) de 1914 à la fin de 1916; et en 1910, la Thessalie, où il a parcouru les champs de bataille de 1897 et fait la connaissance du général Danglis qu'il retrouvera en 1918 à Salonique. Le destin avait déjà ses vues sur lui.

Comme tous ceux qui ont connu la guerre coloniale, il aimait l'Afrique : lui qui avait guerroyé en Algérie, participé à la conquête de la Tunisie, il ne pouvait manquer d'aller se battre au Maroc. Appelé par le général Lyautey, il débarque le 6 septembre 1912 à Casablanca et remplace le général Moinier dans le commandement du Maroc occidental. La situation est sérieuse; El Hiba vient d'enlever Marrakech à la tête des Zaërs, partisans braves, féroces et insaisissables. C'est une guérilla sans merci, sous le soleil brûlant. Bien secondé par des lieutenants qui ne devaient par tarder à devenir illustres, les Mangin, les Blondlat, les Brulard, le général Franchet d'Espérey met en fuite El Hiba, délivre Marrakech, soumet les Zaërs et les Zemmours, occupe Agadir, force les Beni M'Tir et les Beni M'Guild à demander *l'aman*. Le succès de ses opérations, fruit de sa prévoyance, de sa connaissance des hommes et des choses de l'Islam, et surtout de sa volonté, a été constant. Le 31 décembre 1912, la cravate de Commandeur lui était un témoignage de la gratitude du pays, et le 20 novembre 1913 il était appelé au commandement du 1er Corps d'armée à Lille.

C'est là que la guerre devait le trouver pour rendre glorieuse une carrière déjà si brillante.

***

Dès le début, le général Franchet d'Espérey se trouve dans une situation où il n'aura pas trop de toute son énergie et de tout son savoir. Le plan de concentration primitif lui assigne sa place à l'extrême gauche de l'armée Lanrezac et par conséquent de tout le dispositif français. Il n'a sur son flanc que le groupe des divisions de réserve du général Valabrègue en échelon en arrière et à gauche. La découverte tardive et longtemps incomplète des véritables intentions du commandement allemand amène en quelques jours d'importants changements. Le 1er Corps s'élève vers le nord, il bouscule le 15 août des éléments allemands qui ont franchi la Meuse à Dinant et s'établit sur la rive gauche de la rivière pour en garder les passages de Givet à Namur. La 5e armée ayant exécuté une conversion pour se porter vers la Sambre, le général Franchet d'Espérey se trouve ainsi protéger son flanc droit séparé de l'armée française de droite par un large espace de terrain coupé et difficile.

Le 21 août, les premiers engagements de la bataille de Charleroi se produisent à la gauche du 1er Corps, et à ce moment apparaît la situation dramatique où il se trouve : il doit faire face à l'est pour tenir la ligne de la Meuse contre les attaques de l'armée saxonne de Hausen; et il va être sollicité par son voisin de gauche de venir à son aide. Le 23 août, au moment où ce dernier commence à reculer sous la pression des masses allemandes, Franchet d'Espérey, enfin relevé de sa faction au bord de la Meuse par la division de réserve Boutegourd, intervient dans la bataille : son intervention, soutenant la droite du 10e Corps, stabilise un moment la ligne.

Va-t-on enfin pouvoir se reprendre et mener ce premier succès jusqu'à ses dernières conséquences? Non. A l'instant même où il donne l'ordre d'engager de nouvelles forces, le général Franchet d'Espérey apprend que la division Boutegourd n'a pas tenu sur la Meuse. Des forces ennemies ont

traversé la rivière à Anserenne et ont déjà atteint Onhaye, à trois kilomètres de la Meuse sur la rive gauche, à vingt kilomètres au sud des gros du 1er Corps. Au lieu d'affirmer un avantage, il va falloir peut-être s'ouvrir une retraite à la baïonnette.

La première chose à faire est de chasser les Alemands d'Onhaye et, si l'on peut, de rétablir l'intégrité de la ligne de la Meuse. La 8e Brigade d'infanterie, antérieurement attachée au Corps de cavalerie, vient d'être mise à la disposition du 1er Corps et commence à arriver. Elle est commandée par le général Mangin que Franchet d'Espérey a appris à connaître au Maroc. Il le lance vers le sud-est avec ses deux bataillons de tête et une brigade de cavalerie. Onhaye est repris, les Saxons de Hausen jetés dans la Meuse, la sécurité des arrières et de la droite de la 5e armée rétablie. Le 1er Corps reste maître du champ de bataille au nord comme à l'est.

Les circonstances ont été défavorables au reste de l'armée; son chef, le général Lanrezac, pleinement au fait de la menace de débordement qui pèse sur sa gauche, se décide à battre en retraite. Le 1er Corps se décroche et commence son mouvement sans être inquiété. Vivement pressé par l'ennemi, le 25, il fournit à Mariembourg un combat d'arrière-garde extrêmement brillant, monté et exécuté suivant les règles du genre, un combat type. La retraite continue devant un ennemi rendu plus circonspect.

Le 1er Corps avait toujours bien répondu aux appels de son chef. Les circonstances allaient de nouveau les mettre tous deux à l'épreuve en leur attribuant un rôle de premier plan à la bataille de Guise. Le 1er Corps, qui avait marché jusque-là à l'extrême droite de l'armée, reçoit l'ordre de se porter entre son voisin de gauche, le 10e, et le voisin de gauche de celui-ci, le 3e, pour garder les passages de l'Oise de part et d'autre de Guise, pendant que le 18e Corps, le 3e Corps et le 4e Groupe de divisions de réserve attaqueront sur Saint-Quentin et tomberont sur le flanc gauche de l'armée Kluck. Eventuellement, le 1er Corps pourra aussi être appelé à coopérer à l'attaque principale. Il est difficile de faire toucher du doigt à quiconque n'a pas été militaire et n'a pas vu les formidables impedimenta qui constituent « l'arrière » toute la complexité

de ce qu'on demandait au général Franchet d'Espérey : il lui fallait changer brusquement l'axe de marche de ses unités, les faire passer à travers la ligne de communication d'un autre corps d'armée, ligne déjà surchargée, du fait de la retraite, assurer leur engagement et leur ravitaillement dans une nouvelle zone.

Au matin du 29 août, tandis que son corps d'armée défile encore derrière le 10e pour gagner ses emplacements, Franchet d'Espérey se porte en avant pour préparer l'engagement. Vers 10 heures, les Allemands commencent à franchir l'Oise derrière des éléments du 10e Corps qui se replient. Toute la ligne est ébranlée. Franchet d'Espérey prend sur lui d'arrêter le repli. Il déploie ses premiers éléments d'artillerie qui commencent à arriver; il rameute l'artillerie de la 20e division qui allait exécuter une retraite méthodique : ainsi est réalisée une concentration d'artillerie comprenant dix groupes qui vont arrêter les Allemands puis préparer l'entrée en action de l'infanterie du 1er Corps. Celle-ci arrive peu à peu; Franchet d'Espérey résiste aux demandes répétées de ses voisins et ne la lance dans la bataille que lorsqu'il a trois brigades complètes bien en main : à 16 heures, l'attaque du 1er Corps se produit et entraîne en avant toute la ligne. Les Allemands sont rejetés au nord de l'Oise, la 4e division de cavalerie (à l'extrême droite) s'apprête à menacer leur flanc gauche et même leurs arrières.

Le lendemain matin, le brouillard empêcha la continuation de l'attaque : au moment où elle allait reprendre, l'ordre du G. Q. G. de continuer la retraite arriva, après avoir été mystérieusement égaré pendant la nuit. Le 1er Corps, un peu déçu mais toujours ferme, rompit facilement le combat et reprit le mouvement vers le sud.

***

Le 3 septembre au soir, après avoir fait passer la Marne à son corps d'armée à Damery et à Reuil, sans faire sauter les ponts, le général Franchet d'Espérey est investi du commandement de la 5e armée : sa mission principale est à ce moment de tâcher de s'entendre avec les Anglais. Son premier mouve-

ment est donc d'annoncer pour le lendemain sa visite au maréchal French (qu'il a déjà rencontré, notamment en 1909 aux manœuvres de cavalerie et en 1911 aux manœuvres de la 39e division) : le Généralissime anglais propose un rendez-vous pour le lendemain à Bray-sur-Seine, à mi-chemin des deux quartiers généraux.

Or, pendant qu'il était à Bray, le 4 dans l'après-midi, en attendant French (celui-ci, retenu par la visite historique de Gallieni, ne vint pas et se fit représenter par le général Wilson), Franchet d'Espérey apprit qu'un télégramme du G. Q. G. était arrivé à son quartier général, demandant si la 5e armée était en mesure de prendre l'offensive. L'histoire fixera plus tard de façon définitive le rôle de chacun dans la conception d'où devait sortir la victoire de la Marne. En tout cas, dès le 4 septembre, en dépit de la fameuse *Instruction Générale* n° 4, du 1er septembre, prévoyant la retraite derrière la Seine, Franchet d'Espérey répondait au G. Q. G. qu'il était en situation d'attaquer le 6 et préparait la bataille avec les Anglais : ceux-ci devaient attaquer en direction ouest-est, la 5e armée en direction sud-nord, le 6 au matin, les deux attaques convergeant sur Montmirail.

La journée du 5 fut consacrée à la prise du dispositif d'attaque et au recomplètement des unités avec les ressources qui affluaient de l'intérieur. Le dispositif était de la droite à la gauche, 10e, 1er, 3e et 18e Corps, en échelons de corps d'armée, la droite en avant. Le 6, la 5e armée se porte à l'attaque. Le général Franchet d'Espérey se rend, suivant sa coutume, au point délicat, au 3e Corps, devant lequel se fait la jonction des Ire et IIe armées allemandes : la 5e armée progresse nettement. Le lendemain 7, la Ire armée allemande commence sa retraite par ses IIe et IVe Corps : c'est le résultat de l'offensive de l'armée Maunoury; les progrès de la gauche de la 5e armée française sont plus marqués. Ils s'accentuent encore le lendemain, par suite du retrait des IIIe et IXe Corps allemands. La 5e armée française exécute une véritable conversion en direction du nord et bientôt du nord-est, la droite, le 10e Corps, étant le pivot. La situation reste encore sérieuse de ce côté où se fait la liaison avec l'armée Foch, vivement pressée par la gauche de la IIe armée allemande et la droite

de la IIIe (celle-ci ayant ordre de foncer en direction de Troyes-Vendeuvre). Franchet d'Espérey a su ménager ses réserves, depuis trois jours que dure la bataille; il passe le 10e Corps à Foch. Le lendemain, 9 septembre, il est au 1er Corps; celui-ci et tous ceux qui sont à sa gauche continuent à progresser; dans la journée, Franchet d'Espérey aperçoit de flanc une longue ligne d'artillerie qui s'étend vers l'est; c'est l'artillerie de la IIe armée allemande, qui ne tarde pas à se replier. La bataille de la Marne était gagnée : un trou large de 50 kilomètres existait entre les Ire et IIe armées allemandes, par où la 5e armée française et l'armée anglaise allaient pouvoir s'engouffrer.

Elles n'y réussirent pas. Il semble que le G. Q. G. ne se rendit pas un compte exact de la façon dont il avait gagné la bataille. Au lieu de donner de larges instructions, il se perdit dans une poussière d'ordres particuliers, souvent contradictoires. La poursuite ne fut pas organisée dans la bonne direction. La 5e armée fut arrêtée de bonne heure au Chemin des Dames, par les unités de la VIIe armée allemande qui vinrent s'intercaler entre les Ire et IIe. Du moins ses efforts avaient-ils eu un résultat important, puisque cette VIIe armée allemande était primitivement destinée à prolonger la droite de la Ire et à chercher l'enveloppement de la gauche française. Les quelques jours gagnés par Franchet d'Espérey permirent de renforcer celle-ci en temps voulu : de là les tentatives successives d'enveloppement réciproque dont l'ensemble est connu sous le nom de Course à la Mer. Mais on avait laissé échapper les magnifiques possibilités d'exploitation stratégique qu'aurait offertes à une poursuite bien dirigée l'avance de la 5e armée, qui, seule des armées françaises avait progressé de 80 kilomètres entre le 6 et le 14 septembre.

***

L'activité incessante que le général Franchet d'Espérey avait déployée depuis un mois devait faire place à un calme bien peu conforme à sa nature, le calme dans l'immobilité. Commandant de la 5e armée, du groupe d'armées de l'Est (mars 1916), du groupe d'armées du Nord (décembre 1916),

Franchet d'Espérey n'a l'occasion de conduire aucune grande opération. Cette inaction lui pèse sans doute, mais est-il certain qu'elle n'ait pas été un avantage pour lui? Ces longs mois d'inaction ne lui ont-ils pas permis d'accomplir d'utiles travaux d'organisation et d'instruction? Ne lui ont-ils pas permis surtout de réfléchir, d'étudier, sans s'user dans des besognes ingrates?

Le commandant de la 5e armée a la ville de Reims dans le territoire soumis à son autorité. C'est dire combien ses précieuses qualités d'homme et son merveilleux entrain de chef lui sont utiles pour recevoir les visiteurs de la cité martyre qui ne manquent pas de s'arrêter à son quartier général. Les cours, les ambassades, les parlements passent à sa table et reçoivent de lui des leçons et des exemples d'énergie et de patience. Il travaille aussi sérieusement, et à l'été 1915, quand il a connaissance du plan de rupture préparé en Champagne, il propose d'attaquer lui aussi dès que la masse principale aura dépassé la ligne des monts. L'attaque du 25 septembre n'ayant pas donné ce qu'on en attendait, il doit renoncer à son projet et envoyer ses disponibilités au général de Castelnau : quel crève-cœur ce sera pour lui de lire plus tard dans les souvenirs de Falkenhayn que le chef d'état-major des armées allemandes redoutait son attaque et ne savait comment y faire face!

C'est encore un rôle d'observateur qu'il doit jouer à la tête du groupe d'armées de l'Est pour ramener le calme aux redoutables points de friction qu'a laissés s'envenimer son prédécesseur. Du moins travaille-t-il efficacement, en faisant construire des routes, des chemins de fer, en organisant des camps d'instruction qui seront précieux par la suite pour l'entraînement de l'armée américaine. En décembre 1916, le général Joffre lui confie, avec le groupe d'armées du Nord, la mission de monter l'attaque principale de 1917. Le sort devait encore tromper son attente. L'ennemi se replie, et, malgré les avertissements formels et répétés qu'il donne, le G. Q. G. empêche Franchet d'Espérey de devancer la date prévue pour son attaque. Il ne peut que suivre l'ennemi et n'attaque pas au printemps de 1917. Du moins, après avoir dirigé pendant tout l'été l'armée qui défend le Chemin des

Dames, a-t-il la satisfaction de donner ses instructions à la 6e armée, chargée de l'attaque de précision de la Malmaison, au mois d'octobre : il voit alors, à la suite de cette opération à laquelle il songe depuis le printemps, l'ennemi abandonner, comme il l'a prévu, les pentes nord du plateau et se retirer derrière l'Ailette.

En 1918 les circonstances laissent encore cet homme d'action en dehors de la grande bataille. Et quand son groupe d'armées s'y trouve mêlé, à la fin de mai, au Chemin des Dames, il n'a pas les moyens d'agir personnellement : toutes les ressources sont à la disposition du G. Q. G. Tout ce qu'il peut faire en attendant l'afflux des renforts dont l'arrivée limitera la profondeur de la poche où s'engouffrent les Allemands, c'est d'obtenir des exécutants qu'ils tiennent ferme les deux musoirs de la forêt de Villers-Cotterets et de la montagne de Reims. Il y réussit magnifiquement.

***

Cet homme de guerre allait avoir son tour. A la suite de la percée allemande au Chemin des Dames, le Gouvernement conçut des craintes pour la capitale et appela au poste de gouverneur militaire de Paris le général Guillaumat, alors commandant en chef des armées alliées de Salonique. Pour le remplacer dans cette dernière fonction, on fit appel au général Franchet d'Espérey.

Celui-ci va enfin commander en chef. Il est particulièrement désigné pour commander en Orient. Il connaît la région, où il a fait deux voyages d'études assez prolongés. Sa connaissance de l'Islam lui dévoile un important aspect des problèmes macédoniens. Et, depuis longtemps, il a l'idée de la manœuvre par les Balkans. Dès novembre 1914, il a rédigé un mémoire exposant les possibilités d'action par la Serbie. Ce mémoire a été connu du gouvernement au moment de la rentrée des Chambres, et bien accueilli tout d'abord. La suggestion qu'il contenait fut cependant écartée sous l'influence du G. Q. G. et du ministre de la Guerre. Mais le souvenir du mémoire de novembre 1914 ne fut sans doute pas étranger à l'envoi en Orient du général Franchet d'Espérey, envoi qui avait déjà été envisagé en décembre 1917.

Le nouveau commandant en chef débarque à Athènes le 16 juin; les Grecs sont quelque peu pessimistes : les succès allemands sur le front occidental ont ébranlé leur confiance. Franchet d'Espérey commence par les raffermir et leur communique sa foi raisonnée dans le succès final : les Allemands ont encore de quoi faire une offensive, cette offensive échouera et ensuite, les alliés ayant de nombreuses réserves, Ludendorff est perdu. En arrivant à Salonique, Franchet d'Espérey doit encore remonter le courage des gens. Sa vigueur morale, sa lucidité de conception trouveront à s'employer. Il faut pousser l'organisation de l'armée grecque : 6 divisions sont déjà en Macédoine, prêtes au combat, un 3e corps d'armée est en formation, mais se constitue sans enthousiasme. Les Serbes fatigués par des années de guerre ont le plus grand mal à recruter des renforts; une crise morale sévit chez eux, doublée d'une crise de commandement provoquée par la résistance du chef d'état-major Boyovitch aux ordres du général Guillaumat exigeant une extension du front serbe en vue de la constitution de réserves importantes. L'admirable prince régent, fidèle à ses alliés, a remplacé Boyovitch par le général Michitch. Les Anglais n'ont plus que 4 divisions qui ne reçoivent plus de renforts. Les Italiens ont 24 solides bataillons dont l'emploi est quelque peu compromis par leurs visées politiques d'avenir sur l'Albanie. Tous nos alliés ont encore le souvenir des querelles survenues au temps du général Sarrail, et la situation générale ne les a pas encore fait complètement revenir de leurs préventions. Cependant l'action méthodique du général Guillaumat a déjà eu de bons effets. Il a remis sur pied l'armée française qui compte 8 divisions à effectifs, sinon complets, du moins suffisants; il s'est constitué des réserves et il a ramené la vie dans les contingents alliés depuis trop longtemps embourbés dans la guerre de position. Franchet d'Espérey profite de ces conditions favorables et il s'applique à les améliorer encore. Son influence personnelle se fait sentir auprès de tous les chefs français et alliés et leur impose la foi dans le succès.

Les instructions envoyées de Paris assignent à l'armée d'Orient un rôle nettement agressif. Mais il ne s'agit pas

encore de la grande opération stratégique. Il faut préparer celle-ci par des actions de détail méthodiques d'une intensité croissante. Le général Guillaumat a bien déjà pensé à l'offensive qui doit couronner les premières tentatives de l'armée d'Orient. Mais il voit l'effort principal par la vallée du Vardar, ce qui présente l'inconvénient de faire aborder de front un des secteurs où l'ennemi s'est le mieux préparé à recevoir l'attaque et où il a les communications les plus faciles avec l'arrière. Car la grande artère stratégique de la région est la ligne ferrée du Vardar et de la Morava, de Salonique à Belgrade par Guevgueli et Nich. C'est cependant cette idée que le général Guillaumat développait encore dans une note du 19 juillet 1918.

Le tempérament à la fois réfléchi et ardent de Franchet d'Espérey va corriger ce que les vues de Paris et de Versailles, et celles de son prédécesseur, ont d'insuffisant. Il est aidé par une circonstance fortuite. Peu de temps après son arrivée, un officier de liaison avec l'armée serbe lui apprend que les officiers du prince Alexandre ont été surexcités par un succès que les Grecs ont remporté quelques semaines auparavant au Serka di Legen : dans un secteur difficile, les troupes helléniques ont enlevé presque sans pertes les positions bulgares et s'y sont maintenues sans effort. Les Serbes disent vouloir s'attaquer au massif plus important du Dobro Polié. Mais on a déjà pensé à une offensive dans cette région. Dès 1916, le général Sarrail a prévu, un moment, un effort de l'armée serbe en direction du nord, son centre de gravité sur le méridien de Vodéna (qui est à peu de chose près celui du Dobro Polié). En 1917, les Serbes pressentis ont refusé d'agir dans cette direction. L'idée de Franchet d'Espérey est de leur offrir l'appui de 2 divisions françaises pour rompre le front, pour « casser la croûte », suivant sa pittoresque expression, puis de les lancer en avant pour l'exploitation à travers la montagne.

Comme point d'application de l'effort principal, le Dobro Polié présente des avantages tactiques et stratégiques incomparables. Au point de vue tactique, les Bulgares, confiants dans la solidité naturelle de la position, ne redoutent pas une attaque en ce point et la densité des troupes de secteur

y est plus faible qu'ailleurs. Les Alliés ont un observatoire qui domine les deux positions bulgares et les chemins d'accès qui y conduisent : les réglages pourront se faire par observation directe; les deux positions ennemies sont assez rapprochées l'une de l'autre (5 à 6 km.) : il sera donc possible, en poussant des 155 très en avant, jusqu'à 500 mètres derrière l'infanterie, de battre la seconde position bulgare sans déplacement d'artillerie lourde.

Ces avantages sont en partie compensés par ce fait que le secteur n'est pas équipé en vue d'une attaque et que les troupes d'assaut auront à gravir des pentes abruptes. Mais c'est une question de méthode et d'organisation : elle ne peut arrêter l'esprit clair, la volonté ferme d'un Franchet d'Espérey. Outre les troupes combattantes, il dispose de 13 bataillons de travailleurs russes, restes des deux magnifiques brigades venues à Salonique en 1916 : ces hommes qui ne veulent plus se battre vont, bon gré, mal gré, collaborer à la victoire en préparant les positions de combat de leurs camarades.

Au point de vue stratégique, le choix du Dobro Polié permet de concevoir les plus larges espérances. Le théâtre d'opérations de Macédoine a pour caractère principal l'indigence des voies de communication. De là une double conséquence. D'abord le jeu des réserves manque de souplesse : les déplacements de forces d'un point à un autre du front sont longs et difficiles; dans ce terrain très compartimenté, il y a une presque complète indépendance des secteurs voisins les uns vis-à-vis des autres. L'ennemi n'a pas encore vu les Alliés chercher en Macédoine la grande bataille avec les moyens appropriés; il a commis la faute de croire qu'ils ne la chercheront jamais. Au lieu de garder ses réserves rassemblées en masse, quitte à les laisser assez loin du front, il les a éparpillées au contraire dans tous les secteurs : il peut ainsi, croit-il, juguler immédiatement toute tentative de percée. Mais si l'arrêt immédiat échoue, le commandement reste impuissant : il n'a plus rien dans la main et, pour renforcer un secteur aux dépens des autres, les mouvements de rocade lui étant interdits, il lui faut procéder à des mouvements d'avant en arrière, puis d'arrière en avant, mou-

vements très longs qu'il n'est pas sûr de réussir en temps voulu.

Franchet d'Espérey a su bien vite discerner cet énorme avantage. Mais il a vu aussi le second, celui qui lui permettra le succès décisif. Les communications de l'ennemi se font par la ligne ferrée du Vardar, sauf pour celles de ses troupes qui sont engagées à l'est, dans la région de la Strouma. De la ligne du Vardar se détache, à Vélès, à Gradsko et à Negotin, un système de routes, de chemins de fer à voie étroite, de câbles aériens, qui converge vers Prilep, d'où un autre système du même genre va alimenter les unités de l'avant. Qu'on réussisse à rompre le front au Dobro Polié et à lancer les Serbes dans la montagne, et l'on aboutira droit au nord à Négotin, à Gradsko, à Vélès. Qu'après les avoir atteints, on pousse encore en remontant le Vardar jusqu'à Uskub, et c'est la dernière ligne de retraite, par Kicevo et Kalkandelen, coupée derrière les nombreuses unités ennemies de la région de Monastir et de la Cerna. Cela, c'est l'espoir de demain, c'est la capitulation en rase campagne de l'armée bulgare, c'est le triomphe. Mais Franchet d'Espérey ne s'en ouvre à personne; et, s'il chauffe tous les enthousiasmes, s'il lance dès le mois d'août ses instructions en vue de la poursuite, s'il avertit le général Jouinot-Gambetta de se tenir prêt à foncer avec ses cavaliers, sans lui dire qu'il lui réserve l'entrée à Uskub, il ne révèle à personne toute l'ampleur de sa conception. Il sait le poids de ses responsabilités, et ne dit à chacun que le strict nécessaire.

Il n'a pas fait connaître non plus à Paris ni à Versailles toute l'étendue de ses espérances, mais il a toujours annoncé qu'il pouvait remporter un succès dont l'importance dépasserait à coup sûr celle d'un succès local. Le Conseil supérieur de Versailles s'est décidé en juillet à envisager une offensive sur le front de Macédoine, et des études ont été entreprises d'abord par une commission spéciale, puis par les représentants militaires permanents : tous ont conclu dans un sens favorable. Cependant les gouvernements ne sont pas encore pleinement acquis à cette idée. Les Anglais et les Italiens se laissent convaincre par le général Guillaumat envoyé en mission à Londres et à Rome : c'est d'autant plus facile

que leurs contingents ne jouent pas, en somme, un rôle de premier plan dans le projet d'offensive. A Paris, au dernier moment, une hésitation se fait jour, et, sous prétexte d'envoi de matériel, on tend à l'ajournement.

C'est alors que Franchet d'Espérey, de plus en plus sûr du grand succès, insiste énergiquement pour qu'on le laisse faire. Les travaux devant le Dobro Polié touchent à leur fin : les Bulgares peuvent s'apercevoir de ces préparatifs et, si l'on attend, la saison, qui s'avance, les rendra inutiles. Franchet d'Espérey a massé en réserve 9 divisions sur 28; les unités qui doivent « casser la croûte » ont été remises en mains, réentraînées en vue de leur rôle spécial. Il faut marcher : Franchet d'Espérey insiste et obtient l'autorisation le 10 septembre.

Son plan comporte, outre l'action de rupture et d'exploitation vers le nord menée par deux divisions françaises et par l'armée serbe, deux actions de part et d'autre de la brèche destinées à l'élargir et menées par deux groupes de divisions françaises et helléniques (3 d'un côté — 2 de l'autre). De plus, quelques jours plus tard, doivent se produire une attaque anglo-hellénique à l'est du Vardar pour dégager la voie ferrée, et une attaque franco-italienne dans la région de Monastir pour fixer les troupes bulgares.

Ce programme, où se mêlent si heureusement l'audace et la logique, est exécuté de point en point, jusqu'à ses dernières conséquences, en deux semaines : le 15 septembre, les fantassins du général Topart, les coloniaux du général Pruneau, les Serbes de la Choumadia grimpent les pentes abruptes du Dobro Polié. Le 29, la cavalerie de Jouinot-Gambetta entre à Uskub et les délégués bulgares signent un armistice qui est la capitulation des armées du tsar Ferdinand.

Franchet d'Espérey ne peut se contenter de ce succès, unique cependant dans la guerre mondiale. Ce qu'il veut, c'est aller au Danube, marcher sur Budapest, sur Vienne, sur Berlin. La difficulté des communications ne lui permet de pousser en avant que 9 divisions : qu'importe, puisqu'elles sont victorieuses? L'ennemi ne peut ramener des divisions en Serbie que lentement : il lui faut un mois pour en faire

venir 12. Franchet d'Espérey va le forcer à les engager au fur et à mesure de leur arrivée; ainsi il les bousculera successivement. Malgré toutes les difficultés, il le fait comme il l'a décidé : le 1er novembre, les Alliés entrent à Belgrade. Franchet d'Espérey prépare l'invasion de la Hongrie. Ainsi dès le 25 septembre, c'était la grande victoire qui amenait la capitulation des alliés orientaux de l'Allemagne, c'était l'aurore de la victoire définitive, et c'était la troisième bataille gagnée par le général d'Espérey.

***

Les grandes opérations étaient terminées. Le vainqueur de l'Orient allait avoir à jouer un rôle politique autant que militaire. Mais, dans cette nouvelle phase de son action, il fut retenu par des traités antérieurs qu'il ne connaissait pas et par des instructions impératives qui l'étonnaient. Le général aurait voulu envoyer à Constantinople des divisions françaises en même temps que des divisions anglaises. Il ne considérait pas que ce fût un des objets de la guerre de mettre Constantinople sous la gouverne anglaise. M. Clemenceau en jugeait autrement. Le général d'Espérey en ces circonstances ne put agir avec la même indépendance que sur le champ de bataille; sans quoi il aurait connu les mêmes succès. Il conserve du moins la gloire impérissable d'avoir été l'un des plus utiles artisans de la victoire du droit. Si, le 3 octobre, Hindenburg insistait pour que le gouvernement de Berlin fît une offre de paix immédiate, c'était « par suite de l'écroulement du front de Macédoine et de la diminution des réserves qui en était résultée ».

IGNOTUS

ANGKOR

A l'Exposition coloniale de Marseille, qui va ouvrir ses portes en avril, le Palais de l'Indochine sera, sinon une reproduction parfaite, du moins une curieuse restitution, d'une partie d'Angkor-Vat ; — « une fantaisie sur Angkor », aime à dire l'architecte. — Ainsi l'attention se tourne vers les ruines magnifiques des nobles monuments élevés par les Khmers, les ancêtres des Cambodgiens actuels, entre le IXe et le XIIe siècles.

L'auteur de ces lignes a eu, deux fois, la joie d'admirer Angkor, à une vingtaine d'années d'intervalle (en 1901 et en 1919). Il a pu, sur place, constater le progrès accompli, au point de vue matériel, dans les moyens d'accéder aux ruines et de les visiter, au point de vue intellectuel, dans la connaissance de leurs origines et la compréhension de leur symbolisme.

***

Pour aller voir Angkor, on part de Pnom-Penh, la capitale du Cambodge, — qu'on atteint de Saïgon en trente-six heures par voie fluviale, en vingt-quatre heures par train et bateau, en une demi-journée par auto et bateau. — Il faut moins d'une journée pour aller de Pnom-Penh à Angkor. Un vapeur des *Messageries Fluviales* conduit le voyageur à l'une des extrémités du Grand-Lac, ou Tonlé-Sap. Puis un

sampan au toit de paille le transporte sur la terre ferme à travers la *forêt inondée*. Au moment des hautes eaux, les cimes des arbres émergent seules, unies par des lianes. On circule doucement, parmi ces grands arbres, que double leur image reflétée dans les eaux calmes. On est étonné de se sentir en contact avec de hautes branches, surpris de déranger, au passage du sampan, des oiseaux rares, multicolores.

Il y a vingt ans, après la traversée de la forêt inondée, on remontait en sampan la rivière de Siem-Réap, brune parmi la verdure des cocotiers et des aréquiers. A l'endroit où le sampan devait s'arrêter faute d'eau, on trouvait, si on les avait commandés d'avance, des chars à bœufs destinés aux voyageurs, des chars à buffles pour les bagages. On ne savait comment se tenir, dans ces chars primitifs, ballotté sans cesse d'une paroi à l'autre, enveloppé de la poussière soulevée par le trot des bœufs, assourdi par les cris des roues grinçantes.

A Siem-Réap, on remettait un passeport au gouverneur siamois. Car, à ce moment, les provinces d'Angkor et de Battambang appartenaient au Siam (elles ont été rétrocédées au Cambodge français en mars 1907). L'usage voulait qu'on offrît à cet honorable fonctionnaire une bouteille d'absinthe; il répondait par le don de quelques cigares.

Après deux heures de char à bœufs, le voyageur, courbaturé, arrivait à Angkor-Vat. S'il n'avait pas apporté sa propre tente et son lit de camp, il devait s'installer à la *sala*, maison de repos, d'une extrême simplicité, tenue par les moines gardant le temple : c'était un plancher à claire-voie, sur pilotis, entouré de minces cloisons, recouvert d'un toit en chaume. — On s'y nourrissait de ses provisions (il fallait tout apporter, même l'eau). Pour dormir, on étendait sa natte ou sa couverture sur le plancher de la *sala*. Mille insectes grouillaient dans la charpente de bambou : leur concert, uni au ronronnement des moustiques, se mêlait aux chants religieux des bonzes, toute la nuit.

Les temples étaient alors « conservés » par les moines siamois du couvent proche des ruines. La veille de mon départ, un de ces moines, au crâne rasé, à la robe jaune-citron, vint me faire visite. Il parlait un peu le français,

se prétendait Annamite : « Moi petit cadeau toi, me dit-il; toi petit cadeau moi. » Je fouillai mes poches, y trouvai un miroir, inutile en ces solitudes, le tendis au bonze, qui fut enchanté. Un instant après, il revint, m'apportant une des colonnettes sculptées qui ornent les fenêtres du temple... — Telle était la façon dont ces moines « conservaient » les ruines.

Aujourd'hui, on va encore jusqu'au Grand-Lac par le vapeur des *Messageries fluviales*[1]; on traverse encore en sampan la pittoresque forêt inondée. Mais, sur la terre ferme, on est attendu par l'automobile de l'hôtel d'Angkor. L'hôtel est proche d'Angkor-Vat, et il permet d'en admirer l'image changeante aux différents moments du jour et de la nuit. Il est installé sur le modèle des *bungalows* de l'Inde. On y trouve une nourriture suffisante et le confort nécessaire[2]. On peut s'y procurer, à un tarif fixé par l'administration, les moyens de transport en usage : cheval, éléphant, voiture, auto. — Il y a déjà, autour d'Angkor, quarante kilomètres de routes pour automobiles : sur ce point, comme à travers toute l'Indochine, ces routes se sont multipliées, surtout sous le récent gouvernement général de M. Albert Sarraut. — Pour la visite de certains temples lointains, on a l'étrange fortune d'utiliser tour à tour l'auto et l'éléphant; — l'éléphant, du haut duquel on apprécie tout particulièrement bien les monuments khmers, comme s'ils avaient été faits pour être ainsi contemplés par les souverains et les seigneurs de jadis.

Les ruines sont aujourd'hui confiées à un conservateur nommé par l'*École Française d'Extrême-Orient*. Les conservateurs d'Angkor, J. Commaille (qui y fut tué par des brigands), et M. Marchal, ont fort travaillé à dégager une partie de ces belles ruines. Leurs recherches, celles d'autres membres

1. Le service fonctionne depuis le mois de juillet jusqu'au mois de janvier. A partir de février et jusqu'en juin, il ne reste plus assez d'eau dans le Grand-Lac pour que soit possible le passage des vapeurs. On attend la livraison d'un vapeur à très faible tirant d'eau; ce qui permettra de prolonger la saison. On étudie même l'emploi de glisseurs qui permettraient, en tout temps, l'accès des ruines, en attendant que la route de terre soit terminée.

2. Le prix de la journée complète, chambre et restaurant, est fixé à douze piastres. Les voyageurs peuvent autant qu'ils le veulent prolonger leur séjour. Ils peuvent aussi occuper une chambre et se faire faire, avec leurs provisions, la nourriture qu'ils préfèrent

de l'*École Française* et de savants indépendants, ont singulièrement éclairci le mystère qui a longtemps enveloppé les origines et la signification des temples d'Angkor.

***

Le Cambodge est couvert de ruines, d'une abondance et d'une splendeur incomparables. Les Indes anglaise et hollandaise n'offrent point pareils trésors d'art et d'archéologie. La vingtième partie, seulement, des ruines cambodgiennes est actuellement dégagée. Certaines, et parmi les plus belles, sont encore inaccessibles, faute de routes y conduisant[1].

Ces monuments ont été élevés du VIe au XIIe siècle (ceux du groupe d'Angkor, qu'on a crus d'abord beaucoup plus anciens, l'ont été du IXe au XIIe siècle). Ils attestent le merveilleux développement de la civilisation khmère à cette époque lointaine.

Les Khmers sont probablement d'origine hindoue[2]. Les Cambodgiens prétendent descendre d'un roi hindou qui vint s'établir « au pays de l'arbre *tlock* », et y épousa une fille du roi des Nagas (les Nagas sont des serpents polycéphales, amis des hommes; leurs femmes et leurs filles sont célèbres pour leur beauté). Aux autochtones et aux immigrants venus de l'Inde se sont mêlés sans doute des immigrants venus de Java.

En tout cas, ce sont des Hindous qui ont éduqué le peuple khmer. La civilisation khmère est une civilisation hindoue; les religions khmères sont les religions de l'Inde, le Brahmanisme çivaïste, le Brahmanisme vishnouiste, le Bouddhisme.

Le peuple khmer paraît avoir été d'une rare tolérance : les différentes formes du Brahmanisme et le Bouddhisme s'y sont développés ensemble sans s'opposer, comme elles l'ont fait ailleurs. Au Xe siècle, un roi çivaïste a un ministre bouddhiste. On rapproche les rites brahmaniques et les rites

1. M. Georges Groslier a décrit un certain nombre de ces ruines cambodgiennes dans son livre : *A l'ombre d'Angkor* (Paris, Challamel, 1916).

2. Sur l'histoire du Cambogde, voir l'ouvrage de M. Maspéro, *L'Empire Khmer* (Pnom-Penh, imprimerie du Protectorat, 1904). L'histoire du Cambodge a commencé à s'éclaircir en 1881, lorsque M. Kern, professeur à l'Université de Leyde, et M. Aymonier ont commencé à interpréter les inscriptions khmères

bouddhiques de telle sorte que le collège sacerdotal royal peut pratiquer l'un et l'autre culte. Au XIe siècle, un roi bouddhiste élève un sanctuaire à Çiva et à Vishnou. Certaines inscriptions du XIe siècle invoquent à la fois Çiva et le Bouddha. — Intelligente tolérance khmère, où l'on peut voir un noble exemple : pourquoi ne pas honorer ensemble les Dieux des divers cultes, et tous les mortels divins? Les religions s'opposent si l'on prétend voir en une seule d'entre elles l'unique révélation de la vérité totale; mais en tant qu'amitié collective et respect attendri pour les plus hauts représentants de l'idéal humain, elles peuvent se mêler en la conscience, comme se pénètrent en un cœur large différentes affections.

La civilisation khmère atteint son apogée au XIIe siècle. Tout d'un coup, elle s'effondre. Aucun monument nouveau n'est élevé désormais; et les monuments anciens paraissent avoir été victimes de destructions systématiques[1]. Le vandalisme dont ils ont souffert est-il le crime d'ennemis victorieux? Les Khmers avaient été fréquemment en lutte avec les Chams (le pays de Champa) à l'est, avec les Siamois à l'ouest : ont-ils succombé à une coalition de leurs adversaires? ou les Siamois ont-ils seuls dévasté le Cambodge à la fin du XIIIe siècle? (C'est ce qui semble résulter de certains textes[2].) Ou bien la civilisation khmère s'est-elle écroulée à la suite d'une révolution sociale? On a supposé que le peuple a pu se révolter, à la suite des pénibles travaux rendus nécessaires par la construction de ces vastes monuments dans des forêts hantées de fièvres, sous des pluies torrentielles ou sous un soleil de feu. Peut-être le désastre militaire subi par leurs maîtres a-t-il poussé les esclaves à tâcher de détruire les édifices dont la construction avait coûté tant de souffrances... On hésite entre ces hypothèses. Sur ce point, le mystère subsiste[3].

1. J. Commaille, *Guide aux ruines d'Angkor* (Paris, Hachette, 1912, p. 12-13). Plusieurs des faits cités dans cet article sont empruntés à cet excellent guide.

2. Le Chinois Tchéou Ta Kouan, qui a visité le Cambodge en 1296, écrit : « Dans la récente guerre avec les Siamois, le pays a été entièrement dévasté. »

3. M. Maspéro estime que la ruine de la civilisation khmère dans un cataclysme soudain au XIIIe siècle est hypothétique, et que la décadence du Cambodge date de la fin du XVIe siècle.

En tout cas, lorsque, à la fin du XVIe siècle, les Européens pénètrent au *Pays des Tours d'or et des Lacs de marbre*, Angkor est en ruines. En 1601, un missionnaire portugais, le père B. Ribadeneyra, mentionne Angkor dans son *Histoire des Iles de l'Archipel* :

Il y a, au Cambodge, les ruines d'une antique cité, que quelques-uns disent avoir été construite par les Romains ou Alexandre le Grand. C'est chose merveilleuse qu'aucun des indigènes ne puisse vivre dans ces ruines, qui sont le repaire des bêtes sauvages.

Angkor figure sur les cartes du XVIe et du XVIIe siècle sous le nom de Langos. Mais l'oubli se fait sur ces belles ruines; — jusqu'à ce que Mouhot les « découvre » en 1864.

***

Les principaux monuments du Cambodge sont des édifices religieux, des temples. Il s'agit de réaliser, matérialiser une croyance, un idéal, pour les faire comprendre, et accepter. Les temples d'Angkor, ce sont des sermons de pierre.

Il semble que les créateurs de ces temples aient subi quelque influence des édifices en bois existant alors. Les maisons cambodgiennes, dressées sur leurs pilotis, suggèrent une impression d'envol : elles ont pu inspirer le désir d'une construction en hauteur. Mais le bois ne suffisait point à qui voulait fixer un beau rêve éternel. Les architectes khmers, après avoir peut-être essayé la brique, empruntée à la Chine, se sont servis, comme le faisaient les Hindous (mais sur de tout autres modèles) de la pierre : limonite (ou pierre de Bien Hoa) et grès. La limonite est, à l'ordinaire, recouverte d'un revêtement de grès, rodé, poli, poncé, ciselé, décoré.

Les monuments khmers se composent d'assises superposées, qui, à mesure qu'on monte, sont de surface décroissante et de hauteur croissante : ce qui impose au spectateur l'émotion cherchée d'élévation grandiose. Sur ces assises, des galeries se coupent à angle droit. Des tours se dressent aux angles et au centre; la plus centrale, qui est la plus haute, abrite le plus grand des Dieux. Les temples sont entourés parfois d'une ville, toujours de douves et de murailles.

Des chaussées unissent les monuments, permettant de se rendre de l'un à l'autre même en temps d'inondation. Des ponts franchissent les cours d'eau. Les portes, dressées à l'entrée de la ville et de l'enceinte, sont assez hautes pour laisser passer un éléphant monté.

Au point de vue technique, les Khmers ont été de mauvais constructeurs. Parfois ils font reposer la pierre sur le bois : quand le bois pourrit, la pierre s'écroule. Surtout ils construisent les tours et la plupart des murs en superposant les pierres par tranches verticales, au lieu de faire chevaucher les pierres en creusant les joints. Dès lors le moindre accident, la simple pression d'une racine, peuvent jeter bas toutes les pierres ainsi superposées. Avec la méchanceté des hommes, et la puissance de la végétation, l'une des causes de l'état lamentable où se trouvent certains monuments khmers, c'est la technique insuffisante de ceux qui les ont édifiés. Mais ces mauvais constructeurs ont été de grands architectes, de bons sculpteurs, d'admirables décorateurs.

***

Avant d'aborder la ville d'Angkor-Thom et le temple d'Angkor-Vat, le visiteur aurait intérêt à se rendre d'abord aux monuments secondaires dits du groupe d'Angkor, qui s'élèvent à quelque distance. Ces monuments ont été plus récemment dégagés, ou sont en train de l'être. On peut y constater quels efforts il faut accomplir pour retrouver, parmi les éboulis, sous les branches et les racines, les pierres travaillées par les hommes de jadis. Certaines parties de ces monuments sont encore tout enveloppées d'arbres et de lianes, comme était jadis Angkor-Thom. Les forêts sont encore peuplées de singes. Un jour, assis sur une pierre, j'en vis passer près de moi toute une bande, point intimidée : ils jacassaient sans aucune crainte, échangeaient entre eux de joyeux propos.

Il faut voir, par exemple, Takéo, temple élégant, plus sobrement décoré que les autres constructions khmères; Ta-Prohm, « dont la forêt, écrit Commaille, s'est emparée depuis des siècles » : on y admire à la fois la magnificence

des grands arbres qui entourent ou enveloppent les ruines, et la minutie des motifs décoratifs qui ornent les pierres; il s'y trouve aussi une stèle portant une inscription sanscrite qui a réjoui les historiens du Cambodge (elle date de 1186, et chante la gloire du roi bouddhiste Jayavarman VII); — les ruines de Prah-Khan, ou l'*Épée Sacrée*, que l'on peut considérer comme un groupe distinct de celui d'Angkor, malgré sa proximité : parmi des motifs décoratifs rencontrés ailleurs, on découvre un motif nouveau, d'exquises petites nymphes unissant à un buste de femme des ailes d'ange et la queue annelée d'une libellule.

Mais le visiteur d'Angkor consacrera la plus grande partie de son temps à la ville d'Angkor-Thom (située à moins de deux kilomètres de l'hôtel), à son temple principal le Bayon, et à cet Angkor-Vat, dont il peut apercevoir, de sa chambre même, la noble image.

***

Angkor-Thom, la *Cité Royale*, est une ville du IXe siècle, le siècle de Charlemagne. Les inscriptions cambodgiennes permettent d'en attribuer la fondation à deux souverains, Indravarman Ier et son fils Yaçovarman.

Indravarman Ier, « le Varman qui est un Indra », fils d'un haut dignitaire de la cour, est nommé roi. Sous son règne (877-889), le précepteur du roi, Çiva Soma, et son élève favori, Vamaçiva, précepteur du prince royal, entreprennent la construction du Bayon, et ils y érigent un phallus de pierre, le linga, symbole du Dieu Çiva.

A Indravarman succède son fils Jaçovardhana, qui prend le nom de Yaçovarman, et qui va régner de 889 à 908. C'est un grand roi : du moins les inscriptions célèbrent ses mérites personnels et ses succès. Il est « habile à tirer de l'arc, de la main gauche comme de la main droite », assez fort pour pouvoir « briser en trois morceaux, d'un seul coup d'épée, une barre de fer, ou une barre d'airain ». Il triomphe de nombreux ennemis, combat victorieusement sur terre et sur mer : une fois, il a dû, « pour vaincre, briser dans la grande

mer des milliers de barques fraîches et blanches ». Il utilise ses victoires à développer la civilisation, élever le niveau moral de son peuple : « quand il battait un ennemi, il ramenait captifs les héros et les sages du pays vaincu ». Son labeur pacifique ne le cède en rien à son activité guerrière. Il réprime le vol et le désordre, organise un nouveau régime d'impôts, fixe les règles des castes, détermine l'ordre des préséances et la hiérarchie des honneurs. Il favorise les lettres et les arts. Dévot du Çivaïsme, il protège le Bouddhisme dont un de ses ministres est un fervent adepte. Il fonde « une centaine de couvents ». — Son principal mérite, à nos yeux, c'est d'avoir, autour du Bayon, créé la ville d'Angkor-Thom.

Yaçovarman avait dû, au début de son règne, vaincre, non sans peine, une rébellion, suscitée peut-être par les partisans de la famille royale, que son père avait écartée du trône en y montant. Ses propres troupes avaient fui. Lui-même avait dû combattre en personne, assisté de deux serviteurs fidèles, qui l'avaient protégé de leurs corps, puis étaient tombés sous ses yeux. Après avoir vaincu, et châtié, les rebelles, il veut éviter « le retour de ces criminelles espérances qui épient les points faibles du royaume, et tuent les rois ». Il décide la construction d'une citadelle « imprenable et terrifiante ». Il commence à bâtir Yaçodharapura, qu'il appelle Kambupuri, la ville de Kambu (l'ancêtre des Khmers) : c'est l'origine d'Angkor-Thom.

Il fait élever le temple du Baphuon, et la *Demeure Céleste* du Phiméanakas, et creuser l'étang de Jaçodharatataka, au milieu duquel il fait construire un sanctuaire et un couvent; il en annonce l'inauguration par des affiches de pierre qu'il fait placer dans tous les temples (plusieurs d'entre elles nous sont parvenues).

Le Dieu auquel est consacré le Bayon, centre moral d'Angkor-Thom, c'est un Dieu adoré de tout temps, et aujourd'hui encore, aux Indes, Çiva (Siva ou Shiva).

Çiva est le Dieu générateur et destructeur, qui produit et qui dissout les vivants et les choses; il représente l'activité créatrice et meurtrière de l'Être. Il est celui qu'on honore à la fois par les macérations et par la débauche. —

Merveilleux symbole pour désigner la Nature, en qui s'unissent toutes les contradictions.

Souvent les inscriptions khmères célèbrent Çiva. C'est de lui que procèdent les autres grands dieux du Brahmanisme : « Lui, le Béni, d'abord un, s'est, au commencement du monde, partagé en trois, pour goûter le plaisir, sous les formes du Dieu aux quatre visages Brahma, du Dieu aux quatre bras Vishnou, et de Çambhu (autre nom de Çiva) ». — C'est de lui que procède toute existence. Il est « le principe des êtres; mais lui-même est sans principe et sans fin. Sans commencement lui-même il est le commencement du monde entier. » Il est un dans sa nature, multiple dans ses formes : « il ne cesse de se diviser lui-même, séjournant à la fois dans les êtres multiples ». Il est « la cause de la naissance, de la durée, de la résorption de tous les êtres ». Il est symbolisé par le linga (le phallus hindou), expression de la force reproductrice; il se confond avec lui; il est « le çiva linga ».

Les inscriptions khmères lui donnent des noms multiples, dont chacun convient à tel ou tel aspect de sa personnalité multiforme. Il est « le feu, ce qui brille dans le soleil et dans la lune ». Il est « la parole sainte » (*Om*, la syllabe sainte, car elle exprime l'affirmation, et l'être). Il est « le seigneur des désirs », « celui qui donne le bonheur », et aussi « le destructeur », « le terrible », « le porteur de crânes ». Il est « le vainqueur de l'amour ».

Les monuments nous le montrent portant sur la tête le croissant de la lune, avec trois yeux, un collier de têtes de morts suspendu au cou, des bras multiples, des mains brandissant des haches et des javelots, le corps entouré de serpents. Parfois il est moitié homme et moitié femme, « portant en son propre corps sa bien-aimée tout entière »; car il est l'amant et l'amante, le père et la mère de tous les êtres, celui auquel on rend un culte lorsqu'on goûte la volupté. Parfois il danse, et ses multiples bras font à son corps une auréole. Parfois il est représenté en ascète, nu ou vêtu d'écorces; car il est aussi le patron des ascètes, de ceux qui jugent tout plaisir mauvais, toute douleur bonne. Il leur enseigne, par son exemple, la pénitence et la méditation.

***

L'adoration de Çiva donnait son unité morale, son caractère religieux à Angkor-Thom ; grande ville dont les dimensions étonnent si l'on se rappelle qu'elle est presque contemporaine de Charlemagne. Elle avait environ 3 kilomètres de long sur 3 de large, était entourée d'une enceinte de 12 kilomètres. Après le mystérieux cataclysme qui a mis fin à la civilisation khmère, elle a été entièrement recouverte par la forêt. Il a fallu de gros efforts pour retrouver, dégager ses monuments.

Un fossé, large de 100 mètres, est traversé par une chaussée, où l'on découvre un merveilleux motif décoratif, que l'on reverra souvent à Angkor : le Naga, l'un de ces serpents polycéphales, amis du genre humain, qui jouent un si grand rôle dans l'imagination cambodgienne. Toujours le Naga est représenté dressant ses multiples têtes : elles s'étalent en une sorte d'éventail; on dirait la queue d'un paon faisant la roue; le cou qui les supporte a la gracieuse inflexion d'un cou de cygne. A la chaussée d'Angkor-Thom, le Naga sert de main courante. Des géants à douze têtes, hauts de 2 m. 50, qui soutiennent de leurs vingt-quatre bras le prodigieux serpent, tendent leurs muscles en une attitude admirable de puissance.

On arrive alors à l'une des cinq portes monumentales qui donnent accès à Angkor-Thom. Elles ont 20 mètres de haut; l'ouverture a 7 mètres de haut. Elles sont, à la fois, élégantes et majestueuses. Un éléphant tricéphale semble soutenir la tour conique qui forme superstructure : sa poitrine est couverte d'un collier portant une sonnette; ses pieds sont parés de larges anneaux; de la trompe il arrache une fleur de lotus. — Sur chacune des quatre faces de la tour est sculpté le gigantesque visage d'un Dieu, coiffé d'un diadème couronné de lotus. Ainsi, dès l'entrée en ville, le visiteur est placé sous l'influence d'une émotion pieuse : la porte impose le respect, rend sacrée toute la cité.

Au centre même d'Angkor-Thom s'élève le plus vaste de ses temples, le Bayon. Il a la forme d'une pyramide à trois étages. Sur chacun de ces étages, des salles, des galeries, des

terrasses; surtout de hautes tours, portant, sur chacune de leurs quatre faces, l'image d'un Dieu.

Il y a vingt ans, le Bayon, envahi par la forêt, offrait le plus pittoresque et le plus prodigieux spectacle. On s'avançait, sur d'étroits sentiers, en pleine brousse; et l'on entreprenait la pénible ascension de la petite montagne boisée. On montait, par des escaliers ruinés et glissants; on grimpait, écartant les branches, sur des coulées de pierres sculptées. On apercevait, entre les grands arbres, quelques-unes des tours aux visages divins, elles-mêmes recouvertes, ou traversées, d'arbres, d'arbustes et de lianes. On avait le sentiment d'un formidable combat entre le monument et la forêt, entre la pierre sculptée, la pierre humaine, et la végétation, les arbres sans pensée. — Et l'on se laissait aller à croire qu'en cette lutte ardente, la Nature finirait par vaincre l'Humanité.

Mais les hommes sont venus au secours de l'œuvre des hommes. Aujourd'hui le Bayon est dégagé, déblayé entièrement. Les pierres ont été, toutes les fois que c'était possible, remises en place. Quelques colonnes en ciment armé soutiennent celles des portes qui menacent de s'écrouler. Il n'y a plus un arbre, plus un arbuste, plus une liane...

Pour qui a savouré jadis l'étrange spectacle de l'énorme ruine dévorée par la verdure, l'impression première produite par le monument tout gris est décevante. Quelques-uns parmi les plus passionnés amis d'Angkor ont exprimé avec force un sentiment d'indignation. Mais les arguments par lesquels le conservateur actuel d'Angkor, l'aimable M. Marchal, défend l'œuvre de son prédécesseur apparaissent probants. Il fallait choisir entre ces deux solutions : ou laisser la forêt achever de détruire le temple, ou supprimer entièrement la végétation. Le travail de déblaiement a été accompli par des ouvriers cambodgiens dont il était, en fait, impossible de surveiller tous les gestes; on ne pouvait leur demander de choisir parmi les arbres et les arbustes ceux qui auraient pu subsister sans danger pour le monument (chez nous-même, des élagueurs auxquels on abandonne sans surveillance un vieux parc orné de lierres, hésitent-ils à en sacrifier les plus pittoresques aspects?). Les piliers en ciment armé

étaient parfois indispensables; ils sont visibles justement pour qu'on ne puisse pas les confondre avec les authentiques ruines. Maintenant que le déblaiement est achevé, on pourra, dit le conservateur actuel, tolérer le retour de quelque végétation : on laissera repousser ceux des arbres, celles des lianes qui, sans nuire à l'édifice, en augmenteront le pittoresque.

Une fois la première émotion de surprise calmée, on goûte l'inappréciable bienfait de pouvoir visiter, aujourd'hui, sans aucun obstacle, tout le monument, en percevoir tous les aspects, l'ensemble et les détails. Ce qui frappe surtout, ce sont les tours aux visages divins. Elles se dressent sur les trois étages du monument (la tour centrale, la plus haute, est à 45 mètres au-dessus du sol). Le visage du Dieu a environ 2 mètres de haut, du menton au sommet de la tête. Les quatre visages se touchent, oreille à oreille; ils sont couronnés de lotus, et reposent sur un collier de rosaces.

Quel est le Dieu sculpté sur chaque face de chaque tour? Longtemps on a cru voir en lui Brahma. Mais c'est plutôt Çiva, le Dieu d'Angkor-Thom. (Il est vrai que, pour le Çivaïste khmer, Brahma est produit par Çiva). Les tours sont des sanctuaires consacrés à Çiva; toutes devaient sans doute contenir le linga, que l'on trouve encore en quelques-unes, le symbole du Dieu générateur. On pourrait voir en elles de gigantesques étuis à lingas. — Ces tours sont la partie essentielle du monument. Les terrasses servent de socles à ces statues divines. — Ici la sculpture est mise au service de la religion; et l'architecture est subordonnée à la sculpture.

Il y a, sur toutes les terrasses, cinquante tours aux quatre visages, donc deux cents visages de Çiva. Chacun de ces visages aux yeux mi-clos est merveilleusement placide, à peine animé d'un léger sourire au coin des lèvres épaisses. On devine que le Dieu comprend tout, accepte tout. La croyance religieuse des Khmers rejoint ici la haute pensée philosophique d'un Spinoza. L'impression est saisissante. Errant parmi ces deux cents visages divins, on éprouve une des plus fortes émotions métaphysiques et esthétiques que l'on puisse avoir sur notre planète. On se sent tour à tour écrasé, exalté, pacifié, par le sentiment de l'Infinie Nature, de l'Être un et multiple. Les hommes, les animaux, les plantes, les

choses, ne sont que les formes diverses et passagères d'une seule Vie Universelle; petites vagues qui s'élèvent et croulent, prêtant un aspect d'illusoire multiplicité à l'unité de la mer immense...

La lumière, qui change à tous les moments du jour, transforme les grands visages de pierre grise. Sans la lumière, les ruines d'Angkor « ne seraient que ce qu'elles sont ». Grâce à la lumière, grâce au soleil et à la lune, elles présentent les apparences les plus diverses, parfois les plus fantastiques. — Les Çivas du Bayon peuvent être roses, dorés, bleuâtres. Un soir, après le coucher du soleil, je les ai vus devenir vert-jade.

La décoration du Bayon est admirable. « Pas un recoin n'est oublié, dit Commaille, et c'est souvent dans les endroits les plus dérobés que se trouvent les plus beaux motifs de décoration [1]. » Voici, par exemple, un Garouda monté sur un Naga; — le Garouda est la monture de Vishnou : c'est un oiseau fantastique, au bec accentué, au buste d'homme, au corps de tigre, aux cuisses couvertes d'écailles; — la poitrine bombée, il paraît emporté d'un élan magnifique : on songe à la Victoire de Samothrace. — Voici des Tévadas, divinités célestes, au visage fin, souriant.

Les murs des galeries sont parés d'une suite ininterrompue de bas-reliefs, certains de ces bas-reliefs représentent des Dieux, surtout Çiva; par exemple, un Çiva à longue barbe, coiffé d'un diadème à trois pointes, tenant un chapelet dans sa main droite, assis entre Vishnou et Brahma.

De nombreux bas-reliefs représentent la vie cambodgienne d'alors sous tous ses aspects, scènes de paix, scènes de guerre. Des palais, des intérieurs de harems : princesses, danseuses, musiciennes, chanteurs; des salles où l'on voit distinctement tous les objets utilisés alors, lits de repos, éventails, chasse-mouches, arcs et carquois. — Une forêt : on reconnaît très bien les différents arbres, le cocotier, le borassus, le bananier. — Des pêcheurs; des travailleurs traînant des pierres, sous la conduite d'un contremaître qui rythme leur labeur à coups de cymbales. — Des brahmanes, poursuivis par un tigre, grimpent dans un arbre, apeurés : on devine qu'ils n'ont pas encore, dans le secret de leur cœur, sacrifié tout

1. Ouvrage cité, p. 120.

attachement à l'existence. Le sculpteur honore les Dieux, mais il ne s'interdit pas quelque ironie à l'égard de leurs prêtres.

Les scènes de guerre abondent. On voit combattre des guerriers aux cheveux ras, qui doivent être des Cambodgiens, et des guerriers coiffés d'un chapeau de latanier, qui doivent être des Chams, les ennemis traditionnels des Cambodgiens. — Un panneau montre des guerriers mutilant, sur le sol de l'ennemi vaincu, la statue d'une divinité : des éléphants sont attachés à la statue par des câbles, tirent pour briser les bras; des hommes jettent contre la Déesse des javelots ou la frappent de leurs lances. On se demande si Angkor n'a pas, à son tour, souffert d'une dévastation intentionnelle, accomplie par de tels procédés.

Indépendamment du Bayon, il y avait dans Angkor-Thom, le temple du Baphuon; — il est particulièrement ruiné, mais on y admire des bas-reliefs finement sculptés. — Il y avait le Phiméanakas, *Palais Céleste*, dont on se demande s'il était un palais ou un monastère. Il en reste une superbe terrasse, désignée, dans les guides d'Angkor, par cet alexandrin, qui eût ravi José-Maria de Heredia :

La terrasse d'honneur de Phiméanakas.

Elle a 350 mètres de long, et comprend cinq perrons, séparés par des panneaux sculptés. De beaux Garoudas, tantôt à tête d'oiseau, tantôt à tête de tigre, soutiennent de leurs bras levés la corniche supérieure du perron central. Sur les murs d'un de ces perrons, deux superbes hauts-reliefs, longs de 100 mètres, nous montrent une chasse à éléphants. Un éléphant, presque grandeur naturelle, enlève sur ses défenses un buffle énorme; un autre attaque un lion; deux saisissent un tigre, qui se défend, cherche à griffer.

A côté de cette terrasse est le belvédère dit du Roi Lépreux. Sept étages de sculptures le parent. Il y a là des centaines de personnages grandeur mi-naturelle, des rois, des princesses; les femmes ont sur la tête une couronne pointue montée sur plusieurs rangs de perles, de lourdes boucles d'oreilles, un collier tombant entre les seins, des bracelets aux bras, des anneaux aux chevilles. Quelques-unes (« les sultanes favorites », dit Commaille) posent doucement la main sur l'épaule

de leur seigneur. Elle est charmante, dans ce cadre de luxe, la jolie attitude que représente cette sculpture millénaire. On est ému en constatant combien se ressemblent, à travers les âges, les gestes par lesquels s'exprime l'éternelle tendresse.

Sur la terrasse, une statue d'homme nu, assis à l'orientale, dont la bouche, surmontée de moustaches, sourit. On l'appelle, depuis que M. Aymonier l'a ainsi baptisée, la statue du Roi Lépreux. Mais on s'est étonné, depuis, que le sculpteur n'ait imposé à son personnage aucune des tares, si visibles, de la lèpre, doigts déformés, plaies profondes. Il est probable que cette statue représente Çiva ascète.

Au cours des fouilles accomplies dans Angkor-Thom, le conservateur actuel M. Marchal a découvert d'autres statues, ou fragments de statues, beaucoup plus remarquables que l'effigie du Roi Lépreux : têtes de Bouddhas, ou de Boddhisatvas, aux yeux mi-clos, à la bouche mi-souriante, à l'expression douce, résignée, parfois un peu ironique. La sculpture khmère en ronde bosse, que l'on avait crue fort inférieure à la sculpture en bas-relief, mérite désormais d'être mise au moins sur le même rang. C'est peut-être la plus curieuse des découvertes toutes récentes se rapportant à Angkor [1].

***

Plus de deux siècles après la fondation d'Angkor-Thom, Suryavarman II devient roi (1112-1162). Pour obtenir la souveraineté, il lutte contre un autre prétendant : « sautant sur la tête de l'éléphant royal, il tue le roi ennemi ». Les inscriptions disent sa gloire. « La terre était plongée dans la calamité, il l'en tira d'une main ferme, et la remit dans l'état normal où elle était précédemment. » Il eut des succès militaires, entreprit une expédition « dans l'île des éléphants et du cuivre ». Il paraît avoir été vishnouiste; ce qui ne l'empêcha point de protéger le Çivaïsme et le Bouddhisme. — C'est lui qui donna l'ordre de construire la *Pagode d'Angkor*, Angkor-Vat.

Le Dieu d'Angkor-Vat, c'est Vishnou. Vishnou, le Bienheu-

1. Voir l'album de Marchal et Mietcharinoff, *Sculptures khmères* (Paris, Librairie de France, 1922).

reux « aux yeux de lotus », et le conservateur, le « préservateur » de l'Univers. Dieu bienfaisant, pour sauver le monde il s'est, dix fois, incarné, sous la forme d'un poisson, d'une tortue, d'un sanglier, d'un lion, d'un nain, et aussi de trois grands hommes, Rama, Krishna, le Bouddha. Il est représenté sous la forme d'un Dieu aux quatre bras, tenant dans ses mains un disque, une conque, une massue, un lotus.

Pour comprendre les bas-reliefs d'Angkor-Vat, il est indispensable de connaître la légende des héros en lesquels s'est incarné Vishnou, celle, surtout, de Rama, telle qu'elle est contée dans le poème hindou le *Ramayana*.

Rama, fils aîné d'un roi hindou, aurait dû succéder à son père. Mais il est supplanté par l'un de ses demi-frères, et chassé de la cour. Il doit aller vivre dans une forêt sauvage. Par délicatesse, il supplie sa femme, à qui il veut éviter une existence pénible, de ne point l'accompagner. Mais l'exquise Sita tient à partager la misère de celui qu'elle aime. Tous deux vivent dans une grotte ou sous une hutte de feuillages, pendant douze années.

Ravana, le roi de Lanka (Ceylan), pays des Rakshasas (démons), veut se venger de Rama, qui a tué plusieurs milliers de ses sujets : il décide d'enlever Sita. Il transforme un de ses compagnons en une gazelle à la couleur d'or, qu'il fait passer devant Sita. Pour plaire à sa femme, qui désire la jolie bête, Rama se jette à sa poursuite, et la blesse d'une flèche. Pendant ce temps, Ravana, déguisé en ascète, pénètre dans la grotte, essaie de séduire Sita; repoussé, il reprend sa forme démoniaque, use de violence, emporte Sita sur un char.

Rama apprend, d'un vautour ami, que Ravana a mortellement blessé, l'enlèvement de Sita. Il jure de la retrouver et de punir le ravisseur. Il obtient le concours du roi des singes, Sugriva, — qu'il aide à triompher de son frère et rival Bali, — et du général des singes, Hanouman. Hanouman cherche à découvrir l'endroit où Sita est retenue captive. D'un élan, il franchit le bras de mer qui sépare l'Inde de Ceylan, rencontre, de nuit, Sita, lui annonce sa libération prochaine.

Rama et l'armée des singes attaquent Lanka. Au cours de gigantesques mêlées, Hanouman accomplit d'héroïques prouesses. Les singes l'emportent. Sita est sauvée. Mais Rama

ne veut point la reprendre comme épouse, la croyant souillée par Ravana. Elle jure qu'elle n'a pas appartenu à son ravisseur, réclame l'épreuve du feu, qu'elle subit victorieusement : les flammes, au milieu desquelles elle s'est placée ne lui font aucun mal. Une Déesse vient rendre hommage à sa pureté. Rama et Sita retrouvent les plaisirs et les joies de l'amour heureux.

L'autre incarnation de Vishnou, Krishna, est l'un des Dieux hindous les plus populaires. Aujourd'hui encore, aux Indes, on rencontre à chaque instant sa statue dans les temples, sa statuette ou son image dans les boutiques d'objets religieux. C'est un Dieu noir, ou bleu-foncé, aux longs yeux d'émail, jouant de la flûte parmi des bergères. — La légende de Krishna nous rappelle des récits familiers : il naît dans une étable, d'une vierge, miraculeusement; il est persécuté par un mauvais roi, qui, pour le faire disparaître, massacre un grand nombre d'enfants; sauvé par un heureux hasard, il est d'abord un pâtre obscur; mais un jour, conduit au temple, il étonne les brahmanes par la profondeur de sa sagesse. Il fait des miracles : une femme laide et bossue verse sur ses pieds des parfums, et elle se relève, droite, belle comme une reine. Alors Krishna commence une vie étrange, faite des jouissances les plus voluptueuses et des prédications les plus morales : c'est comme un Christ-Don Juan. Il a seize mille amantes; il leur prêche la résignation, le désintéressement, la bonté.

Enfin Vishnou, pour le vishnouiste, s'est encore incarné en la personne du Bouddha. Mais, pour le bouddhiste, le Bouddha n'est pas un Dieu, c'est un Sauveur. L'ascète Gotama, par son propre effort, est devenu le Bouddha, *Celui qui sait*, celui dont la science libère. Le Bouddha connaît les quatre vérités essentielles. — « La vérité sur la douleur » : la vie est pleine de douleurs; la naissance est douleur, la maladie est douleur, la vieillesse est douleur, la mort est douleur, l'union avec ce qu'on n'aime pas est douleur, la séparation d'avec ce qu'on aime est douleur, la non-réalisation du désir est douleur. — « La vérité sur l'origine de la douleur » : elle provient de l'égoïsme, de la « soif d'existence »; l'attachement à l'être fait que l'individu se réincarne, pour recommencer à souffrir. — « La vérité sur la suppression de la douleur » : nous

échapperions à l'existence et, par conséquent, à la douleur, en anéantissant, dans nos cœurs, la soif d'existence, en détruisant tout égoïsme; l'être absolument désintéressé s'anéantit, du moins comme individu, il entre dans le Nirvana. — « La vérité sur le chemin qui conduit à la suppression de la douleur » : il faut ne pas tuer, ne détruire aucun être, ne créer aucune souffrance; il faut avoir pitié des souffrances de tous les souffrants, de tous les hommes, de tous les vivants, pardonner, se sacrifier. Il faut, aussi, arriver à comprendre que ce monde est fait d'apparences fuyantes, échapper à l'illusion de l'être immuable, de la substance permanente.

Telle est la haute doctrine à laquelle se convertirent certains Khmers, par exemple, au xe siècle, Kirtipandita, ministre du roi Jayavarman V, auquel une importante inscription cambodgienne rend un magnifique hommage :

Grâce aux efforts de Kirtipandita, aussi pur que le ciel, la Loi du Bouddha resplendit sortant des ténèbres, comme à l'automne, reparaît la lune, voilée naguère par les nuages de la saison pluvieuse. En sa personne les pures doctrines du néant et de la subjectivité, éclipsées par la nuit des faux enseignements, reparurent, comme le soleil ramenant le jour[1].

***

Pour célébrer la bienfaisance de Vishnou et la généreuse sagesse du Bouddha, les créateurs d'Angkor-Vat n'ont pas eu besoin d'énormes symboles, comme ceux dont s'étaient servis les constructeurs du Bayon afin de glorifier la puissance génératrice de Çiva. Le temple a cessé d'être un socle destiné à porter des tours aux visages divins. — Et l'art a progressé au cours des deux siècles qui se sont écoulés d'Angkor-Thom à Angkor-Vat, le temple contemporain de notre Notre-Dame. A force de construire, les architectes khmers ont acquis plus d'expérience, et plus de goût. Ils ont senti la beauté propre des grands édifices aux belles lignes simples. L'architecture a désormais sa fin en elle-même; la sculpture, au lieu de s'imposer à elle, lui est subordonnée. — Cette évolution aboutit

1. Inscription de Srey Santhor, traduite et étudiée par M. Sénart, *Revue Archéologique*, mars-avril 1883.

à un chef-d'œuvre classique, comparable aux plus hautes créations de l'art universel, à un édifice grandiose aux traits nobles et purs, Angkor-Vat.

Un fossé de 200 mètres de large entoure le monument, qui se dresse au milieu de l'étang verdâtre, couvert de roseaux et de nénuphars. Une chaussée dallée, aux blocs cyclopéens, permet de traverser l'étang; elle se prolonge par une avenue dallée, qui conduit au temple. Des *sengs*, des lions-chiens de pierre, à l'étrange rictus, gardent l'édifice. Et l'on admire, sous un antique banyan, une belle tête de Naga.

L'édifice, mieux conservé qu'aucun autre monument du même groupe, est fait de trois étages superposés, de largeur décroissante et d'élévation croissante. De grands escaliers les unissent, aux marches hautes, étroites. Les cours dallées, entourées de longues galeries qui se coupent à angle droit, supportent diverses constructions. Aux angles des galeries de la périphérie se dressent quatre tours identiques, en forme de pomme de pin, ou plutôt de bouton de lotus. (Selon Commaille, elles étaient jadis recouvertes d'un enduit en chaux ou en mortier, de couleur vive.) — Au centre, une tour analogue, mais plus haute, domine tout l'édifice : elle s'élève de 65 mètres au-dessus de l'avenue dallée. — C'est par l'ascension de cette tour centrale que le visiteur doit aborder Angkor-Vat : il aura, du monument grandiose et des belles forêts qui l'entourent, une vue synthétique, dont il ne perdra jamais le souvenir. Après avoir compris le plan d'ensemble, il pourra mieux ensuite se diriger à l'intérieur de l'édifice. — S'il a la joie de passer plusieurs jours ou quelques semaines en la compagnie des nobles ruines, il reviendra souvent à cette tour centrale. Il y saluera les Bouddhas de pierre ou de bois doré que contient le sanctuaire placé au sommet du temple. Puis, assis sur les marches disjointes du grand escalier très raide, il verra l'édifice prendre des apparences diverses grâce à la magie de la lumière. Il n'est pas d'endroit au monde où l'on puisse mieux apprécier la magnificence tragique du soleil couchant.

Le visiteur cultivé passera aussi de longues heures dans la grande galerie du premier étage qui déroule ses 800 mètres sur les quatre faces du monument. Il y retrouvera les chauves-

souris qui jadis effrayèrent Loti [1]. Il y contemplera une suite de bas-reliefs d'un intérêt unique.

Voici des combats où luttent des guerriers bien alignés, dirigés par des chefs montés sur des chevaux, des chars ou des éléphants : le corps de l'un de ces braves est criblé de flèches. Voici des cortèges de reines et de princesses, portées sur des palanquins, que des esclaves soulèvent avec effort, ou bien assises sur les brancards de légers chars à grandes roues : elles ont le front surmonté d'un diadème à triple pointe, le buste nu, des jupes somptueuses. Elles cueillent des fruits aux arbres sous lesquels elles passent; elles accueillent des présents; ou bien, — selon la formule d'Aristote, plus heureuses de donner que de recevoir, — elles font des cadeaux à des enfants. Des servantes les abritent sous des parasols, agitent près de leurs visages des éventails. La forêt qu'elles traversent est peuplée de cerfs et d'oiseaux. Et il y a aussi des guerriers, lanciers, archers, des brahmanes à l'allure gaillarde de satyres. Voici, assis à l'orientale, un roi, dont la tête est couverte du traditionnel *mokote*, diadème au sommet pointu : les Cambodgiens se plaisent toujours à recouvrir ce roi, comme quelques figures spécialement honorées, de minces feuilles d'or. Des ministres rendent hommage au souverain : l'un d'eux met la main à son cœur, pour mieux exprimer son respectueux attachement. Des chefs en armes saluent, portant les deux mains à leur front. En contemplant ces sculptures vénérables, on a la curieuse impression d'assister au spectacle même de la vie telle qu'elle était vécue il y a bien des siècles, dans un coin éloigné de la terre.

D'autres bas-reliefs nous découvrent les idées religieuses des Khmers; par exemple, celui du Jugement dernier. Les sculptures, accompagnées de petites inscriptions explicatives, expriment le contraste entre les joies des élus et les tourments des damnés. En haut, le Paradis, en bas, l'Enfer.

1. Pierre Loti qui, dans son *Pèlerin d'Angkor* (Calmann-Lévy), a donné de si poétiques descriptions des ruines, paraît avoir éprouvé à Angkor-Vat des émotions de crainte qui étonnent. Il trouve l'avenue y conduisant « sinistre » (p. 59), parle de son « dangereux dédale » (p. 87), juge que « le silence ici a quelque chose de trop terrible » (p. 95). Il « frémit » à la rencontre de statues dans une galerie (p. 116). A Angkor-Thom, « une épouvante inconnue sort des recoins les plus assombris » (p. 146).

Au Paradis, des seigneurs gros et gras occupent chacun avec une princesse la jolie chambre d'un petit palais : de belles servantes, coiffées du *mokote*, leur présentent des enfants, des fruits, des fleurs. Parfois ils causent avec des amis, qui mettent la main sur le cœur, en un geste affectueux. Peut-on mieux exprimer l'idée que la tendresse d'une femme aimante et aimée, la vue de belles jeunes filles, de beaux enfants, de belles fleurs et de beaux fruits, la conversation cordiale avec des amis fidèles, ce sont des joies paradisiaques?

Aux Enfers, des damnés maigres sont torturés par d'autres damnés (c'est une souffrance que de faire souffrir). Ils sont traînés sur le sol, par des cordes passées dans leur nez ou dans leurs oreilles, déchirés par des lions, piétinés par des éléphants et des rhinocéros, écorchés sur une râpe. Ceux qui ont blasphémé les Dieux ou le feu sacré, méprisé les parents, les brahmanes, les professeurs, sont jetés parmi des vers grouillants, et frappés à coups de massue. C'est à coups de glaive que sont châtiés les injustes et « ceux qui blâment avec violence les fautes d'autrui » (quelle jolie et juste idée morale exprime ici l'inscription explicative!) Des oiseaux de proie déchiquettent ceux qui ont ensorcelé les femmes des autres, ceux qui (dit l'inscription) « se sont approchés des femmes des savants ». « Ceux qui causent de la peine aux autres » sont jetés dans des brasiers. Les voleurs sont plongés dans l'eau froide; ils grelottent, les bras serrés contre la poitrine, dans la position que prennent aujourd'hui encore les Cambodgiens dès qu'ils n'ont pas assez chaud.

Un panneau sculpté, long de 50 mètres, expose un mythe hindou célèbre, le barattement de la mer de lait. Pour produire l'ambroisie qui donnera à l'homme l'immortalité, il faut faire mouvoir, dans une mer de lait, une montagne reposant sur une tortue; la montagne est entourée par un long serpent que tirent, du côté de la tête, les Asouras, trapus, vigoureux, coiffés de casques à cimiers, et du côté de la queue, les Dévas, moins forts et plus parés, coiffés de *mokotes*. Vishnou aux quatre bras, que des adorateurs ont badigeonné de rouge, assiste à la scène. Au-dessous, la mer, avec des poissons, des méduses, des serpents, des caïmans. Dans

l'air, de charmantes nymphes célestes, aux formes arrondies, coiffées de triples tiares, dansent voluptueusement, agitant des banderoles.

D'autres bas-reliefs sont consacrés à Vishnou, qu'ils nous montrent sur son Garouda, à la place d'honneur, dans un défilé de Dieux, ou luttant contre des ennemis dont il triomphe. Les sculpteurs khmers se sont surtout intéressés à l'incarnation de Vishnou, Rama. Toutes les scènes importantes du *Ramayana* figurent ici. On voit Rama blessant la gazelle d'or; les rois-singes Sugriva et Bali luttant entre eux. On assiste à la mort de Bali, qu'entourent des guenons dont certaines ont les mains jointes; à la rencontre de Sita et d'Hanuman; à l'ordalie de Sita. Surtout, un bas-relief magnifique, couvrant 100 mètres carrés, nous montre le combat des singes et des géants. Dans cette mêlée effroyable, les guerriers de Ravana sont armés de sabres, de lances, de javelots; les singes ne disposent que de branches et de pierres, mais ils s'en servent bien; parfois, démunis de tout, ils mordent l'adversaire. Ravana, colossal, est debout sur un char traîné par des lions; ses dix têtes se superposent en une pyramide à trois étages; ses vingt bras agitent des massues et des arcs. Mais voici Hanuman, souple et vaillant, qui vole dans les airs, portant Rama sur son dos : d'une patte il tient un quartier de roche qu'il destine à Ravana; de l'autre, il montre à Rama le ravisseur de Sita. Rama, armé d'un arc immense, se prépare à décocher la flèche divine qui fera triompher la justice et l'amour. Une vie intense anime la représentation de ce combat épique, qu'on dirait homérique s'il n'était ramayanique.

D'autres bas-reliefs sont consacrés à l'autre incarnation de Vishnou, Krishna. Ils le montrent triomphant de son adversaire, Bana, puis lui pardonnant, sur la prière de Çiva. Çiva trône sur une montagne, le cordon brahmanique à la poitrine. En face de lui, Krishna tient encore l'arc, l'épée et le javelot qui lui ont assuré la victoire; mais deux de ses mains sont croisées sur sa poitrine, et deux autres présentent à Çiva des feuillages propitiatoires. Çiva dit à Krishna : « Seigneur du monde, je sais que tu es l'Être suprême. Dans la nature entière, il n'est rien qui puisse te vaincre.

Mais laisse-toi fléchir. J'ai promis ma protection à Bana : que ma parole ne soit pas vaine! » Krishna répond : « Qu'il vive, puisque tu lui as promis la vie sauve! *Car nous ne sommes pas distincts l'un de l'autre : ce que tu es, je le suis aussi.* » — Émouvant petit bas-relief : il exprime la plus haute idée morale de l'antique religion hindoue, la parenté, l'identité de tous les Dieux, de tous les hommes, de tous les êtres. La conception vishnouique symbolisée sur ce mur d'Angkor-Vat devance les métaphysiques les plus profondes de penseurs tels que Schopenhauer, et les divinations des plus grands poètes, celles de Victor Hugo, par exemple, faisant appel à la pitié :

Insensé, qui croyais que je n'étais pas toi!

***

La décoration d'Angkor-Vat est fine et charmante; — d'autant plus simple qu'on s'approche davantage du sanctuaire intérieur, comme s'il avait plu aux constructeurs de ne pas mêler trop d'émotions esthétiques au pur sentiment religieux. — Les fenêtres sont garnies d'élégants balustres annelés. On admire, par exemple, les ouvertures à colonnettes de deux pièces situées dans la cour du premier étage, et qu'on appelle (à tort ou à raison) des bibliothèques. Les portes sont surmontées de gracieux frontons. Pierre Loti le remarque justement : « Ces enroulements, ces feuillages, ces rinceaux, ils ressemblent à ceux qui apparurent chez nous à l'époque de François Ier et des Médicis; pour un peu l'on serait tenté de croire, s'il n'y avait impossibilité, que les artistes de notre Renaissance seraient venus chercher leurs modèles sur ces murailles [1]. »

Le trait le plus caractéristique de l'ornementation d'Angkor, c'est l'abondance des déesses (ou des danseuses) sculptées sur les murailles extérieures ou intérieures du temple, les célèbres Tévadas. Elles sont presque grandeur naturelle; leur coiffure est variée, souvent compliquée; le visage rond, avec un petit nez, une bouche charnue, un menton court; le

1. Ouvrage cité, p. 128.

buste, nu, est orné de bijoux; la gorge est luisante à force d'avoir été caressée par les pèlerins, et aussi par les femmes stériles qui viennent demander des enfants à ces aimables bienfaitrices. La jupe est courte. Le haut des bras, les poignets, les chevilles sont cerclés d'anneaux. De ces Tévadas, les unes tiennent en main une tige de lotus, des fleurs, un éventail, un miroir; les autres placent un bijou dans leur chevelure, ou y font rentrer une mèche rebelle, ou portent une branche sur l'épaule, ou retiennent leur jupe tombante. Elles sont tantôt seules, tantôt à deux, trois ou quatre, parfois les bras entrelacés, parfois les mains unies, parfois la main de l'une sur l'épaule de l'autre. Elles sont souvent sculptées d'une main malhabile : par exemple, leurs pieds, toujours de profil, sont de dimensions choquantes. Quand même, elles ont un grand charme. Le visiteur se réjouit d'être accueilli par ces divinités souriantes; il se sent heureux de respirer, grâce à elles, à travers tout le temple, une atmosphère de douce féminité. Dans le cœur des Khmers qui les ont sculptées il devait y avoir un peu de ce goût pour la femme, et de cet amour de l'amour, qui animent les chansons populaires des Cambodgiens actuels :

O mon âme! ô ma chérie!
J'embrasse et caresse le corps de ma petite amie
Sur le joli lit doré.
Dans la nuit silencieuse, des cris d'oiseaux se répondent;
Chérie, écoute ces oiseaux.
C'est harmonieux et tendre : peut-être se parlent-ils?
C'est comme une douce musique, lointaine...
Ma douce, exquise chérie,
Entrons dans la forêt silencieuse pour nous unir...
Si j'étais privé de la pointe de tes seins,
Le regret m'oppresserait... [1]

Il y a encore, au Cambodge, des Tévadas, — des Tévadas vivantes : les danseuses royales. M. Georges Groslier, — qui leur a consacré un livre charmant, admirablement illustré [2], qui a étudié et décrit leur éducation, leur vie, leur organisa-

1. Chansons populaires cambodgiennes, recueillies et traduites par un magistrat alors à Pnom-Penh, M. Tricon.
2. *Danseuses cambodgiennes*, Paris, Challamel, 1913.

tion, leurs danses, leurs costumes, leurs bijoux, et jusqu'à leur maquillage, — établit de façon décisive le rapport unissant les Tévadas d'Angkor-Vat et les danseuses de Pnom-Penh, les *lokhons*. Le costume est différent, car celui des *lokhons* a subi l'influence siamoise. Mais certains des bijoux doivent être les mêmes. Les attitudes, les gestes sont analogues ou identiques. Les mains, les bras accomplissent les mêmes mouvements contournés. Ce sont les mêmes saluts, les mêmes façons de se tenir devant un Dieu. Ainsi s'explique la singulière impression de mystère qu'un spectateur affiné ne peut manquer d'éprouver devant des danses cambodgiennes : « Les gestes des danseuses, écrit M. Georges Groslier, sont pleins d'une noblesse et d'une sérénité imprécises et étrangères à leur sens immédiat. » C'est que ces gestes sont déterminés par une tradition millénaire. « Toujours la main de la *lokhon* offre une invisible fleur... La ressemblance est absolue entre les mains de pierre et les blanches mains tièdes des danseuses modernes [1]. »

Le visiteur sera stupéfait de voir vivre sous ses yeux les Tévadas angkoréennes, s'il a la rare chance d'être invité aux danses cambodgiennes du Palais royal de Pnom-Penh. Il verra les *lokhons* danser, prendre des poses rituelles, accomplir des gestes hiératiques, — retourner parfois l'avant-bras sur le bras en un geste, observé sur les bas-reliefs, et qui paraît impossible, mais qui est obtenu à la suite d'exercices répétés par lesquels est comme supprimée l'articulation du coude. — En contemplant ces danses on sent revivre l'antique civilisation khmère. On partage l'émotion, et on répète la prière de Pierre Loti : « Puisse la France protectrice (?) de ce pays comprendre que le ballet des rois de Pnom-Penh est un legs sacré, une merveille archaïque à ne pas détruire [2]. »

A défaut d'une invitation au Palais de Pnom-Penh, on peut, à Angkor même, assister à des danses cambodgiennes moins somptueuses mais fort pittoresques. De petites actrices, — formées, dit-on, par une ancienne danseuse royale, retirée de la cour, et aujourd'hui mariée, — viennent, à l'appel du voyageur, danser et mimer des scènes ramayaniques dans

1. Ouvrage cité, p. 124-126.
2. Ouvrage cité, p. 213.

le vestibule de l'hôtel, ou bien, à la lumière des torches, sur le porche même d'Angkor-Vat [1].

***

Les nobles émotions esthétiques et philosophiques éprouvées à la visite d'Angkor, peuvent ensuite, dans la mémoire, s'ordonner autour d'une double idée. D'Angkor-Thom à Angkor-Vat, on constate à la fois un progrès artistique et un progrès spirituel. Le Bayon est un ensemble de statues plutôt qu'un monument véritable; l'architecture n'y sert qu'à mettre en valeur la sculpture. Angkor-Vat est un édifice aux belles lignes, où la sculpture est, comme il convient, mise au service de l'architecture : l'union de ces deux arts en leur rapport normal produit le chef-d'œuvre le plus harmonieux. Le Bayon est consacré à Çiva, Angkor-Vat à Vishnou. Çiva, c'est la Nature, toute-puissante, mais indifférente; Vishnou, incarné par Rama, par Krishna, par le Bouddha, peut symboliser la Conscience humaine, l'idéal, supérieur au réel, l'aspiration à l'héroïsme, à la sagesse, à la pitié. Au cours des deux siècles qui séparent Angkor-Thom et Angkor-Vat, la vie morale et religieuse a dû s'élever, s'épurer, s'affiner... Le sentiment de cette évolution, brusquement arrêtée par une catastrophe obscure, ajoute encore à la poésie de ces ruines. C'est une joie rare et précieuse que d'entrer en rapport, grâce à ces chefs-d'œuvre d'art, avec une civilisation grandiose et mystérieuse, d'autant plus séduisante qu'elle semble plus éloignée de nous.

FÉLICIEN CHALLAYE

1. C'est le massif central d'Angkor-Vat que reproduit le Palais de l'Indochine à l'Exposition de Marseille. Les dômes, les perrons, les escaliers monumentaux, les galeries, rappellent les éléments architecturaux de ce temple. Près de l'esplanade d'entrée sont reconstituées les « bibliothèques » d'Angkor. La décoration, particulièrement abondante, est celle des temples d'Angkor. Les frises, bas-reliefs et statues ont été moulés sur les originaux à Angkor même, ou au musée Guimet, ou sur les reproductions du Musée Khmer du Trocadéro. Les amateurs d'art khmer pourront voir, entre autres, à cette Exposition de l'Indochine, les objets fabriqués à l'*École des arts cambodgiens* de Pnom-Penh, dirigée par M. Georges Groslier. Ils y verront aussi quelques-unes des œuvres d'art inspirées par l'Indochine, entre autres les belles gravures faites d'Angkor à Angkor même par M. Louis Godefroy. — Signalons enfin qu'il est question de créer une *Société des Amis d'Angkor.*

RÉMI DES RAUCHES[1]

A LA LOIRE

III

Ils déménagèrent au déclin de l'automne, par la grand'-route. Il avait fallu deux charrettes : la première « pour la maison », la seconde « pour l'atelier ».

Quelques jours plus tard, ils étaient installés dans leur nouveau logis, chaque meuble en sa place dans les deux pièces de l'appartement, les outils et le merrain dans une remise, au fond de la cour. Patelinois avait tout préparé pour les recevoir; il était venu au-devant d'eux jusqu'à la montée de Saint-Loup; en voisin serviable, il leur avait donné « un riche coup de main ».

Au sortir de la rue Saint-Côme, étroite et vieille, mais égayée par les glaces des boutiques d'ébénistes, et populeuse, et lentement vivante, on entrait dans la rue de l'Ave-Maria. C'était un boyau sordide, dont le pavé glissant dévalait vers la Loire; aux premiers pas qu'on y faisait, on croyait s'enfoncer dans une cave, tant la lumière s'éteignait brusquement, noyée par la froidure visqueuse qui sourdait des murailles et du sol. Un ruisseau creusait la chaussée, maigre, souvent à sec, encombré d'épluchures et d'immondices : on attendait la pluie, pour que tout cela descendît à la Loire.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 mars et 1er avril.

Les maisons se regardaient hargneusement, massives, noires et suintantes. Ainsi rapprochées, elles étouffaient la ruelle d'une ombre formidable, se haussaient roidement vers le ciel, l'emplissaient tout entier de leur masse morose. Elles avaient des fenêtres à barreaux de fer, ou défendues de volets épais, plaqués de zinc, et percés tout en haut d'une mince fente en croissant.

La rue ne s'animait un peu qu'à l'heure de midi, les jours de soleil : lors une lumière frissonnante se hasardait au bord des toits, et peureusement descendait sur les murs. Le visage des maisons s'éclairait, détendu; des pétillements allègres de friture s'échappaient des cuisines; un chien passait, fouillant du nez les tas d'ordures; les galoches des gamins qui rentraient de l'école claquaient sur les pavés; des femmes revenaient des halles, leur filet au bras, plein de légumes aux saines couleurs; et elles bavardaient par groupes, sur les seuils.

Le soleil traversait la rue : un géranium, éclatant et rouge, triomphait sur l'appui d'une fenêtre ouverte; une femme allait et venait dans la chambre, vêtue d'un peignoir clair, et qui chantait.

Mais sa chanson se taisait brusquement; elle se penchait pour fermer la fenêtre, où les fleurs du géranium venaient de s'éteindre : elle n'était plus jeune; elle montrait un visage ravagé, des cheveux rares, et son peignoir douteux bâillait sur l'écroulement de sa gorge. L'ombre, d'un toit à l'autre comblait la rue comme une fosse profonde; et de nouveau les pavés suintaient, verdissants, aux bords fétides du ruisseau.

La nuit rôdait, sans qu'on l'eût aperçue venir. Deux quinquets s'allumaient aux deux bouts de la rue, balancés au milieu d'une corde tendue; leur clarté chétive s'engluait aux ténèbres, mourait tout de suite au seuil lourd de la nuit; les soirs de pluie, leur grêle reflet stagnait sur les pavés mouillés. Depuis longtemps, les volets s'étaient rabattus, pesants comme des portes cochères; mais deux ou trois, toujours les mêmes, demeuraient entreclos, d'où s'échappaient de minces rais de lumière, roses et demi-voilés; lorsqu'on passait auprès, on respirait un parfum trouble d'eau de bergamote et d'alcôve. Sous le quinquet d'en haut, des

silhouettes d'hommes s'entrevoyaient, rapides, et plongeaient dans l'ombre des murs; un pas résonnait, solitaire, éveillant des échos nostalgiques, qu'on entendait longtemps encore après qu'il s'était éloigné. Le vent soufflait les deux quinquets; les rais de lumière rose s'éteignaient; et la fuite des nuages éclairés par la lune s'échevelait au bord des toits, très haut, sur la ruelle noire, sur la ruelle endormie qui ne s'éveillerait plus jamais.

Leur maison était l'une des autres. Elle avait un seul étage, qu'ils partageaient avec Patelinois. La boutique et l'arrière-boutique du brocanteur occupaient tout le rez-de-chaussée, avec une petite chambre où gîtait la mère Ratignier. La mère Ratignier était l'une des vieilles; elle faisait des ménages en ville, et « tenait » aussi le ménage d'Emmanuel.

Un portail conduisait de la rue à la cour. L'entrée de l'escalier s'ouvrait dessous, à main droite : un jour pauvre tombait d'en haut et coulait sur les marches raides, dont une barre de fer renforçait l'arête; le bois était usé autour, et cette barre saillait à chaque marche, comme un ossement mis à nu.

Les portes des deux logements donnaient sur l'étroit palier, de chaque côté d'une lucarne par laquelle on apercevait, devant soi, la gouttière de la remise. Vis-à-vis la lucarne, une autre porte de bois brut demeurait constamment ouverte, attachée à un clou par un bout de ficelle : les degrés plats d'une échelle affleuraient au bas, et s'enfonçaient dans l'ombre vague du grenier.

La porte de Rémi était celle de gauche. L'ayant poussée, on pénétrait dans la cuisine, exiguë, serrée par l'escalier entre la cloison et le mur de la rue. Elle n'avait pas de fenêtre; obscure comme un placard, elle en avait aussi l'atmosphère close et viciée; on s'y heurtait, sans les voir, à des choses bousculeuses et dures. Pour entrer dans la chambre. il fallait se glisser entre l'angle du fourneau et celui du bahut de Portvieux, monumental depuis qu'il était là, humble pourtant, presque difforme, et qui semblait honteux de tenir tant de place. La chambre, au sortir de la cuisine, apparaissait très vaste, malgré les meubles qui l'encombraient : deux lits d'abord, leur lit et celui du père, tous

deux de merisier massif, très hauts, très lourds, alignés bout à bout contre la paroi, face à la porte; et il y avait aussi un troisième lit, une grande couchette de fer qui venait de la chambre du passage, là-bas, entre la cour et l'atelier. L'armoire s'accotait à la cheminée, dont la peinture noire, soulevée d'écailles, laissait voir la carcasse plâtreuse; une glace, au-dessus de la tablette, brouillait le reflet pâle de la fenêtre, hachuré de barreaux tordus. Rémi, près de cette glace, avait accroché le tableau de maximes, celui qu'un homme du pays haut avait calligraphié naguère, au temps des eaux maigres, chez Jean Fouache; et il avait choisi, pour y poser le livre du père, sur le même carré de crochet, la plus belle des quatre « tables », un guéridon d'acajou ovale si poli, si luisant qu'il attirait à lui, avec la clarté, les regards. Les autres tables se fourraient où elles pouvaient, et pareillement une cohorte de chaises disparates, la plupart frustes et sans grâce, quelques-unes taillées au couteau, fines et charmantes, avec leur siège de paille rouge et blanche et leur dossier à colonnettes graciles. Le bas des murs était couvert d'un badigeon sang de bœuf; le reste, chaulé jusqu'au plafond, montrait une blancheur fade et morte. La chambre était glaciale; le plancher, sous les pas, avait une sonorité creuse; on sentait au travers la froideur mouillée du portail.

Rémi, toute la journée, réparait des tonneaux. Il travaillait au fond de la cour, dans la remise accommodée en atelier. Il travaillait avec une application paisible, sans dégoût, bien que cette besogne ne lui agréât guère. Il maniait avec indifférence toutes ces futailles étrangères, qui arrivaient et s'en allaient par troupes, avant qu'il eût pu les connaître. Elles ne lui devaient rien : il n'avait pas choisi et rapproché leurs douves, dans la joie de les voir s'assembler toutes ensemble, sans hiatus, à croire qu'elles tiendraient jointes telles qu'il les avait jointes, même s'il faisait sauter, du marteau, les cercles qui les étreignaient; et ce n'était pas lui, non plus, qui avait creusé leur jable, à grands coups circulaires et poussés hardiment, ainsi qu'il aimait à faire; ni mesuré leurs fonds d'un si juste compas qu'ils se plaçaient d'eux-mêmes, sans forcer, comme cela... Les fûts venaient de la vinaigrerie, « la plus grande de la ville d'Orléans ».

Lorsqu'il prêtait l'oreille, dans les intervalles de sa besogne, il les entendait rouler sur les quais, au bas de la rue; ils faisaient un vacarme innombrable, qui commençait avec le jour, et ne s'arrêtait qu'à la nuit. Il les avait vus deux ou trois fois, les premiers jours; il lui en était resté une espèce d'effarement. Il savait que trente tonneliers, davantage peut-être, fabriquaient sans relâche des poinçons et d'autres poinçons; et c'étaient toujours les mêmes qui toujours faisaient les mêmes choses : les mêmes qui taillaient les douelles, les mêmes qui chauffaient et jointoyaient, les mêmes qui manœuvraient la jabloire ou la plane, les mêmes qui finissaient les cercles; et ceux qui rivaient les cercles de fer ne rivaient que des cercles de fer; et c'étaient d'autres compagnons qui liaient d'osier les cercles de bois.

Rémi plaignait tous ces hommes dans son cœur. Il se rappelait, avec une émotion secrète et douce, ses mélancolies d'autrefois, lorsqu'un client emmenait dans sa voiture la baratte ou le fût qu'il avait commandés longtemps d'avance. Les clients revenaient chaque jour de marché : « Eh bien, Rémi, ça marche? — Mais oui, ça marche! — Dans huit jours sans faute, hein? — On tâchera, vous repasserez voir. » Il ne se pressait pas; il mettait son orgueil à ne rien abandonner qu'il n'eût d'abord jugé parfait; et ce n'était même pas orgueil, puisqu'il n'eût pu faire autrement. « Eh bien, Rémi, ça marche? » Il répondait : « C'est fini ». Et tandis qu'il disait ces mots, un contentement triste s'abaissait sur son cœur, lumineux et voilé tout ensemble, comme une fin de jour sur le val.

A présent, il raccommodait les fûts de la vinaigrerie. Il y en avait tellement qu'il n'allait pas plus vite qu'autrefois. Souvent, au fil de son travail, il pensait aux trente tonneliers; il lui plaisait de penser à ceux-là, parce qu'alors il se trouvait heureux. Il se disait : « La vérité est que je bricole, et bricoler n'est pas grand'chose. Mais arrête-toi, Rémi, pour voir qui viendra te pousser. » Et il s'arrêtait, pour voir, et machinalement regardait la cour.

C'était une grande cour pavée, pleine de choses hétéroclites, souffreteuses, infirmes, blessées : il y avait là des meubles vermoulus, amoncelés comme des décombres; il

y avait, debout contre les murs, d'énormes sacs bourrés de chiffons; il y avait, pendues à un long fil de fer, des peaux de lapin qui séchaient. Les premiers temps, il évitait de lever les yeux, par crainte de revoir ces choses. Le visage de Patelinois s'évoquait, éveillant chaque fois en son cœur la même rancune involontaire : « Celui-là, songeait-il, qu'est-ce qui le dégoûterait bien? » Il achetait des meubles hors d'usage, bons tout au plus à servir de clapiers, et il les revendait sans même avoir gratté leur crasse; il achetait des guenilles, de vieux habits pleins de vermine, des ferrailles mangées de rouille, et même des animaux morts : quelle stupeur, le soir qu'il avait vidé, sur les pavés de la cour, un grand sac plein de taupes saignantes!

L'habitude était venue, peu à peu. Lorsque Rémi se redressait, maintenant, pour délasser ses reins meurtris, ses yeux vaguaient sans voir au travers de la cour. C'était la cour de la maison; il regrettait seulement que leur chambre n'eût pas une fenêtre de plus, une fenêtre à cette place du mur, au-dessus du portail plein d'ombre.

Plusieurs fois chaque jour, Bertille venait le voir. Il entendait son pas depuis le haut de l'escalier : alors, vivement, il attirait contre sa selle de tonnelier une chaise qui était là pour elle. Il lui souriait pendant qu'elle traversait la cour; elle marchait lentement, les flancs alourdis d'une grossesse commençante. Il lui disait : « Comment te sens-tu? »

Lorsqu'elle s'était assise, il s'asseyait près d'elle, au bout de la selle. Elle respirait avec un peu d'essoufflement; il regardait sa poitrine qui se soulevait et s'abaissait, toute gonflée d'une vie émouvante. « Combien de tonneaux, aujourd'hui? » demandait Bertille. Il répondait très vite lorsqu'il en avait réparé beaucoup; et quelquefois devenait rouge, sans répondre. Alors elle répétait :

— Combien?

Il prononçait un chiffre, comme s'il eût demandé pardon. Mais elle, sans se fâcher :

— Tu n'as pas quatre bras, bien sûr; et tu fais tout ce que tu peux.

— Oh! oui, Bertille.

Elle lui témoignait une sollicitude attentive. Sa recon-

naissance n'avait point d'effusion; mais elle était sincère et forte. Sans doute avait-elle deviné la profondeur du sacrifice qu'il avait consenti pour elle, et peut-être sa beauté. Des souvenirs se ranimaient, du temps qu'elle paissait ses vaches, près du barrage de Guinand. « Tu es Bertille... Oh! je t'aime. » Il balbutiait de ferventes paroles; il était un pauvre homme qui l'aimait; elle sentait encore, sur ses mains, la chaude moiteur des larmes qu'il avait pleurées, pour l'amour d'elle. Et elle avait souvenance, aussi, de la chanson qu'elle fredonnait alors, par moquerie gamine et tendre :

Quand on dit son époux,
On dit souvent son maître;
Ils ne sont pas si doux
Comme ils ont promis d'être.

Lui était doux comme il avait promis d'être; et davantage. Elle se rappelait la nuit méchante, la Loire folle menaçant le Cormier, la mort grondant avec l'eau folle, et cette barque enfin apparue, ces deux bras ouverts pour l'accueillir, cette voix qui l'encourageait... « Saute... N'aie crainte... » Il lui venait, depuis qu'elle était grosse, de soudaines et molles langueurs. Elle s'ennuyait dans la chambre triste; elle avait froid; elle se sentait étrangement seule : alors elle descendait l'escalier et venait s'asseoir dans la remise.

— Ça n'est pas bien gai, ici, mon pauvre.

— On s'y fait, Bertille.

Elle reprenait, craintive un peu, sans oser le regarder :

— Sait-on... Peut-être qu'on aurait pu s'arranger, là-bas...

Alors il riait, d'un grand rire enfantin et clair :

— Qu'est-ce qu'elle dit! Mais qu'est-ce qu'elle dit!

Et il riait plus fort encore.

Ils se retournaient tous les deux, au bruit d'un pas sous le portail. Emmanuel accourait en dansant :

— Combien de tonneaux, aujourd'hui?

Il se frottait les mains et tournait autour d'eux :

— Là! Là!... Bonnes nouvelles... J'ai vu un de ces messieurs : tout sucre et miel; enchantés du travail qu'on leur

livre... Continuons! Tenons les prix! Dans deux mois, ils nous baillent l'entreprise!

— Quel gars, tout de même! — disait Rémi.

Il l'admirait. Et sans doute tremblait-il encore, quelquefois, à le juger trop confiant et hardi : « Où va-t-il? Où m'emmène-t-il?... Il court trop vite; c'est sûr qu'il va tomber. » Il savait les projets d'Emmanuel : obtenir à forfait, d'un coup, l'entretien du stock de tonneaux. On établirait un tarif; on passerait contrat avec les directeurs; quant à faire face, on s'arrangerait toujours... « Oui, se disait Rémi; mais pour autant de tonneaux qu'il y a, il va nous falloir du monde : qui embauchera les compagnons? Qui les surveillera?... Et si on s'est trompé, en calculant nos prix? En rien de temps, on peut manger gros d'argent... Ou en gagner... Tout ça est un fichu casse-tête... » Son esprit, rudement ballotté, naufrageait sans se débattre. Il concluait : « Qu'est-ce qu'on me demande, à moi? De raccommoder des poinçons. Que je les raccommode bien, et c'est fini pour moi... Le reste, ça les regarde. »

Patelinois se sauvait en courant. Bertille, frileusement, serrait son châle sur ses épaules.

— Je vais remonter, Rémi.

Il lui disait :

— Je remonte avec toi, Bertille : on n'y voit seulement plus clair.

Elle s'occupait du dîner, dans la cuisine. Les angles de la chambre s'emplissaient d'ombre cendreuse; il marchait vers la fenêtre pâle, et s'asseyait, la tempe appuyée à la vitre. Il se tournait toujours du même côté; il demeurait sans mouvement; il ne pensait à rien; il ne sentait même plus le froid du verre contre sa peau. Ses prunelles se décoloraient en même temps que baissait la lumière; et ses paupières ne battaient pas.

Un des barreaux de la fenêtre, descellé à demi, penchait un peu en s'écartant du mur. Entre le barreau et le mur, le toit de la dernière maison laissait voir la cime dépouillée d'un platane. Il regardait au delà des branches, et son regard, tout de suite, se perdait.

Il ne regardait plus rien; il n'y avait plus rien derrière

les branches. Quelquefois pourtant, cela était d'un gris très doux, et quelquefois nuancé de rose, et quelquefois bleuâtre et pâle infiniment. Il s'abîmait dans un vertige immobile; il ne souffrait pas; il ne rêvait pas non plus. Une petite chose limpide brillait à travers les branches, tremblait comme une goutte d'eau lumineuse et vivante. Il la voyait de tous ses yeux, et pourtant ne se disait pas : « Voilà une étoile qui s'allume. »

Les ténèbres de la chambre montaient jusqu'à ses genoux, montaient jusqu'à sa poitrine, l'ensevelissaient doucement. La porte de la cuisine s'ouvrait sans qu'il l'entendît, ni le bruit des pas de Bertille, sur le plancher. Elle disait, en lui touchant l'épaule :

— Qu'est-ce que tu regardes?

Alors il sursautait, comme un dormeur qui s'éveille; et tandis qu'elle riait, à cause de son air égaré, il répondait :

— Je ne sais pas, Bertille... Rien du tout.

IV

Emmanuel lui avait expliqué :

— Avant d'arriver au bas de la rue, tu tourneras à gauche, dans la venelle du Poids-du-Roi. Tu verras une poterne à main droite, et tu entreras directement. Il n'y a pas à te tromper : le bureau des comptables sera juste à ta gauche. Voilà le mémoire, arrêté au 30 avril; tu n'auras qu'à le présenter au guichet, on te paiera séance tenante.

Et il avait ajouté :

— C'est une bonne occasion de te faire connaître. Un de ces messieurs me le disait encore l'autre jour : « Qu'est-ce qu'il devient, votre associé? On ne le voit jamais... » Tu devrais bien aussi te mettre dans la tête que mes affaires personnelles pourront encore m'appeler hors de la ville, juste le dernier du mois : dans ce cas, il faudra bien que tu me remplaces, et que tu retournes, comme aujourd'hui, nous faire payer à la fabrique.

— Mais je ne demande pas mieux, avait répondu Rémi.

Cette corvée, pourtant, l'ennuyait. Depuis qu'ils habitaient Orléans, il n'avait guère quitté la maison. Très vite, le rythme des jours l'avait pris : entre la remise et la chambre, il acceptait les jours avec docilité.

Pendant un mois ou deux, au début, Bertille chaque dimanche l'emmenait « faire un tour ». Elle arrangeait elle-même le nœud de sa cravate, et lui pommadait les cheveux. Par la rue Saint-Côme, ils gagnaient la rue Royale, la remontaient jusqu'au Martroi, et le long de la rue Bannier, gagnaient l'église de Saint-Paterne. Alors ils faisaient demi-tour, et déambulaient en sens inverse.

Sur les trottoirs, la foule des promeneurs traînait son flot paresseux. Ils étaient tous endimanchés, et se regardaient les uns les autres, au passage. « Qu'est-ce qu'ils font là? se demandait Rémi. Ils se jaugent tous de la tête aux pieds, et ils n'ont pas l'air contents : c'est vrai qu'il n'y a guère de quoi. » La laideur de la foule l'humiliait; il faisait un retour sur soi-même, et il avait conscience d'être laid; tous ces regards le frôlaient désagréablement; ses grandes mains nues le gênaient, hors de ses manches : il les sentait peser comme des fardeaux. Peu à peu, une timidité agressive l'envahissait; il se cabrait sous les regards; des mots stupides lui montaient aux lèvres : « Eh bien, oui, j'ai des taches de son sur la figure! Mais toi, avec ton nez violet... » Et puis, il devenait triste; il s'ennuyait; il marchait d'un pas lourd, en traînant ses grosses semelles. « Tiens-toi donc! lui disait Bertille. Tu n'es pas avantageux. » Elle s'insinuait, légère, parmi les groupes; elle détaillait les toilettes des femmes avec une hostilité dénigrante; et, faisant elle aussi un retour sur soi-même, elle songeait, orgueilleuse : « Patience! Que je devienne bientôt riche, et que je puisse m'attifer à ma guise, je n'en craindrai pas une, de toutes celles-là qui sont si fières! » Mais elle n'était pas riche encore, et elle rageait de son humble vêture, de sa jupe sans crinoline, de son chapeau trop neuf et qu'elle portait sans grâce, habituée qu'elle était à la coiffe paysanne. « Rentrons ! » disait-elle.

Ils rentraient. Rémi « se changeait » tout de suite, reprenait ses sabots et sa cotte de travail. S'il n'était pas nuit encore, il allait se distraire une heure, dans la remise. Il maniait

ses outils avec reconnaissance; les pavés de la cour étaient un peu plus les siens; et pareillement les murs blêmes de la chambre lorsque, le soir venu, il en avait franchi le seuil. Tout autour de la chambre, il sentait la ville et ses hommes. Cette présence l'écrasait; il en souffrait comme d'un mystère effrayant; alors il regrettait que le père Jude fût si loin : « S'il était là, pensait-il, il me dirait des choses dont j'aurais sûrement délivrance. S'il était là, je verrais clair dans ma tête. » Ses idées pesaient en sa tête, agitées d'obscurs tressaillements; elles l'accablaient, douloureuses et gauches en leur effort vers la lumière; et il ne pouvait les aider.

Il se disait : « Tout le monde n'est pas comme je suis. Il y a Bertille; et il y a aussi Emmanuel : je n'ai qu'à les voir au milieu des autres pour comprendre qu'ils ont raison; le moyen de trouver sans peine est de n'avoir jamais cherché... Quand vient le printemps, toutes les aloses remontent la Loire; et les unes sont prises aux barrages, et d'autres meurent, et d'autres redescendent à la mer; et elles vont, parce que c'est ainsi... »

Un peu plus tard, il se disait : « Que fait-il? Le voilà bien seul dans sa cahute... Est-ce qu'il a froid?... Peut-être qu'il regarde la Loire... A-t-il soupé, à l'heure qu'il est? Et de quoi?... Je ne suis pas allé l'embrasser lorsque j'ai quitté Portvieux. »

Et d'autres fois encore, et de plus en plus souvent, ses idées lourdes somnolaient; et, les laissant dormir, il se disait avec grande tristesse : « Rémi des Rauches n'a guère de courage. »

Depuis longtemps, ils ne sortaient plus les dimanches. Bertille, dans une crise de dépit, avait renoncé à ces promenades énervantes, où s'écorchait son amour-propre à vif. Elle avait prétexté les fatigues de sa grossesse : et c'était vrai qu'elle était lasse, dolente un peu, et qu'elle n'avait « de goût à rien ».

Rémi travaillait comme un jour de semaine : un poinçon réparé est toujours un poinçon réparé. Il en choisissait quelques-uns, parmi les autres qui attendaient dehors, et les roulait dans la remise; c'étaient les moins blessés, ceux dont la guérison devait être joyeuse et facile : il les alignait

près du seuil, dans la clarté qui venait de la cour, de sorte à les voir tous ensemble sans interrompre son travail; quand Bertille descendait de la chambre, il disait en les lui montrant : « Ce sont mes poinçons du dimanche. »

Ainsi les mois coulaient, avec une lente douceur grise. Bientôt un petit allait naître; et ce serait un fils, puisque Bertille le souhaitait ainsi. Ils l'appelleraient Désiré... Bientôt encore, ils signeraient ce contrat avec les directeurs : tout irait bien; Emmanuel, déjà, avait trouvé un compagnon. Ils gagneraient de l'argent; ils feraient des économies... Désiré ressemblerait-il à Bertille, en grandissant? Ou à Rémi? Est-ce qu'ils auraient d'autres enfants?... Plus tard, dans très longtemps, peut-être qu'ils pourraient acheter une petite maison, pas grand'chose bien sûr, mais une coquette maison de là-bas, blanche au soleil sous sa treille, et qui regarderait la Loire, du faîte du coteau.

« Tu tourneras à gauche, dans la venelle du Poids-du-Roi... » C'était bien là. Et c'était bien aussi, à quelques pas dans la venelle, cette poterne dont avait parlé Patelinois. Rémi descendit quelques marches, et se trouva dans une cave assez basse, mais immense; des piliers en soutenaient les voûtes, trapus comme les piliers d'une crypte; et des pierres luisaient çà et là, sous des coulées vives de salpêtre. Rémi hésitait, les oreilles pleines de vacarme : le fracas des tonneaux roulait sous les cintres, répercuté sans fin aux profondeurs lointaines de l'antre. Et des hommes allaient et venaient, des silhouettes brèves et noires qui traversaient, à contre-jour, les faisceaux de clarté tombés des grands soupiraux.

— Vous demandez? — interrogea une voix.

Il se retourna, et vit tout près de lui le bureau des comptables : c'était une grande cage de verre accotée à la muraille, où quelques scribes écrivaient, inclinés côte à côte sur le même long pupitre.

— C'est pour le compte Patelinois, — dit-il.

Un guichet s'ouvrit, avec un déclic sec :

— Donnez.

Il tendit son papier; une main, émergeant du guichet,

l'aveignit. Alors il regarda derrière la vitre, et fut surpris de voir quelle franche lumière éclairait l'intérieur du bureau. L'homme qui avait pris le mémoire l'examinait, penché; il était chauve; une moucheture de soleil étincelait sur son crâne. La lumière ne pouvait venir que des grands soupiraux, en arrière. Mais comme elle était neuve! Comme elle restait lumière à travers la cave ténébreuse!.. Il avait envie de tourner la tête, et n'osait pas, par politesse.

L'homme releva les yeux :

— Seriez-vous monsieur Baudin?

Il avait une bonne figure vermeille, ce caissier; une pointe de barbiche, au menton, faisait plus ronde encore sa face bienveillante et paterne.

— Oui, — dit Rémi. — C'est moi Baudin.

— Ah! parfaitement, — dit l'autre.

Alors Rémi, avec un heureux sourire :

— C'est drôle comme on voit clair, chez vous!... Et vous êtes pourtant dans une cave!

— On ne voit pas si clair tous les jours, — dit le caissier. — Aujourd'hui, c'est un jour sans lampes : il fait tellement beau, dehors!

— Ah! — dit Rémi.

Il prit l'argent qu'on lui tendait, plia les billets plusieurs fois afin qu'ils pussent tenir dans sa bourse, et serra les pièces blanches dans la corne de son mouchoir.

— Alors, comme ça, — demanda-t-il, — on est content de mon ouvrage?

— Très content, je crois.

— Et il fait un beau temps, dehors?

— Vous avez bien dû vous en apercevoir! — dit en riant le caissier.

Il répondit :

— Je sors si peu!... A force de ne pas sortir, vous savez, on ne sait plus le temps qu'il fait.

Puis il salua, disant :

— Bien le bonjour.

Il gravissait déjà les marches, quand le caissier le rappela :

— Passez donc plutôt par le quai! La porte là-bas, juste

en face... Vous verrez comme le soleil chauffe, au bord de la Loire!

Le cœur de Rémi cogna soudain dans sa poitrine. Il murmura : « Eh bien, quoi donc? » et lentement traversa la cave. Derrière lui, le caissier avait passé la tête par son guichet, et il criait, haussant la voix pour dominer le vacarme des fûts :

— Plus à droite! Plus à droite!... Oui!... Tirez à vous. La porte s'ouvre en dedans.

La porte s'ouvrit, et Rémi se trouva sur le quai. Le jour était radieusement jeune; le ciel vibrait d'une lumière profonde et légère, d'un bleu fluide, adorable. La lumière pleuvait comme une onde à travers la ramure des platanes; et les feuilles s'éployaient, vernissées encore, frémissaient toutes avec un bruissement d'eaux vives.

Rémi était resté sur le trottoir, les jambes tremblantes comme celles d'un convalescent.

Il leva les yeux vers les feuilles des platanes, les regarda frémir, et dit tout bas : « Oh! le vent! ».

Il accourait de l'est, par larges souffles abondants et purs. Rémi offrit au vent son visage et ses mains : il le sentait couler entre ses doigts; et goulûment il l'aspirait, la bouche ouverte, s'emplissait les poumons de son âpre fraîcheur, à suffoquer.

« Le vent souffle de Portvieux, et il descend avec la Loire. » Il la regardait, froncée de moires fugaces et bleues, plus sombres au passage du vent. Et soudain il se décida, traversa la chaussée pour se rapprocher d'elle : il n'allait pas vite, puisque la Loire était là; il continuait de la regarder, tout en marchant.

Elle était très simple, aujourd'hui : bleue simplement, du même bleu léger que le ciel; et sans doute, çà et là, frissonnait-elle comme une chair vivante; mais ce n'était que la faute du vent. Au bord du quai, trois grands bateaux attendaient, amarrés l'un derrière l'autre : c'étaient des « flûtes » de Bourgogne, chargées d'humbles poteries brunes. Rémi passa tout près, heureux de connaître, en passant, que nul marin n'était à bord : « Gageons qu'elles se videront toutes seules... Elles viennent de Neuvy-aux-Pots... Elles étaient peut-être à Portvieux, voilà deux jours. »

Il n'y avait, sous les platanes, que de rares promeneurs solitaires. Une nourrice, assise sur un banc, poussait doucement et ramenait à elle une voiture d'enfant riche, dont la capote vernie reluisait comme une glace. Près de Rémi, un vieux monsieur s'abritait du soleil sous une ombrelle de soie verte, et regardait, méditatif, les bateaux. Rémi lui dit :

— Ce sont des flûtes de Bourgogne.

— Il est vrai, — dit le vieux monsieur.

Et il demanda :

— Vous êtes marinier, sans doute?

— Presque, — dit Rémi.

— Du pays haut, sans doute?

— De Portvieux.

— Et vous allez remonter au canal?

— Tiens! — dit Rémi, — c'est une idée.

Le vieux monsieur le regarda partir, comme il eût regardé un fou. Un peu plus loin, un caniche s'arrêtait d'arbre en arbre, et batifolait, le nez quêteur. Rémi s'approcha du caniche, caressa son poil noir et laineux. « Beau temps, mon camarade? » Il recommença de marcher, et le chien trottait derrière lui.

Il sentait dans tout son corps une fraîcheur plus naïve que la fraîcheur du ciel et de l'eau. Au-dessus de sa tête, les feuilles des platanes frémissaient toujours, accompagnaient sa marche d'un friselis familier que déjà il n'entendait plus, pas plus qu'il n'entendait, naguère, le bruissement des vaguelettes dans les mailles du barrage. Il croisa un autre vieux monsieur, fut tenté de lui parler, mais s'éloigna sans lui rien dire. Depuis un moment, le chien ne le suivait plus. Les quais déserts s'inclinaient vers la Loire, et baignaient leurs pavés dans l'eau. En face, vers l'île Saint-Charles, on entendait cliqueter la chaîne d'une « dragueuse ».

Rémi avait pris sa casquette à la main; et il marchait, les cheveux dans le vent. Il regardait moins la Loire, depuis que ses yeux, par hasard, s'étaient fixés sur les pierres du duit. Cela faisait, au milieu du fleuve, comme une longue échine de pierre, dont la raideur était pénible aux yeux. En deçà, la Loire coulait rapide, tourmentée de remous

incessants; au delà, elle se traînait parmi des grèves informes, que tachaient de loin en loin quelques touffes d'osier souffreteuses : et ni d'un côté, ni de l'autre, elle n'était tout à fait la Loire.

Rémi, bientôt, atteignit le viaduc de Vierzon. L'eau se lovait autour des piles, et s'engouffrait, sombre sous les arches, avec un bouillonnement fiévreux. Il se pencha sur elle, s'abîma un instant dans le grondement de sa colère : « Elle se fâche; elle est mauvaise. Et pourtant, aujourd'hui... » Aujourd'hui, sous la jeunesse du ciel, il savait bien ce que devait être la Loire. Il l'avait retrouvée tout de suite, dès qu'il avait poussé la porte de la cave; et voici qu'elle le décevait, qu'elle lui apparaissait changée, maladive, presque laide : « Elle coule à peine, là-bas; elle se laisse manger par les sables, et déjà les sables ne bougent plus, aussi morts que ceux des champs. Et ici elle s'énerve, elle s'impatiente; on dirait qu'elle se débat, qu'elle veut secouer des choses qui lui font mal... »

Il aperçut, au milieu du viaduc, une travée nouvellement reconstruite, dont la maçonnerie neuve tranchait crûment parmi celle des autres; alors une lueur joyeuse glissa dans ses prunelles; et, regardant la Loire avec un sourire complice : « Tu l'as quand même fichu en bas, hein, leur pont! »

Il lui avait parlé; il était de plus en plus près d'elle. Déjà, la rumeur de l'eau sous les arches décroissait, loin en arrière. Au lieu des pavés du quai, il sentait sous ses pieds la bonne terre des routes de campagne. Et la Loire s'étalait, large et bleue, froncée des mêmes moires assombries aux coups d'ailes brusques du vent.

Les regards de Rémi s'en allèrent sur la Loire, dépassèrent, au tournant là-bas, les frondaisons du Bois de l'Ile. « C'est plus haut qu'il faudrait marcher... On peut bien remonter ensemble. »

Il remonta, la Loire toujours à son côté. Il avait gardé sa casquette à la main; il jouissait de son pas élastique, le même qui le portait, autrefois, sur les grèves, et du vent sur son front, et de la lumière dans ses yeux. La lumière était bleue sur la Loire, fauve et rosée sur la terre du chemin; lorsqu'il passait auprès d'un arbre, il regardait par terre l'ombre

bougeuse des feuilles; et la lumière était dans cette ombre, bougeuse aussi entre les ombres de toutes les feuilles.

« Où vas-tu, Rémi? — Je vais plus loin. » Il franchit, à Combleux, la passerelle de l'écluse, et laissa derrière lui le canal glauque, où dormaient, noires et rouges parmi la senteur du goudron, les péniches au soleil. « Où vas-tu, Rémi? — Ah! plus loin... » Son pas était toujours le même, allongé, souple, facile; et le même, sur son front, le frais effleurement du vent; et la même, à travers l'espace immense, la lumière.

Il y eut, loin sur le coteau, une grande église par-dessus des toits de tuiles : et c'était l'église de Chécy. Il y eut des fermes au pied de la levée, et dans les champs des hommes qui travaillaient. Lorsqu'ils étaient à portée de voix, Rémi les interpellait; il criait, en montrant l'une des fermes :

— Comment l'appelez-vous, celle-là?

— Les Varennes, — répondait l'homme.

— Et celle-là?

— Le Portereau.

— Et celle-là encore?

— La Petite Levée.

A chaque nom, il était content; il se disait : « Parbleu!... Et comment pourraient-elles s'appeler, toutes les fermes de par ici? »

Le coteau maintenant serrait de près la Loire, chevelu de ronces vigoureuses qui lui raclaient les jambes, au passage. Droit devant lui, tout à coup, il aperçut les piles d'un pont, et de chaque côté du pont, deux clochers à pointe fine. Alors son cœur battit plus fort, et dans sa tête une pensée monta, comme une chaude et bonne ivresse : « Deux lieues plus loin, où serai-je? »

Sous leur clocher, les maisons de Saint-Denis se rangèrent au bord du chemin. Elles étaient les premières qu'il voyait de si près, qui lui montraient le grain de toutes leurs pierres, leur marche usée devant la porte et, sur les tuiles de leur toit, les brômes graciles parmi les talles de mousse. Il passa devant elles avec timidité; il se hâtait, troublé d'une gêne étrange, et qui s'accrut encore lorsqu'il entendit, près d'un puits, les voix de deux femmes qui parlaient. Elles le regardèrent à peine, et ne chuchotèrent qu'un instant, derrière lui : elles

ne le connaissaient pas; il n'était qu'un passant inconnu. Il respira, soulagé d'il ne sut quelle angoisse : « Ah! tant mieux...»

Et ce fut le creux de l'Anche; et ce fut la Maison des Moines; et ce fut l'Orme Piron. La sente qu'il suivait montait avec le coteau, parmi des rejets d'acacias touffus qui lui cachaient la Loire tout entière. Le fourré s'éclaircit peu à peu, fit place à des bois de sapins, dont les aiguilles couvraient le sol d'une épaisse et glissante jonchée. Le bruit de ses pas s'éteignit; un petit troglodyte fila sous une ronce, remua quelques feuilles sèches, ne bougea plus. Alors il s'arrêta, pour écouter la chanson du vent.

C'était une fraîche et tranquille chanson; elle montait de la Loire, à ses pieds, comme la rumeur d'une écluse lointaine; et elle était toujours la même, et toujours clapotait avec la fraîcheur de l'eau. Il l'écoutait, retenant son souffle. Autour de lui, les branches des pins avaient un balancement paisible, qui lentement berçait le silence du bois. Etait-ce le vent qui soufflait sur la Loire et, rasant le coteau, apportait jusqu'à lui cette rumeur d'eau brisée, ce bavardage d'eau qui s'émiette et danse sous le soleil, à petit flot? Il tressaillit de tout son corps et courut vers la lisière.

Le barrage! Le barrage de Gabereau!... Tout en bas, dans une ample courbe du fleuve, il alignait ses perches grêles que le soleil frappait en plein. La toile était relevée sur le billon d'en haut, les fourchettes amoncelées en paquet sur la berge, et le carrelet pendu au bout du balancier. Le père Moncelon ne pêchait pas encore : Rémi le reconnut, debout dans un bachot, et qui embarquait, deux par deux, les fourchettes qu'un gamin lui tendait, de la rive; il reconnut ses épaules puissantes et rondes, ses bras démesurés, la lenteur laborieuse de ses gestes. Le père Moncelon toussa; et Rémi reconnut sa toux d'éternel catarrheux.

Il s'était assis sur la pente, derrière un églantier fleuri. Il voyait, à sa gauche, la ferme du Grand Gabereau, et devant lui, déroulé au bord de l'eau, un pré d'un vert ardent et vif, plus doux à l'œil, pourtant, que du velours. Au milieu du pré, il y avait un vieux cerisier, de ramure vaste et forte autant que celle d'un chêne; et les fleurs neigeaient sur les branches du vieux cerisier. Au delà, c'étaient la lande et la

grève; et sur la lande, à perte de vue, flambaient les fleurs des genêts.

Un bruit de sable grésilla sur la Loire; il se retourna, et vit que le père Moncelon mettait la barrage en pêche. Le vieux était parti dans le premier bachot, et déroulait la toile en halant vers la toue. Rémi songea : « Le voilà donc moins vaillant... Autrefois, c'est lui qui plantait les fourchettes; et je vois qu'aujourd'hui c'est le gars Jérôme, son cadet ». Le second bachot avait pris le large à son tour; le gars Jérôme se tenait debout sur l'avant, de crâne et vigoureuse allure, comme était le grand Barolet. Rémi le regarda longtemps, la poitrine gonflée d'orgueil : « Et moi aussi, je suis un pêcheur de Loire! » Il allait descendre sur le pré, s'arrêter juste au ras de l'eau, tout contre le pieu de rive, et, les deux mains en porte-voix, héler ses frères les pêcheurs :

— Ohé! Des bachots!

Et le père Moncelon et le gars Jérôme se retourneraient ensemble, et l'ayant reconnu de bon cœur, diraient : « C'est Rémi des Rauches, de Portvieux ».

Il ne bougea pas, repris de la même angoisse qui l'avait poigné tout à l'heure, comme il passait près des deux femmes, à Saint-Denis. Il contemplait, à l'amont du barrage, le glacis large et pur de l'eau reflétant le ciel, et les vaguelettes sans nombre étincelant à l'aval, double taches aiguës de soleil et d'ombre glauque, couleur d'eau lourde, sans reflets.

Les deux bachots dépassèrent la toue, s'éloignèrent jusqu'au rabat. Alors il repartit, gagna la lande et continua sa route.

Le jour baissait. Loin vers le sud, une brume légère montait des champs, effaçait à demi la ligne bleue des bois de Sologne. Les grèves furent d'un rose peu à peu froidissant, et bientôt mauves, et tout à coup, au pied de la levée plus haute que le soleil, violettes.

Mais le soleil était là-bas encore, sur les piles sveltes d'un pont, sur la vitre d'une fenêtre, et sur la rampe d'un quai de pierre, à l'entrée de l'Herbe Verte. Rémi marcha jusqu'aux murs du Château. Il y avait en cet endroit, plantée au faîte

de la levée, une vieille borne rongée de lichens; il s'assit sur la borne, et regarda, là-bas, s'éteindre les dernières lueurs du soleil.

Elles s'éteignirent, et il se leva. Un grand soir vide pâlissait tout le ciel. Il traversa Portvieux comme s'allumaient les premières étoiles.

V

La porte de la hutte était ouverte. Rémi, avançant la tête, appela doucement :

— Vous êtes là, mon père Jude?

Il n'y avait personne dans la hutte. On ne pouvait rien voir au fond de ce trou ténébreux. Seulement, la même odeur de suie rôdait sous les branches du toit, plus aigre et plus froide, semblait-il, plus miséreuse qu'au temps passé.

« Il n'est pas loin, se dit Rémi... Pour qu'il ait laissé sa porte ouverte, il faut qu'il ne soit pas loin. »

Il s'étonnait pourtant de n'avoir vu encore aucune des trois chattes du père Jude, ni la blanche, ni la zébrée, ni la chatte couleur des champs. Où étaient-elles, les trois amies? Sur quel chemin escortant leur maître?... Le père Jude n'était pas à Portvieux, puisque Rémi, en s'en venant par le sentier des rauches, n'avait pas rencontré les chattes. Où les avait-il emmenées, à pareille heure? Il était bien tard pour courir encore la campagne. A moins, peut-être... Oui, ce devait être cela : il avait profité du beau temps pour faire une tournée plus longue. S'il était allé jusqu'aux Caillardières, par exemple, ou jusqu'au village d'Ouvrouer?... Quand on est vieux, on est tôt fatigué : ainsi le père Moncelon ne pouvait plus raidir la toile sur les fourchettes de son barrage, et c'était le gars Jérôme qui plantait les fourchettes à sa place... Le père Jude était allé jusqu'à Ouvrouer; et maintenant il revenait à petits pas, en respirant la nuit fraîche, avec ses chattes autour de lui... Mais alors, pourquoi cette porte grande ouverte?

Rémi, désemparé, descendit sur le chemin des rauches. Une sensation de solitude, aiguë et brusque, tomba sur

lui, le pénétra jusqu'au fond de l'âme : « Qu'est-ce que j'ai fait? Qu'est-ce que j'ai fait?... » Il se revit dans la cave immense; il entendit la voix du caissier qui criait derrière lui, à travers le vacarme des fûts : « Tirez à vous! La porte s'ouvre en dedans! » Et la porte s'était ouverte; et il s'était trouvé sur le quai. Mais après?... Était-ce donc lui, Rémi, qui marchait ce tantôt sous les branches des platanes, qui se penchait vers l'eau grondante, près du viaduc, et qui marchait plus loin, plus loin encore, jusqu'à se trouver seul sur le chemin des rauches, seul dans la nuit, perdu?

Il ne rêvait pas : les pointes des rauches sifflaient sous le vent. La Loire emplissait l'ombre d'un murmure large et triste. Tout près, les feuilles d'un osier battaient contre leurs tiges, avec un bruit léger d'averse.

« Qu'est-ce que j'ai fait?... » Sa poitrine se serrait de remords et d'effroi. Pauvre Bertille, là-bas, qui l'attendait... en proie à quelles transes éperdues, à quelle folie d'anxiété?... Il la voyait : elle sortait de la chambre et courait sur le palier; elle frappait à la porte d'Emmanuel. « Eh bien? demandait-il. — Non, pas encore... » Et ils revenaient ensemble dans la chambre; et, s'accoudant à la fenêtre, ils guettaient, vers le bas de la ruelle noire, le battement d'un pas sur le quai.

Encore une fois, il escalada le talus. Encore une fois, par la porte béante, il scruta les ténèbres de la hutte :

— Vous êtes là, mon père Jude?

Il avança, en étendant les bras. Ses mains butèrent contre la meule; elles en palpèrent la pierre froide et rêche, mouillée encore d'avoir « travaillé » le jour même. Il plongea ses doigts dans l'auge, la devina pleine à moitié, et se sentit presque apaisé. Mais lorsqu'il se retrouva dehors, et qu'il entendit à nouveau le grand murmure triste du fleuve, la même détresse insupportable fondit sur lui et l'accabla.

« Allons, Rémi! » Il se redressa d'un sursaut, et rudement se morigéna : « Ne saurais-tu retourner là-bas, toi qui es venu jusqu'ici? » Sa résolution était prise : il allait gagner la grand'route, tout de suite, marcher à force, sans s'arrêter... Et tant mieux s'il se fatiguait, tant mieux si la route était dure! Il avait agi comme un mauvais homme; il n'avait pensé qu'à lui seul... A lui seul?

Une dernière fois il se retourna vers la hutte, essaya d'entrevoir sa forme lasse et vieille sous le couvert des acacias. Une sourde rancœur le gagnait contre celui qui n'était pas là; il lui en voulait de sa longue absence comme d'un abandon volontaire : « Pourquoi, vous qui êtes mon père Jude, m'avez-vous abandonné?... » C'était fini. Il allait partir. Dans cinq heures, il serait à Orléans.

A peine eut-il fait quelques pas, un frôlement bizarre, dans les hautes herbes de la rive, le fit s'arrêter brusquement : quelque loutre, sans doute, qui pêchait sous les osiers. Il écouta; le bruit se prolongeait, un bruit qu'il reconnut très vite, celui que font les rauches, en sifflant, contre les jambes d'un homme qui marche. Il se baissa, pour ne pas être vu, et lentement s'approcha de la rive.

Les rauches, à présent, se taisaient; mais quelque chose remuait dans l'eau, émergeait peu à peu, en laissant retomber une pluie de grosses gouttes pressées : on aurait cru le ruissellement d'une nasse, relevée lentement et tirée sur la berge. Il y eut un long silence, et tout à coup un choc claqua sur l'eau, que suivit aussitôt, à travers les hautes herbes, le glissement d'une fuite rapide.

Rémi sauta en arrière, voulut courir vers l'abri sombre du fourré. Il était trop tard : un homme avait surgi hors des rauches bouleversées; ils s'étaient presque heurtés l'un l'autre, dans les ténèbres. Leurs deux cris étouffés se confondirent; face à face, haletants, ils cherchaient à voir leurs visages.

— Tu étais là, — dit le rôdeur, sombrement. C'est bien : tu peux me conduire aux gendarmes.

Alors Rémi, la voix fléchissante :

— Oh! mon père Jude!...

Et le vieil homme reconnut cette voix, baissa la tête, et se prit à trembler :

— Mon fi... Mon fi... C'est toi qui étais là... Et tu m'as vu... tu m'as vu voler... Car j'ai volé; je suis un voleur... L'homme qui relève les nasses de Barolet, les nuits sans lune, c'est moi... Tu pourras le dire : c'est moi qui vole le poisson du pêcheur...

Il parlait d'une voix basse et farouche, et il tremblait toujours, si fort que ses dents claquaient.

— Ne crois pas que je suis un voleur; il ne faut pas, mon fi, parce que ça n'est pas vrai. Il y avait deux barbeaux dans la nasse; tu pourras voir, ils y sont encore... Je ne suis pas un voleur. Regarde : ce n'est rien qu'un chevesne. Regarde; le vois-tu?... Et dis s'il est trop gros pour empêcher qu'un vieil homme meure de faim?

— Oh! mon père Jude... — disait Rémi.

Il s'approcha de lui; il lui entoura les épaules de ses bras; et il le baisait, le cœur noyé d'une tendresse pitoyable, infinie.

— Rentrons... Rentrons chez vous.

Ils s'en allèrent vers la cabane. Le père Jude marchait le premier; il prononçait des mots entrecoupés, et il marchait très vite, en faisant de grands gestes brusques. Lorsqu'ils furent entrés, il chercha dans l'ombre, un instant :

— Où est-il? L'ai-je brûlé tout entier?... Je n'ai plus de lumière, mon fi : mon dernier pain de suif a brûlé sur le coin de la meule... Et je ne pourrai voir tes yeux.

Il resta silencieux, longtemps. Sa respiration haletait, douloureuse, dans l'obscurité.

— Tu es là, mon fi?

— Oui, mon père Jude.

— Approche.

Il lui parcourut le visage, de ses doigts qui tremblaient toujours; et ses doigts s'attardaient sur les tièdes paupières, revenaient à elles, ne les quittaient plus.

— Je voudrais te voir... Comme je voudrais te voir!

Il le prit par la main, et l'entraîna dehors. Le ciel nocturne était léger entre les feuilles; mais sur la terre pesaient d'opaques ténèbres, tombées du ciel comme une lie.

— Je sais! — dit le père Jude avec un mouvement de joie.

Il ramassa des branches à tâtons, jeta dessus une poignée d'herbes sèches, et choqua la pierre de son briquet. Les herbes prirent feu tout à coup; une flamme monta, trouant la nuit d'un halo rouge.

— Ils la voient de Portvieux, — ricana le vieil homme; — et ils disent que je fais sorcellerie.

Il s'était assis près de la flamme, qui l'éclairait d'une

lueur cruelle : il apparaissait décharné, enveloppé tout entier d'une houppelande guenilleuse et sombre, que fermait à son cou une grosse agrafe de fer. Ses mains, croisées sur ses genoux, étaient couvertes d'une crasse épaisse; son visage aussi était sale, raviné de rides poussiéreuses; et ses cheveux très longs pendaient sur ses joues, se mêlaient aux flocons jaunes de sa barbe.

Il se tenait immobile, et fixait sur Rémi un regard craintif et dur. Comme ses yeux avaient changé! Une morne ternissure les troublait jusqu'au fond; ils avaient peur; ils gardaient quelque chose de flottant et d'égaré, et parfois s'allumaient d'un éclat sec et bref, qui brûlait sans rayonner.

— Un sorcier, — disait-il; — un voleur; une *birette*... C'est moi qui fais enfler les vaches, qui fais tomber le tonnerre sur les meules, qui lève les nasses de Barolet, et qui apparais aux femmes grosses, à la brune, affublé d'une cagoule et d'un suaire. Qu'un enfant tombe en convulsions, qu'une jeune fille s'en aille de langueur, ne cherche pas : le vieux du rio leur a jeté un sort... Veux-tu me suivre, demain, dans la campagne? Nous passerons devant les cours des fermes, et les mâtins lâchés nous planteront leurs crocs dans les jambes, ou bien des pierres voleront par-dessus le mur, comme celle qui m'a fendu le front, ici, près de la tempe, le mois dernier. C'est le vieux du rio qui passe... Ne lui donnez à aiguiser ni votre couteau, ni votre faucille, ni votre serpe : à peine les auriez-vous touchés, ils vous feraient male blessure. Et fermez votre porte avant qu'il la vienne choquer, par crainte de lui bailler refus : il ne se fâcherait pas, il ne crierait pas contre vous, ni injures, ni reproches; il vous regarderait seulement, comme ceci, en marmottant des mots magiques : et vous verriez, tout éveillés, des légions de rats grimper après vos chausses, des crapauds sauter autour de vous, ou bien, quand vous lieriez les gerbes, des aspics rouges en sortiraient en sifflant... Le vieux du rio s'en va et rentre dans sa cabane; il est tout seul; qu'il reste seul, puisqu'il a voulu vivre seul... Il avait trois chattes, autrefois; il avait cru les avoir perdues, lors de la grande inondation; mais à peine la Loire en allée, elles étaient revenues toutes les trois. Et voici : la neigeuse est morte, et il l'a

retrouvée sur le chemin des rauches, la tête écrasée d'un pavé; la zébrée est morte, et il l'a retrouvée pendue à l'huis de la cabane, le col serré d'un fil de laiton; et la troisième est morte, parce que les deux autres étaient mortes, et aussi parce que la faim tue les bêtes plus vite qu'elle ne tue les hommes.

Rémi écoutait le père Jude, sans rien dire. Il lui semblait l'entendre à travers un affreux cauchemar : cette flamme fuligineuse et rouge qui se tordait dans les ténèbres, ce vagabond sordide qui ressemblait au père Jude, et cette voix qui parlait toujours, vibrante d'une ironie mauvaise... est-ce que c'était vrai, tout cela? est-ce que c'était possible, tout cela?... Il aurait voulu parler à son tour, raconter sa vie, là-bas, depuis des mois et des mois, son travail dans la remise, ses longues rêveries à la fenêtre de la chambre, et les couches prochaines de Bertille, et les espoirs d'Emmanuel. « S'il était là, je verrais clair dans ma tête... » Il regardait l'homme qui était devant lui avec une tristesse indicible. Des questions lui montaient aux lèvres, qu'il avait envie de crier. Peut-être que s'il avait crié, le charme aurait été rompu : mais il ne pouvait pas; il ne savait quelle force le paralysait, maintenait rudement ses pensées prisonnières. Il comprenait seulement qu'il devait rester là, écouter encore cette voix torturante, et subir jusqu'au bout le supplice qu'il était venu chercher.

— Ils mentent, — disait le père Jude, — ils se vautrent dans leur mensonge comme des ivrognes dans leur vomissement. Tout est mensonge; le mensonge est la loi souveraine : nous sommes les esclaves du mensonge; nous en portons l'ignoble avilissement. « Indigence, fourberie, oppression, carnage, intempéries outrées, maladies provoquées, cercle vicieux, égoïsme général, duplicité d'action », le monde civilisé gémit sous le poids des neuf fléaux limbiques. Et pour combien d'années encore? Dis, mon fi, le sais-tu?... Comme elle est longue, la cinquième phase! Comme elle est lointaine, l'Association libératrice!... Hélas! je n'ai point de patience : pareil à Barolet qui m'a frappé du poing, pareil à Hurtevent qui m'a traîné devant le juge, pareil au juge qui m'a condamné, je suis un civilisé misérable. J'ai subi, comme les

autres, l'insolidarité des masses, l'égoïsme obligatoire; et je reste déchiré, comme les meilleurs des autres, de cette guerre interne de l'homme avec soi-même, où se reflète la guerre universelle... Est-ce que j'avais du génie, moi? Est-ce que je pouvais autre chose que repasser en bon artisan les outils des bons travailleurs? Et je faisais de mon mieux, je te jure; et j'aimais le grincement de ma meule... Diras-tu, mon fi, que je ne l'aimais pas, toi qui m'as vu, des heures, pousser la pédale de bois?... Quelques sous, et c'était bien : un quignon de pain chez le boulanger, un hareng saur chez l'épicier, un peu de mou chez le boucher... c'était très bien, et tu le sais. Qui a dénoncé le contrat? Est-ce moi?... Ce n'est pas moi, et tu le sais encore. Je vivais seul, mais j'acceptais la servitude sociale. Un sauvage, disaient-ils; et je le disais moi-même, par jeu; mais je mentais, comme ils mentaient.

Le père Jude se leva tout à coup. Son bras, tendu dans la lueur de la flamme, montra, au lointain des ténèbres, les maisons du bourg endormi :

— Tant d'hommes! — dit-il. — Combien d'hommes dans la seule petite ville? Trois ou quatre milliers, peut-être... Ils se reposent, pareils à des cadavres, en attendant de reprendre ce qu'ils nomment leur vie. Qu'ils dorment! Que tous les hommes s'endorment pour un très long sommeil. Endormons-nous, mon fi, puisque nous sommes si las!... Endormons-nous jusqu'à ce que meure la terre. Huit cent dix siècles, cela n'est rien, lorsque l'on dort.

Il avait fait le tour du brasier; il parlait à Rémi de tout près, penché vers lui. Et Rémi n'osait lever les yeux vers le visage du père Jude, tant sa voix proche lui faisait mal, délirante et farouche, hagarde comme devait être son visage.

— Tu songes qu'ils s'éveilleront, n'est-ce pas? Cela t'est bien égal qu'ils s'éveillent, qu'ils achètent et qu'ils vendent, qu'ils se trompent les uns les autres? Est-ce que je te connais, tonnelier d'Orléans? Tant de fûts chaque jour, n'est-ce pas, à tant le fût? Et quand le mois s'achève, tu passes au guichet du caissier, pour que le caissier te paie! Vous êtes deux menteurs, vous aussi... Qu'est-ce qu'ils font, là-bas, dans ton quartier? Ils vendent des meubles, de mauvais meubles

plaqués, menteurs comme les marchands qui les vendent. Tu as des amis, là-bas? N'as-tu pas au moins un ami?... Et ta femme? Je ne t'ai pas demandé des nouvelles de ta femme.

Il eut un rire soudain, au timbre grêle et rouillé. Alors Rémi courba les épaules davantage, et regarda la flamme rouge fixement.

— Tu ne dis rien, — reprit le père Jude. — Est-ce donc pour cela que tu es venu?... Autrefois, chaque jour, à l'heure où le soir montait de la rivière, je voyais onduler sur les rauches la ligne flexible d'un pêcheur. Et le pêcheur paraissait tout à coup; et son clair visage me souriait de loin. Il s'asseyait devant ma hutte, ici même peut-être, au bord du tertre de gazon; et je m'asseyais près de lui. Je parlais, ou je me taisais : cela n'avait pas d'importance, pourvu qu'il fût à mon côté. De temps en temps seulement, je regardais ses yeux. Quelle lumière dans les yeux du pêcheur! Quelle pure, quelle miraculeuse lumière!... Mon fi, mon fi, est-ce qu'ils mentaient de toute leur lumière, les yeux du pêcheur d'autrefois?

Les épaules de Rémi tressaillirent; il souleva un peu la tête, comme pour se retourner enfin. Mais le vieillard, avec véhémence :

— On dit : « Je suis l'ami du père Jude »; et là-bas, à Guinand, une fillette passe sur la levée, derrière ses vaches. On dit : « Je suis l'ami du père Jude »; et dans la maison de Portvieux, une fillette s'installe et devient seule maîtresse. Et l'on dit encore : « Je suis l'ami du père Jude »; et l'on vend en cachette la maison de Portvieux; et l'on se sauve, sans un adieu, vers la boutique d'Orléans... Tais-toi; à quoi bon parler? Je sais, maintenant, ce que tu es devenu. Je le savais depuis longtemps; mais je ne voulais pas le croire; je ne le pouvais pas, mon fi... Adieu, Rémi : d'autres t'attendent, là-bas, à qui tu as lié ta vie.

Le père Jude se laissa tomber près du feu. Il reprit ses genoux dans ses deux mains entrecroisées, et fixa sur Rémi, le même regard craintif et dur. Alors Rémi, levant les yeux, regarda, lui aussi, le père Jude.

Il ne disait rien; il tenait ses yeux grands ouverts sur la tristesse de son cœur. Et voici que les yeux du père Jude,

peu à peu se voilaient d'une grande douceur triste, d'une chaude brume de tendresse. Il demanda, — et sa voix, soudainement changée, n'était plus que la voix d'un pauvre homme :

— Mon fi, mon fi, pourquoi, lorsque tu t'en allais, n'es-tu venu par le sentier des rauches? Pourquoi, lorsque tu t'en allais, n'es-tu venu, une dernière fois, embrasser le vieil homme qui t'aimait?

— J'avais honte, — dit Rémi, très bas.

Ils se turent à nouveau, sans cesser de se regarder. La flamme, lasse, vacillait, mourante; elle voleta, légère, sur les braises, sembla un instant suspendue, et s'exhala dans les ténèbres avec un faible sifflement. Il n'y eut plus entre eux deux que la lueur des tisons, dormeuse et rouge, à ras de terre.

— Rémi?

— Mon père Jude?

— Viens près de moi.

Il se leva, et vint s'asseoir près du vieillard.

— Donne ton épaule.

Il offrit son épaule à la main qui la cherchait.

— Regarde-moi.

Et il regarda le père Jude, en tenant ses yeux grands ouverts.

MAURICE GENEVOIX

(La fin au prochain numéro.)

LA POLITIQUE DES SOVIETS A GÊNES

LE POUR ET LE CONTRE

Les représentants des Soviets sont à Gênes. Leur attitude avant la Conférence a fait l'objet d'innombrables discussions. Intolérable pour les uns, indispensable pour les autres, leur présence en Italie a été présentée tantôt comme un péril européen, tantôt comme une nécessité utile à la reconstruction économique du monde. En tout cas un fait existe : ils sont allés à la Conférence; ils prétendent y jouer un rôle. Lequel? apportent-ils la guerre ou la paix? Voilà ce que toutes les nations se demandent et la question est de grande conséquence. Nous voulons simplement exposer ici les deux hypothèses en présence, celle de leurs adversaires irréductibles et celle de leurs partisans, d'après les renseignements qui nous ont été fournis par les uns et par les autres et que nous considérons comme sérieux.

***

Voici comment s'expriment les adversaires de toute tractation avec les Bolchevistes :

Les Soviets sont à bout de souffle. Leur prétendue évolution politique est le signe de leur épuisement. Après plusieurs années de terrorisme, de meurtre, de pillage, après

la dictature rouge, la Russie est dans un état désespéré. Quel que soit l'avenir de ce grand pays, qui est trop puissant par ses ressources et par sa population pour ne pas renaître un jour, l'œuvre de relèvement sera très longue, et ce n'est pas les Soviets qui l'accompliront. A l'heure actuelle, le tableau favorable que des pèlerins enthousiastes tracent de la Russie peut répondre à quelque réalité, sur des sujets spéciaux. Mais il faut considérer les éléments vitaux d'une nation, l'ensemble de ses services, les organismes qui permettent la circulation, les échanges, l'existence matérielle. Le résultat de cet examen est accablant. Les Soviets ont le pouvoir politique, mais ils règnent sur un pays dévasté, démantibulé, incapable de faire valoir ses richesses.

Et d'abord, les Soviets n'ont plus d'or. Dès le début de la révolution, ils ont accaparé celui qui existait, par la mainmise sur la banque d'État, sur les Banques privées où ils n'en ont pas trouvé beaucoup, par des recherches auprès des particuliers. Qu'est devenu cet or? Il a été dépensé pour les besoins de la politique, en particulier pour la propagande. Pendant la période où Moscou prétendait accomplir une révolution dans le monde entier, les Bolchevistes ont dépensé tout ce qu'ils ont jugé nécessaire. Leurs émissaires ont répandu l'or dans toutes les nations où l'on imaginait que le communisme allait fleurir. Il ne reste plus rien. Les dernières entreprises de propagande ont été payées en diamants et en pierres précieuses. L'histoire prouve que c'est par l'effondrement financier que les régimes périssent. Les Soviets sont à la veille de la catastrophe.

C'est le moment où avec audace, avec désinvolture même dans la forme, ils demandent à faire siéger les représentants de leur sanglant régime parmi les délégués des nations civilisées. Ils ont trouvé en M. Lloyd George qui voit en eux des partis avancés, héritiers en fait de l'ancien régime, un soutien, sinon un défenseur. Ils ont usé largement d'un argument qui a pour lui les apparences : le déséquilibre du monde ne cessera pas tant que la Russie, riche par ses ressources naturelles, cliente considérable de l'Europe, n'aura pas retrouvé une vie régulière.

Laissons de côté l'aspect moral du problème; oublions

un instant la trahison de Brest-Litovsk et le danger où elle précipita les alliés au profit de l'Allemagne; négligeons provisoirement la terrible politique que représentent les Soviets, et regardons les seuls faits économiques. Que peut la Russie des Soviets?

Est-elle en mesure d'acheter? Non. Ce n'est pas sans doute le désir qui lui manquerait : elle a besoin de bien des choses, d'objets manufacturés, d'outils, de machines, de wagons, de locomotives, etc. Mais pour acheter, il faut pouvoir payer. Elle ne peut rien vendre. L'Angleterre devrait être sur ce sujet la première informée. M. Lloyd George a fait un essai avec Krassine. Qu'ont donné les relations commerciales avec les Soviets? Des résultats insignifiants. Quand M. Lloyd George imagine une Russie se mettant à commercer par la seule vertu de l'accueil que lui font les alliés, il trace un tableau brillant et trompeur. Il ne suffit pas que les représentants des Soviets aillent s'asseoir à la conférence de Gênes pour que les échanges se rétablissent. Où est la clientèle dont rêvent les magiciens de la reconstruction économique de l'Europe? Il n'y a présentement rien à acheter, et rien à vendre — ou à peu près.

Alors, dira-t-on, ouvrez des crédits, et voilà le grand mot prononcé. Il faudrait donner de l'argent aux Soviets pour qu'avec cet argent, prêté par les Alliés, ils achètent les produits vendus par les Alliés. Dans cette combinaison les Alliés fourniraient tout, la chose vendue, et l'argent destiné à payer la chose vendue. Il est entendu que cet argent ne serait qu'une avance. Ce serait un prêt garanti. Sur quoi? d'après quelles lois? selon quelles conventions internationales? et pour tout dire où seraient les éléments de la confiance sans laquelle il n'est pas de crédit? On avouera que ce n'est pas là un petit problème et, avec la meilleure volonté du monde, on ne voit pas les gens d'affaires, les banquiers, les industriels des divers pays s'engageant à la légère dans une aventure de ce genre. Mais allons plus loin et supposons pour un moment tous ces problèmes résolus.

Voilà donc les machines, et par exemple, les locomotives pénétrant en Russie. Qu'en fera-t-on? Ici est posée une série de questions. Il suffira de les énumérer pour faire appa-

raître la complexité de l'œuvre à accomplir. La locomotive suppose des voies, des gares, une exploitation, un personnel de conducteurs, de mécaniciens, de réparateurs, de techniciens. Où trouver tout cela? Et si on le trouve, que fera, avec le régime des Soviets, la propagande, et les habitudes prises, le personnel ouvrier, comment se comportera-t-il? quel travail tirera-t-on de lui? On pourrait faire le même raisonnement en admettant qu'au lieu de locomotives il s'agit de camions et de routes. Ajoutons que dans un pays aussi vaste, il est impossible de procéder par petites étapes successives, et que si l'on veut favoriser réellement les échanges et le commerce, c'est sur des milliers de kilomètres qu'il faut entretenir routes et voies ferrées. Tout se tient dans l'organisation d'une nation moderne : c'est une utopie que de vouloir faire marcher un rouage si les autres ne fonctionnent pas. Il n'y a de reprise de la vie économique possible qu'avec un gouvernement normal, stable, offrant des garanties. Bien que Trotsky passe auprès de ses amis pour un organisateur, et qu'il ait fait circuler quelques chemins de fer, au besoin en usant des mitrailleuses à l'égard des ouvriers, qui peut affirmer que les Soviets sont capables de refaire la Russie qu'ils ont détruite?

Les Soviets, en traitant avec les puissances européennes, ont un dessein. Ils se disent que dans l'état où ils sont, il importe avant tout de gagner du temps, d'améliorer si peu que ce soit le sort du pays, d'obtenir ce qu'on leur donnera. Ils se disent surtout que, dès l'instant où ils entrent en relation avec les puissances européennes, ils préparent la reconnaissance officielle du régime. De cette reconnaissance, ils espèrent tirer un grand prestige, et ensuite profiter des circonstances. Une fois que la plupart des pays d'Europe seront en relation avec eux, et même si de grandes puissances s'abstiennent, ils reprennent une nouvelle audace. Le plan de la révolution universelle aujourd'hui relégué reparaîtra sans doute alors en pleine lumière. Et ce n'est pas tout. Pourvus de cette investiture nouvelle que leur aura donnée l'Europe, hissés au rang des gouvernements, les Soviets sont bien capables de faire une politique guerrière, de se servir de l'armée rouge, de profiter des complaisances de

l'Allemagne, et, les difficultés économiques aidant, d'attaquer la Pologne et la Roumanie. Ce jour-là sans doute la Petite Entente agira, et l'Entente, elle aussi, sera amenée à agir : c'est la guerre qui peut sortir de la folie des Soviets. Même si l'armée rouge est incapable de la faire longtemps, qui peut seulement considérer une pareille perspective avec sérénité?

Concluons : la présence des Soviets à Gênes, ne peut rien procurer d'utile; elle peut créer un péril pour l'Europe entière.

***

L'autre thèse est absolument opposée. Elle consiste à montrer pourquoi les relations avec les Soviets sont inévitables et nécessaires. Elle ne peut être établie qu'à l'aide des documents divers qui parviennent de Moscou, et les déclarations des personnalités au courant des mystères du communisme. Elle peut être résumée comme suit :

C'est une complète erreur que de croire les Soviets à bout de souffle, parce qu'il n'y a en Russie aucun autre Gouvernement possible. La révolution a fait disparaître par la mort, par l'exil et par tous les moyens, les adversaires agissants des Soviets. Il n'y a pas actuellement des éléments d'un parti bourgeois ou petit bourgeois ou socialisant capable de prendre le pouvoir. D'autre part, il n'y a aucune chance pour une action du dehors de réussir contre les Soviets. Toutes les entreprises à la manière de Denikine, de Koltchak ou de Vrangel ont échoué et sont destinées à échouer. L'expérience du passé est là pour corroborer cette affirmation.

Cela établi, que veulent les Soviets? Ils ont aujourd'hui des projets qui n'ont pas toujours été les leurs. Il est exact que, pendant très longtemps, ils ont souhaité amener une révolution mondiale : ils ont espéré tour à tour dans l'Allemagne, dans la Suisse, dans l'Italie, dans l'Angleterre, dans la France, dans l'Espagne et jusque dans la République Argentine. Aucune révolution n'a éclaté nulle part. Il y a eu des agitations communistes; il n'y a rien eu qui ressemble à ce qui se passe en Russie et qui ait même constitué l'annonce

d'une révolution. On peut donc constater l'échec du communisme en tant que doctrine. Assurément, les bolchevistes continuent à parler souvent le langage d'antan; ils parlent encore d'offensive contre le capitalisme; ils n'ont pas renoncé au vocabulaire ni aux pensées révolutionnaires. En fait, ils constatent que l'Occident résiste au bolchevisme, et ils ne continuent pas un effort de propagande manifestement stérile.

Que leur reste-t-il à faire? A organiser la Russie selon les principes socialistes, en tenant compte des nécessités économiques de l'époque où nous sommes. Or au moment où ils vont à Gênes, ils font le tableau de ce qu'ils ont accompli depuis l'évolution de la politique bolcheviste. Ils disent qu'ils ont réglé la question agraire, et si la dispersion des domaines nécessite un remembrement, c'est là une œuvre de longue haleine. Ils ont rétabli la propriété privée, rétabli le salariat, rétabli les banques, rétabli le capital, rétabli les tribunaux, rétabli en somme toutes les institutions nécessaires à la vie civile dans l'état présent du monde. Bref la révolution a abouti à faire passer de l'ancien régime autocratique à un état moderne avancé, disons à une démocratie socialiste. C'est cet état nouveau qu'il s'agit de faire vivre.

Or les difficultés terribles dans lesquelles se débat la Russie viennent principalement de l'absence d'industrie. Au cours de la révolution, la grande masse ne s'est nullement intéressée à cet aspect de l'existence nationale. Aujourd'hui elle souffre du manque d'objets manufacturés indispensables à la vie, et elle est incapable d'en assurer la production. Pour que la Russie vive, elle a besoin de main-d'œuvre étrangère, de techniciens étrangers, de directeurs d'entreprises étrangers. D'où viendront les ouvriers, les contremaîtres, les ingénieurs? De Belgique, d'Angleterre, d'Amérique, de Russie et d'Allemagne. Mais ils ne viendront pas actuellement en raison de l'état de la Russie. On ne les verra paraître que lorsque des accords auront été établis entre le gouvernement des Soviets et les autres gouvernements, lorsque ouvriers, ingénieurs, etc., sentiront la possibilité de travailler en sécurité, lorsque leurs gouvernements respectifs seront en état de les protéger, et auront reçu eux-

mêmes des garanties. Il n'y a donc ni travail, ni concession, ni entreprises, ni échanges, ni ouvertures de crédits possibles sans une conversation préalable, et la conférence de Gênes a pour objet cette conversation.

On prête aux Soviets le dessein de se faire reconnaître officiellement. Reconnus ou non, les Soviets ne peuvent arriver à leurs fins qu'en reprenant des relations, et sous quelque forme que ce soit, il est logique que les puissances européennes aient des agents en Russie. Pour protéger leurs nationaux, il leur faut des consuls. Que les représentants des puissances européennes se nomment commissaires, délégués, ou autrement, ce n'est pas ce qui importe. Mais il est certain que la présence de ces agents constitue un commencement de représentation, et consacre la reprise des relations. On ne voit pas comment les puissances européennes feraient autrement pour surveiller leurs propres intérêts.

Quant à l'armée rouge, les Soviets ont sans cesse proclamé qu'elle était uniquement défensive et qu'elle ne se départirait de cette ligne de conduite que si elle était attaquée. Trotski signalait il y a quelques mois le licenciement de treize classes, le maintien sous les drapeaux des deux dernières classes, plus jeunes. Il signalait en même temps l'ensemble des concessions faites aux autres pays, la reconnaissance des dettes du tsar, les clauses du traité de Riga. Pourquoi cette politique? « Ce n'est pas un acquit du passé, déclare Trotsky, c'est un tribut pour l'avenir... Le paysan ne veut pas la guerre... Nous avons besoin de repos et nous sommes prêts à le payer par des concessions. » Les Soviets entendent garder leur indépendance, et c'est pourquoi ils repoussent toute idée d'un consortium international pour l'exploitation de la Russie. Mais ils sont prêts à favoriser les accords financiers et économiques avec des États particuliers, avec des sociétés financières, ou avec des sociétés privées. Pour faciliter ces opérations, la législation bolcheviste est en pleine évolution. A la veille de la conférence, Tchitcherine définissait ainsi l'effort de la Russie : « Il faut créer des conditions favorables à une initiative économique privée, et donner aux capitalistes étrangers des garanties qui sauvegardent leurs droits et leurs intérêts. »

***

Entre ces deux thèses contradictoires, l'événement décidera. Nous avons tâché de les exposer brièvement et sans rien diminuer des arguments mis en avant. On admet volontiers que le désir principal des Soviets soit d'attirer les capitaux étrangers, de tenter par tous les moyens les capitalistes, les amateurs de concessions, et les bénéficiaires de privilèges. Mais quelles seront les garanties? Quelles sont les arrière-pensées des Soviets? Et en admettant un plan de reconstruction économique, quelle sera, le lendemain, l'attitude des Soviets? Il y a une parole de Tchitcherine qu'on ne saurait oublier : « Le propre de toute activité diplomatique, a dit le commissaire du peuple, est de manœuvrer en opposant les États les uns aux autres, en tirant parti des intérêts contradictoires : il n'y aura donc pas grand'chose à faire au cours des séances publiques de la conférence de Gênes, et c'est dans les couloirs de la conférence que la délégation devra s'efforcer de nouer avec chaque État des relations particulières. Voilà un projet qui permet toutes les hypothèses, qui fera paraître, selon le moment et selon l'interlocuteur, les Soviets innocents ou formidables, et dont le plus clair résultat sera de brouiller les cartes. La politique des Soviets à Gênes demeure mystérieuse, et le moins qu'on puisse dire est qu'il est nécessaire de la surveiller.

★ ★ ★

EINSTEIN

ET LA NOUVELLE PHYSIQUE

Jamais, depuis les temps où Voltaire expliquait aux lettrés la nouvelle théorie de la gravitation d'Isaac Newton, jamais doctrine scientifique n'a excité dans le monde entier un intérêt et une curiosité aussi passionnés que la Mécanique et la Physique d'Einstein. Et sans doute, il entre dans cet enthousiasme, une part de mode et de snobisme. Nos élégantes ont lu ou ouï-dire que, si un voyageur monte dans un express, son chronomètre marche plus lentement aussitôt l'express en route, que sa canne s'est raccourcie et que tous les chronomètres, que toutes les cannes des autres voyageurs subissent le même sort *suivant la même loi*, comme aussi les parois des wagons. Que cette idée leur ait paru séduisante et neuve et soit devenue un sujet favori de conversations mondaines, c'est là évidemment prétexte à railleries faciles et à scènes de revues. Mais il n'y a pas qu'engouement, il y a enthousiasme, enthousiasme qu'il faut respecter. Qu'au sortir des terribles événements de la guerre, et quand de bien lourds soucis pèsent sur nous, un si grand nombre d'esprits dans les milieux les plus divers s'efforcent, avec leurs lumières, de pénétrer la nouvelle doctrine de l'espace et du temps et les conceptions qu'elle suggère de l'univers, c'est une chose émouvante et belle, qui répond

au plus noble instinct de notre espèce, à son tourment de l'inconnu.

De telles spéculations sont malheureusement d'un abord singulièrement difficile, et ceux qui prétendent y pénétrer de plain-pied, sans effort, prouvent par le fait même qu'ils ne les comprennent pas ou les comprennent mal. On reproche souvent aux savants de laisser volontairement à leur science, comme les vieux prêtres d'Égypte, un caractère ésotérique pour en mieux garder les secrets et accroître aux yeux de la foule leur majesté : accusons bien plutôt l'infirmité du cerveau humain : que les vérités scientifiques, fruits de la plus large collaboration humaine, ne soient à la portée que d'un petit nombre, c'est une chose douloureuse et le savant digne de ce nom s'en afflige profondément. Il voudrait pouvoir révéler à tous, non pas sous la forme atténuée et banale d'une vulgarisation, mais dans leur intégrale et sévère beauté, les découvertes qui ont coûté le plus de recherches. Le domaine des mathématiques en particulier ne devrait-il pas s'ouvrir sans efforts à tous jusqu'aux confins où nous en avons poussé la conquête? Puisque les théorèmes qu'elles nous enseignent sont dans les prémisses en vertu des lois de notre esprit, ne devraient-ils pas, dès que notre attention est attirée sur eux, se dérouler devant nous comme les allées harmonieuses d'un parc se déroulent devant un spectateur qui se met au balcon? Il est loin d'en être ainsi, on le sait : l'initiation mathématique exige de chaque génération, de chaque individu, le plus obstiné labeur. Or sans la béquille mathématique, il est impossible de pénétrer profondément dans la doctrine de la relativité.

Si ardue que soit la tâche, je voudrais pourtant m'efforcer de situer l'œuvre générale d'Einstein dans l'évolution de la science moderne et d'en indiquer avec exactitude quelques idées maîtresses, en les dégageant des erreurs d'interprétation qui trop souvent les dénaturent.

Lorsqu'on s'efforce de suivre à travers les siècles la lutte de notre espèce avec le mystère de l'univers qui l'enveloppe, l'histoire de la Mécanique est la plus instructive de toutes et intellectuellement la plus émouvante.

Dans nos civilisations méditerranéennes, durant deux mille ans, deux doctrines ont été en conflit : la doctrine d'Aristote et celle de Pythagore. La première est *géocentrique*; elle rapporte tout à la terre; c'est la doctrine classique. La seconde, bien avant la civilisation hellénique, à une époque qui se perd dans le passé, enseignait déjà le système de Copernic; c'est la doctrine *occulte* : issue des sanctuaires d'Asie et d'Égypte, révélée à Pythagore et par lui à une élite grecque, elle s'est transmise, mêlée d'astrologie, jusqu'aux temps modernes, par un fil extrêmement ténu, dont l'histoire ne saisit que quelques fragments épars. Au milieu du XVIe siècle, paraît l'immortel ouvrage de Copernic : la terre est dépouillée de son orgueilleuse et illusoire fixité; la science a désormais son substratum solide; pour parler le langage des mathématiciens, elle sait à quels axes elle doit rapporter les mouvements de l'univers.

Il est des époques de l'histoire où il semble que le milieu intellectuel de l'humanité soit comme sursaturé d'idées fécondes, dont quelques cerveaux de génie provoquent la brusque cristallisation. Après la longue stagnation de vingt siècles, après l'extraordinaire hiatus qui suit la mort d'Archimède, c'est Galilée en Italie, Descartes, Pascal, Fermat en France, Newton en Angleterre, Leibnitz en Allemagne qui, en cent trente ans, créent à la fois la Mécanique et le Calcul infinitésimal qu'exige son développement. A cette Mécanique universelle Newton donne une base d'axiomes qui semble indestructible. C'en est fini pour jamais de l'antique distinction d'Aristote entre les mouvements des astres, phénomènes *naturels* d'un ciel incorruptible, et les mouvements *forcés* de nos corps matériels à la surface de la terre : double mystère qui restait hermétiquement clos à la science scholastique. L'explication du mouvement des planètes, la synthèse de l'attraction universelle et de la pesanteur, couronnent comme un miracle l'œuvre grandiose de Newton.

C'est alors que commence la période *conquérante* de la nouvelle science. Rien n'échappe à son empire. Elle marque de sa griffe léonine toute la physique, toute la chimie théorique : à chaque branche des sciences qui comporte des mesures précises, elle sert à la fois de base et de modèle. Elle

engendre la Mécanique de la chaleur et les innombrables applications qui en dérivent. Elle accroît dans des proportions prodigieuses l'emprise de l'homme sur la matière. Elle rend compte de tous les phénomènes célestes, des mouvements compliqués de la terre dans l'espace, de l'aplatissement des planètes. Elle calcule pour trois siècles les éphémérides de notre système solaire, annonce l'existence d'une planète nouvelle qu'on découvre effectivement à la place qu'elle indique, et l'accord de ses prévisions avec la réalité est tel que les astronomes considèrent comme un scandale l'avance d'un *centième de degré* par siècle de la planète Mercure sur son orbite.

Dans le domaine qui lui est propre, à savoir l'étude des mouvements des corps matériels, la mécanique n'a connu que des triomphes. Il y a vingt ans encore, la pensée qu'on pût toucher à ses axiomes fût apparue comme un sacrilège.

Quelles sont donc les modifications proposées à ces principes consacrés? Quelles raisons puissantes invoque-t-on pour ébranler les assises de l'auguste édifice?

Les fondateurs de la Mécanique classique partaient des notions de temps, de longueur et de mouvement *absolus*.

Dans leur conception, de même qu'un corps matériel perçu par nous possède une existence intrinsèque, indépendante des sensations par lesquelles nous le percevons, il possède de même des dimensions intrinsèques, il occupe à chaque instant une position intrinsèque (variable ou non) dans l'espace; les phénomènes dont il est le siège ont une durée intrinsèque : tout cela, indépendamment des moyens par lesquels nous cherchons à évaluer ces grandeurs. C'est vers ces temps, longueurs et mouvement absolus, que doivent tendre toutes nos mesures; c'est le mouvement absolu qui répond aux axiomes de la mécanique.

Mais en admettant que ces notions absolues correspondent à une réalité et soient autre chose qu'une illusion, la nature ne nous a pas mis en main un étalon de longueur et une horloge idéale en nous garantissant l'invariabilité de l'étalon et la régularité de l'horloge. Nous ne pouvons que comparer entre elles des longueurs (ou des durées) dont aucune à

l'avance n'est privilégiée. Entre deux règles, dont l'une s'allonge par rapport à l'autre, pourquoi est-ce la seconde que nous regardons comme invariable et point la première? Entre deux horloges dont l'une tantôt avance, tantôt retarde sur une horloge d'observatoire, pourquoi préférons-nous la seconde à la première?

Imaginons, par exemple, que nous adoptions comme mètre-étalon une règle faite d'un alliage tel qu'elle s'allonge peu à peu par rapport au mètre du Pavillon de Breteuil, et mesurons avec ce mètre un arc de méridien à l'équateur d'abord, au pôle ensuite : nous arriverions à cette conclusion que la terre a la forme d'un œuf. Allons-nous dire, — pour employer une locution à la mode et que j'ai toujours déplorée à cause des malentendus qu'elle engendre, — allons nous dire que cette vérité : « La terre est aplatie sur deux pôles », n'est qu'une convention *commode*, puisqu'elle cesse d'être vraie si nous adoptons un autre mètre? Non. Nous en conclurons que nous avons mal choisi notre nouveau mètre et qu'il s'allonge : car mesurés à l'aide d'une telle unité, tous les solides de l'univers, l'écorce terrestre, etc., semblent se contracter *de la même manière*, sans qu'aucune cause commune explique ce phénomène commun.

De même, un observateur peut mesurer les durées à l'aide des battements de son cœur; mais s'il monte rapidement un escalier, tous les phénomènes de l'univers, réactions chimiques, chute des corps, oscillation du pendule, rotation de la terre, sembleront se ralentir sur le même rythme. Il en conclura que c'est son unité de temps qu'il faut changer.

En définitive, nous sommes induits à penser que les innombrables corps appelés solides naturels qui (moyennant certaines précautions) gardent des dimensions *relatives* invariables l'un par rapport à l'autre, sont restés absolument invariables; autrement, chacun d'eux aurait varié suivant sa loi d'après les causes qui agissaient sur lui. Nous choisissons donc comme mètre un de ces solides, une règle fabriquée et conservée soigneusement, contrôlée par un certain nombre de règles témoins.

De même, il existe d'innombrables phénomènes qui en un lieu ont des durées relatives invariables quand on les

répète, et ces durées sont dans un rapport constant avec la rotation des étoiles. Par une induction analogue à celle qui précède, nous sommes amenés à penser que ces phénomènes si divers, dont les durées relatives ne varient pas, gardent une durée absolue invariable. D'où le choix de l'horloge sidérale.

Tout cela n'est que du bon sens codifié. La question du mouvement absolu est plus délicate.

Le mouvement d'un corps n'est défini que si nous disons à quoi nous rapportons ce mouvement. Imaginons par exemple une hirondelle qui vole en ligne droite par rapport à la terre, et un aéronaute dont le ballon tournoie au milieu d'une nuée et qui distingue cette hirondelle et rien d'autre : pour l'aéronaute, l'hirondelle tournoiera dans l'espace et décrira une sorte de spirale dont chaque spire correspondra à un tour du ballon sur lui-même.

Or en admettant que la notion de mouvement absolu corresponde à une réalité, la même objection se présente que pour les longueurs et le temps. La nature ne nous a pas indiqué de repères en nous disant : « Voici des repères absolument fixes; adoptez-les. » Nous sommes comme des navigateurs perdus en pleine mer dans la brume et incapables de calculer leur dérive. Où jeter l'ancre à laquelle nous accrocherons nos observations dans l'océan sans bords à trois dimensions?

Une telle question serait vide de sens positif si les copernicens n'attribuaient *a priori* au mouvement absolu des propriétés qui, parmi les repérages arbitraires possibles, lui assurent un rôle privilégié.

Tout d'abord, si un corps est absolument immobile et très éloigné de tous les autres, il restera indéfiniment immobile : en effet, les modifications des corps infiniment lointains ne modifiant pas l'événement, seuls les corps voisins interviennent comme causes; puiqu'ils n'existent pas, la symétrie des causes entraîne cette conséquence que le corps ne se mettra en mouvement dans aucun sens.

Les scholastiques admettaient ce même principe; mais les deux écoles se séparaient aussitôt dans le cas où le corps

matériel n'est pas immobile. Pour les scholastiques, un corps abandonné à lui-même perd immédiatement sa vitesse; pour les coperniciens, il garde sa vitesse; autrement dit, les *conditions initiales* d'un élément matériel sont non seulement sa position *mais encore sa vitesse* à l'instant considéré : le mouvement ultérieur est alors déterminé par les autres corps voisins. Quand ces corps n'existent pas, la symétrie des causes autour de la vitesse de l'élément entraîne la conséquence que l'élément ne peut s'écarter de cette vitesse initiale. Son mouvement est donc rectiligne; les Coperniciens admettaient, comme postulat déduit par extrapolation des observations astronomiques, qu'il est uniforme. C'est le principe de l'inertie ou de Képler qui domine toute la Mécanique copernicienne.

En le dégageant de toutes considérations non vérifiables on peut l'énoncer ainsi :

« Il est possible une fois pour toutes et pour tout l'univers d'adopter une mesure du temps, des longueurs et un repérage des mouvements tels qu'un élément matériel quelconque très éloigné de tous les autres reste immobile si sa vitesse initiale est nulle et (dans le cas contraire) décrive une droite d'un mouvement uniforme. »

Pour définir commodément un repérage, employons ce que les mathématiciens appellent des *axes*, c'est-à-dire adoptons un trièdre de référence auquel nous rapportons la position des corps. Par exemple si nous rapportons les mouvements à la terre, nous choisirons un trièdre de référence lié invariablement à la terre : ce sont les *axes géocentriques*. Nous pouvons choisir au contraire un trièdre ayant comme origine le soleil [1] et des directions fixes par rapport aux étoiles : ce sont les *axes de Copernic*. Nous conviendrons d'appeler *axes de Galilée* tout trièdre de référence animé par rapport aux axes de Copernie d'un mouvement de translation rectiligne et uniforme.

Nous dirons que les axes choisis sont des *axes privilégiés* s'ils répondent au principe de Kepler. Supposons que, *sans changer les mesures de longueur et de temps*, on substitue au trièdre privilégié, un autre trièdre animé par rapport

1. Ou plus exactement le centre de gravité du système solaire.

au premier d'une translation rectiligne et uniforme : le mathématicien montre aisément que le second trièdre sera encore privilégié, et réciproquement on obtient ainsi tous les trièdres privilégiés.

L'expérience montre que les axes de Copernie sont, dans la limite d'exactitude de nos mesures, des axes privilégiés. Les axes de Galilée seront donc aussi des axes privilégiés. Pour les partisans du mouvement absolu, ces axes sont ou absolument fixes ou animés d'une translation absolue rectiligne et uniforme. Dans la Mécanique classique des corps matériels, tous les axes privilégiés se valent; on ne peut faire entre eux aucune différence. Il en est autrement quand on étudie la mécanique de l'éther et la propagation de la lumière.

On sait que la science a su expliquer les phénomènes lumineux et les soumettre à ses calculs en admettant que l'espace est entièrement rempli d'une substance élastique, *l'éther*, plus subtile que la matière et qui baigne et pénètre tous les corps. La lumière n'est qu'un frisson de cet immense océan d'éther. Cet éther est absolument immobile, sauf peut-être au voisinage des corps matériels en mouvement et abstraction faite des vibrations lumineuses dont il est le siège. Il est donc immobile par rapport à un des trièdres privilégiés convenablement choisi : nous donnerons à ces axes le nom d'axes *fondamentaux*.

Par rapport à ces axes, la lumière se propage (principe de Fresnel) en ligne droite avec la même vitesse dans tous les sens. Si, sans changer les mesures de longueur et de temps on leur substitue d'autres axes privilégiés, la lumière se propage encore en ligne droite avec une vitesse constante pour chaque direction de rayon, mais qui varie avec cette direction.

Ainsi donc, parmi les trièdres privilégiés, il en est un pour lequel, en outre du principe de Képler, le principe de Fresnel est vérifié : la lumière se propage avec la même vitesse dans tous les sens.

Qu'advient-il si nous rapportons les mouvements à la terre (hypothèse géocentrique)? Un élément matériel très éloigné de tous les autres ne décrit plus une droite, mais, comme

dans l'exemple de l'hirondelle et de l'aéronaute, une sorte de spirale dont chaque spire correspond à un jour sidéral. Il en va de même du rayon lumineux : la lumière qui, par exemple, vient en vingt-quatre heures d'une étoile, décrit une spire complète avant d'atteindre la terre; mais, à cause de l'immense vitesse de la lumière, la trajectoire d'un rayon lumineux diffère très peu d'une droite, et il faudrait le mensurer pendant des centaines de milliers de kilomètres pour constater une incurvation appréciable.

Bien entendu, nous gardons logiquement le droit de rapporter à la terre les mouvements de l'univers, comme tout à l'heure nous avions le droit de choisir comme unité de longueur une règle qui se dilate. Et dans ce sens, on peut dire que la rotation de la terre est une convention commode, exactement comme tout à l'heure l'aplatissement aux pôles ou mieux encore l'existence même de la terre. Or il est bien évident *a priori* que la rotation de la terre ne peut pas être plus certaine que son existence ou que sa forme.

La Mécanique de l'éther, c'est-à-dire l'étude de la lumière et de l'électricité, a connu les mêmes triomphes que la Mécanique de la matière. Faut-il citer la diffraction, l'analyse spectrale, la synthèse miraculeuse par Mawxell des phénomènes lumineux et électromagnétiques, et la plus grandiose, la plus surprenante des applications, la télégraphie sans fil?

Et voici que, depuis quelques années, une théorie plus audacieuse encore a pris naissance : c'est celle des relations entre la matière et l'éther, la statique et la dynamique de leurs influences réciproques. Comment la lumière est-elle engendrée par les corps incandescents? Quel est le déclenchement au sein de l'atome qui produit ce phénomène foudroyant, le rayon lumineux? Quelle corrélation mystérieuse existe-t-il entre la structure de l'atome et les radiations qu'il émet? C'est à ces questions que s'attaquent des méthodes d'une témérité déconcertante et que leur succès justifie : la mécanique des espaces planétaires transportée dans le domaine infiniment petit de l'atome, le jeu des ions, des électrons, des *quanta* soumis aux mêmes règles que le jeu des astres. Et des pans de théories se dressent dans ces régions de la

science dont l'exploration commence à peine. Mais au milieu de ces victoires, des inquiétudes se glissaient, des questions troublantes se posaient : dans les échanges d'énergie entre la matière et la lumière, quelle est donc la forme de l'énergie lumineuse, quel est son support? Quelle est l'influence d'une masse matérielle sur un rayon lumineux? Et surtout des contradictions apparaissaient dont la plus célèbre résulte de l'expérience de Michelson.

Or ces énigmes, ces inquiétudes, ces contradictions, la théorie d'Einstein leur apporte une réponse entièrement nouvelle, qui s'attaque au cœur même de nos mesures. Quand nous mesurons du temps et des longueurs, nos mesures sont influencées essentiellement par le champ de gravitation qui nous enveloppe, par le mouvement qui nous emporte; et cette influence obéit aux mêmes lois quel que soit ce phénomène étudié, quels que soient nos mètres et nos chronomètres. C'est là la clef des difficultés rencontrées en même temps que l'explication d'énigmes déjà anciennes, telles que la proportionnalité du poids à la masse.

Mais il faut renoncer à la notion de temps absolu, de temps universel et unique, sorte de mètre commun entre tous les phénomènes et vers l'évaluation duquel devraient tendre, à mesure qu'elles se perfectionnent, les mesures de tous les observateurs, quel que soit l'astre qui les emporte. La simultanéité dans le temps de deux phénomènes qui se passent en deux lieux différents perd toute valeur intrinsèque et dépend essentiellement du mouvement des observateurs. Pour illustrer d'un exemple simple cette conception si paradoxale, imaginons un fleuve, une péniche qui suit le cours de l'eau, et un oiseau qui s'envole de la berge, et blessé, tombe dans le fleuve : le temps qui s'écoule entre le moment où l'oiseau prend *effectivement* son vol et celui où il tombe *effectivement* à l'eau, n'est pas rigoureusement le même pour un pêcheur immobile sur la berge et pour le marinier de la péniche [1].

Quelles sont donc les raisons impérieuses qui ont conduit le génie d'Einstein à modifier ainsi les idées fondamentales

1. J'insiste sur le mot *effectivement* répété; il ne s'agit pas du temps qui s'écoule entre les deux instants où un des observateurs *voit* s'envoler puis tomber l'oiseau, mais où les deux phénomènes ont lieu effectivement.

sur lesquelles repose notre connaissance de l'univers, à briser les ankyloses de notre perception quotidienne des choses?

Insistons d'abord sur l'expérience de Michelson qui est à l'origine de la théorie de la relativité et qui l'a suscitée.

Imaginons un astre, très éloigné de tous les autres, lancé dans l'éther immobile et ne tournant pas par rapport aux étoiles. S'il est lancé, dans l'éther immobile, vers une source de lumière, un signal de cette source [1] lui parviendra avec la vitesse propre de la lumière accrue de la vitesse de l'astre; au contraire, s'il s'éloigne de la source, le signal lui parviendra avec une vitesse diminuée. Voilà qui paraît évident.

Cette remarque s'applique sensiblement à la terre dont le centre décrit autour du soleil l'ellipse képlerienne; elle est souffletée à chaque instant par un *vent d'éther* dont la direction absolue change avec l'époque de l'année. La vitesse avec laquelle un observateur terrestre reçoit le signal d'un phare dépend de la direction qui va du phare à l'observateur : elle est maxima si cette direction est celle du vent d'éther, minima si elle est de sens opposé. La rotation de la terre ne modifie pas sensiblement cette conclusion : seulement, la direction *par rapport à la terre*, du vent d'éther, tourne en vingt-quatre heures, à cause de cette rotation.

Telles sont les conceptions de la théorie classique. Pour les observateurs terrestres, la lumière ne doit donc pas se propager avec la même vitesse dans tous les sens. C'est là un fait qui entraîne des conséquences qu'on peut calculer, notamment des phénomènes d'*interférence* dont les variations prévues dépassent de beaucoup en grandeur nos erreurs de mesure. Or, on fait appel à l'expérience; et l'expérience ne donne rien. Voilà l'énigme apportée par Michelson.

Quelle solution en fournit la théorie de la relativité?

Pour le comprendre, revenons un instant sur la doctrine classique.

Imaginons comme tout à l'heure un astre très éloigné de tous les autres et qui ne tourne pas par rapport aux étoiles.

1. Dans la théorie classique des ondulations, la vitesse de propagation d'un rayon lumineux est indépendante du mouvement propre de la source.

En vertu des axiomes de la Mécanique, cet astre est animé dans l'éther d'un mouvement de translation rectiligne et uniforme : supposons nulle la vitesse de ce mouvement. L'astre et les observateurs qu'il porte sont immobiles indéfiniment dans l'espace.

Ces observateurs mesurent localement, en un coin de leur petit monde, les longueurs et les temps comme nous le faisons nous-mêmes, avec un mètre étalon bien choisi et des chronomètres qui s'accordent. Pour ces observateurs, la lumière dans le vide se prolonge en ligne droite, avec la même vitesse dans tous les sens; un triangle formé dans le vide par trois rayons lumineux jouit des propriétés d'un triangle Euclidien; la somme de ses angles est égale à deux droits. D'où un moyen de mesurer optiquement les distances de deux points immobiles et inaccessibles; et les distances ainsi mesurées coïncident avec celles que mesureraient avec leur mètre porté bout à bout les mêmes observateurs, le jour où un pont rectiligne aurait pu être jeté entre les deux points inaccessibles.

La vitesse de la lumière étant la même dans tous les sens, ces observateurs peuvent mesurer *exactement* la vitesse par les procédés connus, car dans l'aller et le retour d'un rayon lumineux, la durée de l'allée est égale rigoureusement à celle du retour.

Cette vitesse une fois déterminée, ils peuvent envoyer l'*heure*, midi par exemple, en un lieu immobile et inaccessible quelconque; pour être bien réglée, l'horloge du lieu devra être mise à midi $+\frac{l}{v}$, si l est la distance du lieu et v la vitesse de la lumière. En particulier, ce lieu peut être un astre immobile comme le premier dans l'éther.

Deux événements qui se passent en deux endroits différents sont simultanés, si les horloges des deux endroits, réglées comme il vient d'être dit, marquent respectivement la même heure quand les deux événements se produisent.

En définitive, nos observateurs peuvent définir un repérage universel de l'espace-temps difficile peut-être à réaliser mais théoriquement bien déterminé.

Considérons un autre astre, aussi éloigné qu'on le veut du

premier, et immobile comme lui dans l'éther : le repérage universel espace-temps défini par ses habitants s'accordera avec le précédent. C'est un tel repérage qui, pour les fondateurs de la Mécanique, est le repérage absolu, répondant au principe de causalité, et qui notamment définit le temps absolu. Ce temps qui doit servir à mesurer la durée de tous les phénomènes, qu'ils se passent sur la terre, dans Jupiter ou dans Sirius. Il faut regarder, en quelque sorte, chaque point de l'éther immobile comme accompagné d'une horloge qui donne l'heure exacte.

Le temps étant ainsi défini, considérons maintenant un troisième astre très éloigné, lui aussi, des autres corps et qui ne tourne pas par rapport aux étoiles, mais lancé dans l'éther : cet astre sera animé par rapport au premier d'un mouvement de translation rectiligne et uniforme, Pour les observateurs emportés par cet astre, le principe de Kepler est vrai, mais la lumière n'a pas la même vitesse dans tous les sens. Si on considère deux points déterminés de l'astre et leur milieu M, un signal lumineux lancé de M n'atteint les deux points à la même heure exactement, que si l'astre est immobile dans l'éther.

Voilà la doctrine classique. Que dit la théorie de la relativité?

Tout d'abord, dissipons une erreur commune, si commune qu'elle est, je crois, dans la pensée de la plupart des néophytes de la relativité, à savoir qu'il n'existerait pas, dans cette théorie, d'axes privilégiés. Tous se vaudraient. Qu'on rapporte l'univers à des axes terrestres ou aux axes de Copernic, peu importe, puisque les lois de la nature seraient indépendantes du mode de repérage de l'espace-temps.

Or c'est là une grossière erreur d'interprétation que commettent nombre d'esprits superficiels : et cette erreur est pour beaucoup dans leur enthousiasme, alors que les beautés profondes de la nouvelle doctrine leur échappent.

La vérité, c'est que la Relativité admet, comme la Mécanique classique, l'existence d'*axes privilégiés, et ce sont les mêmes*; ce sont les axes de Galilée.

Considérons comme plus haut des astres très éloignés de toute matière et sans rotation par rapport aux étoiles : nous

les supposons, pour simplifier, identiques entre eux et peuplés d'observateurs analogues, qui emploient les mêmes moyens de mesures.

Dans la nouvelle doctrine comme dans l'ancienne, les observateurs d'un quelconque de ces astres vérifient le principe de Kepler et verront la lumière se propager en ligne droite.

Dans la nouvelle doctrine comme dans l'ancienne, si l'un des astres en question tournait par rapport aux étoiles, ces deux principes seraient en défaut pour ses observateurs : un élément matériel très éloigné de tous les autres décrirait, non pas une droite, mais une sorte de spirale, de même qu'un rayon de lumière.

Pour les Newtoniens, les astres très éloignés de toute matière et sans rotation, sont animés d'une translation absolue, rectiligne et uniforme; pour les relativistes, ils sont sans rotation ni accélération par rapport à l'ensemble des corps de l'univers; mais peu importe; *ce sont les mêmes axes.*

Où est la différence des deux doctrines?

La science classique fait jouer un rôle princier aux astres absolument fixes, c'est-à-dire, dans la conception relativiste, à ceux qui suivent immobiles par rapport à l'ensemble de l'univers! Pour les observateurs de ces astres, la lumière se propage, non seulement en ligne droite, mais avec la même vitesse dans tous les sens.

Sur ce point encore, les deux doctrines sont d'accord. Mais la doctrine relativiste va plus loin : et c'est ici qu'elle se sépare de la science classique, elle adopte le postulat hardi que rien ne peut distinguer les lois de la nature, qu'on l'observe d'un des astres en question ou de l'autre.

Pour chacun de ces mondes, la vitesse se propage avec la même vitesse dans tous les sens ; chacun d'eux comporte une définition de la *simultanéité.* Mais deux phénomènes simultanés pour l'un ne le sont pas pour les autres. Chacun de ces mondes a son *temps* à lui.

Imaginons maintenant un train qui se meut à la surface d'un de nos astres, d'un mouvement rectiligne *accéléré*; ou mieux imaginons un astre qui soit animé d'un mouvement de translation, mais non plus rectiligne et uniforme ou un astre qui tourne par rapport aux étoiles, ou enfin qui

soit animé comme la terre de ce double mouvement; bref, considérons un système d'axes qui ne soit pas des axes de Galilée et qui emporte avec lui ses observateurs. Comment définirons-nous, dans un tel système, la simultanéité rigoureuse de deux phénomènes en deux lieux différents de l'espace? Nous n'aurons aucun moyen de le faire, et la chose est d'ailleurs impossible, car le mot de simultanéité n'a plus de sens. Nous n'avons aucune possibilité, *par les moyens du bord*, de mesurer ou même de définir les durées comparées de deux phénomènes qui ne coïncident pas dans l'espace. Et si nous voulons nous reporter à l'un des repérages définis par les axes de Galilée, lequel choisirons-nous, puisqu'ils correspondent à des mesures du temps entièrement différentes?

Ainsi, le fait seul pour un système matériel d'être en accélération ou en rotation par rapport à des axes de Galilée (c'est-à-dire, en langage relativiste, par rapport à l'ensemble des corps de l'Univers) exerce sur les instruments de mesure une influence telle que seules des mesures locales sont possibles et qu'elles ne sont point comparables d'un lieu à l'autre. Et les mêmes circonstances se présentent si le système matériel, immobile par rapport à des axes de Galilée, est en présence d'un corps matériel considérable qui exerce une puissante influence de gravitation. Imaginons, par exemple, qu'en se rapprochant du soleil nos solides matériels et nos mètres étalons en particulier se contractent dans le sens du soleil, la contraction obéissant à la même loi pour tous les solides. En un lieu déterminé, rien ne nous en fera apercevoir; car, dans nos mesures locales, les longueurs que nous comparerons varient toutes dans le même rapport. Mais les propriétés géométriques d'un corps de dimensions considérables se trouveraient modifiées.

Admettons que ce soient de telles influences sur nos mètres, nos horloges et sur les corps matériels qui donnent aux phénomènes de la gravitation les apparences que nous mesurons : d'innombrables conséquences s'ensuivront, celles-ci par exemple que l'accélération des divers éléments matériels sous l'influence de la gravitation sera la même pour tous. Et celle-ci que la lumière obéira aux lois de la gravi-

tation. Et cette autre, que les variations de nos instruments de mesures retentissant sur tous les phénomènes quels qu'ils soient, les vibrations d'un atome de sodium par exemple doivent se ralentir en se rapprochant du soleil suivant le rythme même révélé par les phénomènes de gravitation. Et je n'ai rien dit de l'électromagnétisme auquel s'adaptent si parfaitement les formules de Lorentz-Einstein.

C'est cet ensemble de suggestions hardies et profondes dans tous les domaines, de rapprochements si surprenants qu'on se demande s'il y a miracle ou sortilège, qui attire tant de chercheurs, et notamment de jeunes chercheurs vers la théorie de la relativité. Lorsqu'on pénètre dans ce monument grandiose et encore plein de ténèbres qu'a érigé la nouvelle doctrine, on est partagé entre la crainte d'abandonner la limpide clarté du jour qui ne trompe pas, et l'appel, peut-être illusoire d'un peuple encore obscur de vérités nouvelles qui semblent n'attendre qu'un coup de baguette pour s'animer et sortir de la nuit. En écoutant cette semaine M. Einstein, devant cet auditoire pressé et ardent qui s'efforçait si passionnément de le comprendre, je songeais malgré moi à cette scène de Gœthe où Méphistophélès veut entraîner Faust dans les entrailles de la terre interroger les *Mères*, ces matrices éternelles des formes à naître et de l'obscur destin. « Les Mères, les Mères, — s'écrie Faust. — Ce mot me frappe comme un coup d'épée. Quel est donc ce mot que je ne puis entendre? » Méphistophélès le raille : « Veux-tu donc ne jamais rien entendre que tu n'aies déjà entendu? » Mais Faust se redresse : « Ne crois pas que je cherche mon salut dans la torpeur. Si cher que l'univers la lui fasse payer, la meilleure part de l'homme est encore de s'émouvoir et de sentir profondément l'immensité. »

PAUL PAINLEVÉ

LES UNIONS CIVIQUES

La réduction prochaine du service militaire, la nécessité de distraire le moins possible les jeunes soldats de leur préparation guerrière, le groupement de la majeure partie de nos effectifs de paix dans la région rhénane, ne vont plus guère permettre de compter sur la troupe pour assurer le fonctionnement des services d'intérêt général quand ils viendront à être abandonnés par ceux à qui ils sont confiés. On sait d'ailleurs que ce recours à la main-d'œuvre militaire n'allait pas toujours sans quelques mécomptes au point de vue du rendement.

Il faut une autre solution. Elle a été trouvée par les *Unions Civiques* (les U. C.) qui mobilisent les citoyens de bonne volonté pour protéger la société contre les tentatives de destruction de ses organismes vitaux.

Tant que les grèves ont eu un caractère purement professionnel, le public, quoiqu'il dût en souffrir, a gardé la neutralité dans ces conflits entre le capital et le travail. Mais maintenant qu'elles tendent de plus en plus à prendre un caractère politique, voire même révolutionnaire (et les meneurs ne s'en cachent pas), maintenant qu'elles ont la prétention de désorganiser les services publics pour arrêter la vie même de la nation et de jeter le pays dans le chaos et la misère pour le « bolcheviser » à souhait, la société se doit d'abandonner résolument une neutralité, qui serait pour elle un véritable suicide, et de pourvoir elle-même, à l'aide de ses éléments

sains, au fonctionnement de ses rouages indispensables. C'est en somme un geste de *self-defence*, forme de la lutte éternelle pour l'existence, qui impose aux êtres les réflexes nécessaires pour réagir contre les agents de destruction.

Entendons-nous bien : il ne s'agit nullement pour les Unions Civiques, du moins pour celles qui existent en France, d'intervenir dans des conflits purement corporatifs entre patrons et ouvriers, en procurant aux premiers une main-d'œuvre pour remplacer les seconds. Elles ne cherchent nullement à entraver l'effort légitime de l'ouvrier pour améliorer les conditions de son existence. Ce ne sont pas des institutions de briseurs de grèves, comme essaient de le faire croire ceux qui ont intérêt à leur disparition. Ce ne sont pas davantage des ligues politiques, des sortes de gardes prétoriennes bourgeoises, d'allure anti-sociale ni même anti-socialiste. Elles comptent d'ailleurs parmi leurs adhérents un grand nombre d'ouvriers, de ceux, plus nombreux qu'on ne croit, qui savent à quoi s'en tenir sur l'exploitation des travailleurs par les organisateurs du désordre. En raison de cette neutralité qu'elles se sont imposée, elles n'acceptent pas la collaboration des associations politiques. Elles n'interviennent que le jour où les grands services publics, transports, eaux, gaz, électricité, P. T. T., sont en péril. Indifférentes aux contingences politiques, elles n'ont qu'un objectif : entretenir, quoi qu'il arrive, la vie de la nation. Le statut de l'Union Civique française le déclare d'ailleurs formellement : « Le but de l'U. C. est, en dehors de tout esprit de classe, de toute préoccupation politique ou confessionnelle, en cas de grève du personnel des services indispensables au public, d'aider au fonctionnement de ces services. » Dans ce but, les U. C. recrutent des spécialistes volontaires, prêts à remplacer les déserteurs dans les postes qui exigent des connaissances techniques, et des manœuvres pour les emplois qui n'ont besoin que d'une initiation rudimentaire.

Il est une troisième catégorie de volontaires auxquels les U. C. font appel dans nombre de pays en Europe : ce sont ceux chargés d'assurer la liberté du travail. Sans cette liberté du travail, il est évident que toute la bonne volonté

des remplaçants sera illusoire et, si les forces de police sont suffisantes pour les protéger en cas de grèves partielles, il peut ne pas en être de même en cas de grève généralisée.

Dans la plupart des cas, le problème a été résolu purement et simplement par la constitution d'une véritable garde civique volontaire : *Burgenwehren* en Suisse, *Somatenes* en Espagne, *Fasci* en Italie, *Burgenwaechter* en Hollande, *Einwohnerwehren* en Allemagne, etc. Aux heures de troubles, ces ligues mobilisent leurs adhérents et agissent avec et quelquefois sans l'autorisation gouvernementale, en prenant l'initiative et la responsabilité de leurs opérations.

En France, on a pensé avec raison qu'il y aurait danger à organiser ainsi une garde nationale d'amateurs, toute prête à descendre en armes dans la rue. Nos U. C. se contentent donc d'enrôler et d'offrir des volontaires, que, sous leur responsabilité entière, les autorités gouvernementales et préfectorales armeraient et encadreraient avec des officiers de troupes et de gendarmerie et actionneraient quand et comme elles le jugeraient nécessaire. Les Unions Civiques se borneront à être de simples bureaux de recrutement de gardes civiques.

Ainsi limité, leur rôle est des plus utiles et vaut qu'on le seconde activement. Mais encore faut-il qu'en acceptant cette initiative, le Gouvernement en prépare l'utilisation et qu'en faisant appel à ces volontaires, il prévoie les mesures pour assurer, en cas de besoin, leur mobilisation, leur encadrement, leur armement, leur alimentation. Malheureusement, jusqu'à présent, il s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi. Des projets sont en l'air. Mais il est navrant de constater que rien n'est encore décidé. Une fois de plus, on se laissera surprendre par les événements et on s'en remettra à une improvisation hâtive et affolée du soin de débrouiller — et à quel prix ! — une situation qu'un peu de prévoyance et de courage civique aurait permis de dominer et même probablement d'éviter.

***

Les U. C. ont déjà eu plus d'une fois l'occasion de montrer quel fonds on pouvait faire sur elles : en Suisse, en Dane-

mark, en Angleterre, en Espagne, elles ont permis au pays de sortir de crises qui, sans elles, auraient pu être fatales.

La Suisse est le premier pays qui ait organisé une Union Civique. Elle a eu à l'utiliser dès l'armistice et a pu ainsi faire avorter une tentative de grève générale, fomentée par des éléments étrangers, qui payaient de cette façon la généreuse hospitalité de la Confédération Helvétique.

Et pourtant cette improvisation avait été faite dans les conditions les plus précaires. Il avait fallu assurer le transport des volontaires à l'aide de camions automobiles par un froid des plus rigoureux et en pleine période de grippe espagnole. La maladie fit plus d'un millier de victimes rien que parmi les gardes civiques, « vengeant ainsi les travailleurs de la révolution », suivant le mot abominable d'un des chefs grévistes.

Plus tard, grâce à leurs Unions locales, les villes de Bâle et de Zurich ont eu facilement raison de grèves révolutionnaires et, depuis lors, le bolchévisme helvétique s'est tenu coi : la crainte de l'U. C. a été pour lui le commencement de la sagesse.

Ces Unions Civiques suisses ont pris en se fédérant un très grand développement. Elles ont même enrôlé les paysans, qui, au moment des troubles, étaient venus spontanément dans les villes, armés de fourches et de bâtons, assaillir les ouvriers avec une furie qu'on a jugé bon de calmer en la disciplinant.

La Suisse est même le pays où, jusqu'à présent, les gardes civiques rurales ont été le plus sérieusement organisées : leur mobilisation prévoit des places de rassemblement d'où un service de transport les amène à un point de rendez-vous aux portes de la ville la plus proche. Là, elles passent sous les ordres de la garde civique urbaine et, par suite, de l'armée et de la police. Le ravitaillement en vivres est prévu et préparé.

En principe, les gardes civiques ne sont pas armées en temps normal. Elles ne le sont qu'au moment de leur mobilisation par les soins de l'autorité. Elles relèvent toutes d'un organisme central, la « Commission Supérieure de la Garde civique ». L'Union Civique assure l'unité de direction pour

l'emploi des volontaires du travail. Elle seule est chargée de leur recrutement, contrairement à ce qui se passe chez nous, où ce recrutement est laissé à l'initiative de plusieurs organismes qui parfois se contrecarrent.

En Espagne, l'*Union Ciudadana*, fondée à la fin de l'année 1917, a éteint les grèves révolutionnaires en 1918 (P. T. T., gaz, électricité) et en 1920 (boulangers).

Depuis, elle semble s'être solidement constituée dans les principaux centres de la péninsule. Outre le rôle primordial qu'elle assume, de fournir des équipes techniques pendant les grèves des services publics, elle s'est fixé d'autres tâches : le développement de l'éducation physique par les exercices en plein air; la lutte contre la vie chère; la création de coopératives, d'assurances, de caisses sociales de crédit, de bourses de travail.

L'U. C. de Madrid en particulier s'est donné une organisation toute militaire. Les sociétaires prêtent, soit de vive voix, soit par écrit, le serment traditionnel au drapeau : « Vous jurez à Dieu et promettez au Roi de défendre l'ordre social en Espagne jusqu'à la dernière goutte de votre sang? — Je le jure. »

Ils doivent aider les autorités dans l'exercice de leurs fonctions et leur porter secours si elles en ont besoin, en se mettant à leurs ordres. Il leur est prescrit également de défendre tout citoyen ou tout groupement de citoyens contre l'agression d'éléments révolutionnaires par une « action énergique et rapide ».

Des récompenses sont prévues (inscription au tableau d'honneur, octroi de cadeaux honorifiques) et aussi des compensations pour blessures (allocations journalières équivalentes aux salaires perdus ou pension suivant les cas).

Une province en Espagne n'a pas d'Union Civique proprement dite : la Catalogne. En revanche, elle possède, pour la protection du travail, la puissante institution des *Somatenes*, garde civique volontaire, armée en permanence, et dont le but est « le maintien de l'ordre et le combat jusqu'à l'anéantissement de tout parti révolutionnaire qui, sous un prétexte quelconque, chercherait à troubler la paix du pays ».

Les *Somatenes* (d'un mot espagnol signifiant « tocsin ») sont de formation ancienne. Elles étaient jadis limitées aux campagnes éloignées des centres urbains. Elles se réclament des corps francs qui firent en Catalogne la guerre de guérilla contre les armées de Napoléon. Pratiquement, sous leur allure moderne, elles sont nées en 1843, à Barcelone.

Elles sont placées sous les ordres du Capitaine Général, c'est-à-dire du Gouverneur de la région. Elles ont leurs cadres particuliers (chefs de groupe, caporaux de quartier, caporaux de district), doublés en cas de mobilisation par des officiers de l'armée régulière.

En Danemark, les Unions Civiques, puissamment groupées, ont brisé une tentative de grève générale en avril 1920. Fait à retenir : les U. C. danoises ont tenté de s'unir avec les organisations militaires des États voisins.

La Norvège n'a pas tardé à suivre l'exemple du Danemark. Elle a organisé en 1921 le *Norges Samfunnalsjelp* avec cet esprit de méthode qui caractérise les peuples du Nord.

Estimant en particulier qu'en cas de grève générale, il serait dangereux de laisser la presse uniquement aux mains des révolutionnaires, les Unions Civiques ont préparé des équipes spéciales de typographes pour faire paraître des journaux contre-révolutionnaires et empêcher l'opinion publique d'aller à la dérive. Il y a là une indication qui mérite d'être retenue.

En Angleterre, chaque corporation a son groupement de volontaires du travail, qui s'organise et opère d'une façon indépendante. Le pays a pu ainsi tenir bon pendant plus de deux mois lors de la terrible grève de 1921, déchaînée par le cartel des mineurs, des dockers et des ouvriers du transport et faire baisser pavillon à la tentative travailliste.

En temps de grève, le maintien de l'ordre est assuré, conjointement avec les troupes de police et celles de l'armée régulière, par la *Defence Force*, corps composé de volontaires. Pendant les troubles de 1921, la *Defence Force* comprit un effectif de près de 80 000 hommes, enrégimentés sous les ordres d'officiers de la Territoriale volontaires et d'officiers

de la Réserve obligatoirement convoqués. Un corps annexe de volontaires cavaliers et automobilistes avait été organisé.

Un haut fonctionnaire de chacune des compagnies touchées par la grève était en liaison avec les autorités civiles pour obtenir la protection des volontaires et la garde de certains points importants. Les compagnies avaient préparé les vivres et le matériel de couchage pour les mobilisés de la *Defence Force* et pour les travailleurs restés fidèles. Il était prudent en effet de garder ceux-ci à pied d'œuvre pour leur éviter d'être maltraités ou débauchés, s'ils s'aventuraient en dehors des terrains protégés pour retourner au logis.

Le nombre des stations sur les voies ferrées avait été réduit et un service de chars à bancs et de véhicules de toutes sortes fonctionnait pour le transport des voyageurs jusqu'aux gares restées ouvertes au trafic.

Nous ne parlons que pour mémoire du rôle joué par les *Einwohnerwehren* en Allemagne pour réprimer les tentatives spartacistes et par les *Fasci* en Italie pour combattre les coups de main communistes. Il s'agit là d'organisations contre-révolutionnaires indépendantes, n'ayant pas uniquement pour but la protection du travail et dont nos U. C. ne veulent précisément pas imiter les errements.

Toutefois, en ce qui concerne l'Allemagne, nous ne saurions passer sous silence la puissante organisation des *Technische Nothhilfe* (les T. N.), associations qui ont pour but d'intervenir non seulement en cas de grève des services publics pour remplacer les travailleurs défaillants, mais aussi en cas d'incendie, d'inondations, d'accidents de chemins de fer.

Elles comptent parmi leurs membres beaucoup d'ouvriers. Vers la fin de 1920, elles comprenaient déjà 150 000 volontaires dont 6 000 femmes et le nombre des T. N. s'élevait à 730. Elles relèvent de comités directeurs; le plus important, celui de Berlin, est divisé en deux sections : la section du recrutement et celle de l'organisation et de la répartition.

Comme en Suisse et en Danemark, chaque village allemand possède, à défaut d'une T. N., des groupes pour la créer au moment du besoin.

Ces organisations disposent d'un budget important, alimenté officiellement par le Gouvernement, lequel les a

placées ouvertement sous sa protection. C'est ainsi qu'elles reçoivent du Reich une subvention de 1 500 000 marks et de la Bavière une subvention de 210 000 marks.

Les volontaires convoqués sont grassement rétribués. Ils reçoivent le salaire de l'ouvrier qu'ils remplacent et, en plus, la nourriture, le logement et les vêtements de travail. A ceux qui sont mis en réserve sans être employés il est accordé la moitié du salaire de leur catégorie. Des assurances venant s'ajouter à celles fixées pour les accidents ordinaires du travail sont prévues : 15 marks d'indemnité journalière en cas de blessure amenant l'incapacité; 15 000 marks de pension en cas d'invalidité complète.

Dernièrement à Bruxelles, la grève des tramways a été promptement réduite grâce au dévouement des recrues d'une Union Civique qui faisait là ses premières armes et dont l'entrée en jeu a déconcerté les grévistes.

Pour la quatrième fois depuis l'armistice, Bruxelles allait se trouver privée de ses tramways. Au moment où éclata la grève, l'affiche suivante fut placardée sur les murs de la ville :

Réponse du public aux employés et ouvriers des tramways de Bruxelles.

Le public en a assez.

Le public estime que les tramways circulent pour lui et non pour la direction et le personnel des Compagnies.

Le public entend que le service des tramways fonctionne normalement.

Signé : Un groupe d'ouvriers, de bourgeois, de patrons et de commerçants.

De prime abord, les grévistes crurent à une simple bravade théorique, à une *zwanse* bourgeoise, dont il n'y avait pas lieu d'avoir cure. Mais bientôt ils durent déchanter.

L'Union Civique, qui s'était organisée de fraîche date, sur le modèle de celle de Paris, ne tarda pas à affirmer sa vitalité.

Elle mit en demeure le directeur des tramways de lui livrer bon gré mal gré ses voitures et ses usines. Ingénieurs,

étudiants, élèves des grandes écoles firent rapidement leur apprentissage de mécanicien-électricien et de wattman et, dès le premier jour, de nombreuses voitures commencèrent à circuler. Des gardes du corps volontaires furent même adjoints aux conducteurs pour les protéger et tenir en respect les briseurs de vitres.

Le dernier jour de la grève, les deux tiers du nombre normal des tramways fournissaient le service régulier. Les transports complémentaires étaient effectués par camions automobiles.

Ce fut pour les mutins le fiasco et les journaux de leur parti furent obligés d'en convenir.

Depuis, l'U. C. belge s'est vigoureusement développée sous l'énergique impulsion de M. le baron Jacques, président général, de M. Servais, directeur général succédant au général Huyghé qui amorça l'organisation. Elle possède maintenant un délégué dans toutes les communes.

Elle a trouvé de la part de la population un concours empressé, que nous ne pouvons qu'envier : l'entrain avec lequel s'inscrivent les volontaires, la générosité avec laquelle financent les établissements industriels, commerciaux et bancaires, et qui contraste avec la parcimonie souvent un peu exagérée des nôtres, le désintéressement des compagnies d'assurances qui, groupées en consortium pour répondre en pareilles circonstances des accidents survenus au personnel, au matériel et aux tiers, n'hésitèrent pas à restituer à la caisse de l'U. C. les bénéfices réalisés sur l'ensemble des primes versées, désintéressement dont nous n'avons pas encore trouvé l'équivalent chez nous, tout cela montre avec quel ensemble nos voisins sont prêts à se dévouer pour cette œuvre de préservation sociale.

Fait important à signaler : l'Union Civique belge s'est déclarée indépendante du Gouvernement et pour cause. Se méfiant en effet des tendances socialistes de ses dirigeants, elle a craint que ceux-ci ne répugnent trop souvent à faire appel à son concours et elle n'a pas voulu être ainsi à la merci des fantaisies démagogiques d'un ministre.

Elle a acquis d'ailleurs une telle popularité qu'aux dernières élections pour le renouvellement des conseils provinciaux,

un des partis, pour capter les suffrages, se prévalut — à tort d'ailleurs — de sa solidarité avec l'U. C.

Outre son rôle pratique, elle s'efforce d'exercer une action morale puissante en inscrivant dans son programme le rapprochement des classes, cherchant à arbitrer les différends professionnels, conseillant aux partis antagonistes les sacrifices nécessaires, s'ingéniant en un mot à dissiper cette atmosphère de haine stupide qui empoisonne la vie des peuples et à amener enfin l'ère de la réconciliation nationale, à laquelle doivent aspirer tous les citoyens de bonne volonté et de bon sens.

***

En France, c'est Lyon qui a vu poindre la première Union Civique, laquelle, au moment de la grève des cheminots en 1919, a permis de ravitailler la population par un service bien organisé de camionnage. Bordeaux n'a pas tardé à suivre cet exemple. Enfin, à Paris, l'année suivante, c'est l'Union Civique qui a fait, comme on sait, avorter complètement la grève du 1er mai et a brisé dans l'œuf la tentative révolutionnaire qui s'apprêtait à se déclancher et a été désemparée par cette contre-offensive inattendue.

Le 28 avril vers 11 heures, le Métropolitain avait demandé 800 volontaires, dont 300 pour le 1er mai au matin. Ces derniers se présentèrent aux lieux et aux heures fixés et s'acquittèrent de leurs emplois avec un entrain et une compétence qui empêchèrent les voyageurs de s'apercevoir de la moindre perturbation dans le réseau. De jeunes ingénieurs tinrent à honneur de conduire les rames et plus d'un brave prolétaire put s'offrir la satisfaction de faire poinçonner son ticket par les blanches mains de dames de la haute société. Une seconde convocation de 400 volontaires avait été préparée pour le 2 mai. Mais le 1er mai au soir, l'administration du Métropolitain avisait qu'elle n'en avait plus besoin; car les employés qui avaient commencé la grève, découragés par cet afflux imprévu de remplaçants, avaient décidé de reprendre leurs postes.

L'U. C. fournit, pour les omnibus, 250 volontaires, dont le

dévouement ne fut guère, non plus, utilisé plus d'un jour.

Pour d'autres services, la grève avorta rien qu'à l'annonce de l'arrivée imminente des adhérents de l'Union.

Le service où le dévouement des volontaires fut le plus mis à contribution, est celui des chemins de fer. Là, la grève dura plus d'un mois. 1 200 remplaçants avaient été fournis partie par l'U. C., partie par les grandes écoles. Leur rôle fut en général assez pénible, surtout parce qu'il avait été improvisé; aucune relève n'avait été prévue et on vit des jeunes gens rester sur les machines pendant une durée par trop exagérée. Notons aussi que dans certaines organisations, en particulier celle des chemins de fer de l'État, l'accueil fait aux volontaires ne fut pas toujours tel qu'on l'aurait souhaité et cela non pas de la part du personnel d'exécution resté fidèle et dont la conduite fut en général correcte, mais de la part de certains agents techniques dont le strict devoir eût dû être tout autre. C'est ainsi qu'à la gare Saint-Lazare, les dames qui avaient prêté leur concours ne furent pas toujours accueillies avec la politesse voulue et se virent refuser maints accommodements prévus par le règlement pour adoucir les fatigues du service. Néanmoins elles tinrent bon et finirent par s'imposer au respect de tous. Ajoutons que ce furent là des exceptions, même sur le réseau de l'État.

Au congrès suivant de la C. G. T., le citoyen Dumoulin fut obligé de rendre un hommage public au rôle joué par les U. C. en déclarant qu' « elles brisèrent en mai un peu partout les efforts des grévistes », et, au congrès suivant des cheminots, le secrétaire de la Fédération s'écriait : « Songez qu'aujourd'hui les Unions Civiques sont organisées partout en vue de faire échouer les mouvements dans l'avenir. Les Unions Civiques peuvent dès maintenant donner assez de vitalité au pays pour paralyser nos grèves. »

Et pourtant, à l'époque du 1er mai 1920, l'Union Civique de Paris était encore dans la phase précaire d'une organisation difficile. Elle venait seulement d'être approuvée par le Gouvernement le 3 avril précédent. Néanmoins son geste à suffi.

Depuis, elle s'est constituée solidement et son rendement

peut être autrement important. Elle s'est unie avec les différentes Unions Civiques organisées maintenant dans les principaux centres du pays en une confédération nationale.

Cette confédération a pour but non de diriger l'ensemble ni chacune des U. C., pas plus que de statuer sur l'opportunité ou le mode de leur intervention, mais d'être un organe central d'études, de coordination de directives, de liaison entre les U. C. éloignées de la capitale et les pouvoirs publics, et surtout une institution de propagande pour la création de nouvelles organisations, dont elle subventionnerait au moins les débuts.

Un congrès confédéral se réunit annuellement pour étudier les questions à l'ordre du jour, entendre les rapports des diverses Unions et renouveler les membres sortants du Comité. En 1921 le congrès a eu lieu à Strasbourg. Il sera tenu en 1922 à Marseille, en 1923 à Lyon.

Au dernier congrès de Strasbourg, il a été décidé qu'il y avait lieu de chercher partout à constituer dans le plus grand nombre de localités des cadres et des amorces d'Unions Civiques, dont les circonstances détermineraient, au moment voulu, le plein développement.

***

Placée sous la haute direction d'un ancien officier général qui lui a consacré toute son activité et qui, au cours de la Grande Guerre, a fait ses preuves dans l'art d'organiser la résistance aux attaques les plus furieuses, le général Balfourier, l'U. C. a son siège à Paris, où sa Direction siège en permanence.

Car, comme on comprend, ce n'est pas seulement au moment du besoin que l'U. C. doit se constituer. L'œuvre réclame une préparation minutieuse, de longue haleine, et la mobilisation de l'armée de l'ordre exige un travail permanent.

Il faut en particulier organiser le recrutement des techniciens. Mais, quoi qu'on fasse, le nombre de ceux-ci serait insuffisant si l'on n'avisait aux moyens de l'accroître.

Aussi l'U. C. se préoccupe-t-elle activement de former des élèves. Par entente avec les grandes administrations intéressées, elle a organisé des cours d'apprentissage, qui sont

assidûment suivis et qui assurent d'ailleurs aux adeptes des avantages qui ne sont pas à dédaigner sur les réseaux ferrés ou routiers.

***

Nous sommes à une époque où l'on ne doit plus se considérer comme quitte envers sa conscience quand on a pour soi le droit et la justice : il faut savoir les défendre. Nous avons hérité de nos ancêtres un pays policé, agencé pour évoluer en paix vers le progrès. Il ne suffit pas de jouir paresseusement de cet héritage : il faut peiner pour le conserver. C'est en somme la loi du progrès.

Il est un principe qui régit toute la nature, aussi bien le développement des êtres les plus infimes, aussi bien les convulsions du sol, aussi bien le mouvement des astres que l'évolution des nations : c'est *le principe de l'énergie*. Sans ce moteur, bonté, droiture, équité, intelligence, toutes les vertus canoniques, ne suffiront pas à nous sauver dans la grande lutte pour l'existence.

Il faut donc que tous les bons enfants de France combattent pour leur liberté résolument, hardiment, inlassablement, comme ils ont combattu naguère pour leur indépendance et, dans cette guerre nouvelle, les embusqués et les profiteurs sont autant à réprouver que dans l'autre.

COLONEL ROMAIN

LES GRANDS CONCERTS

De tous les endroits où se manifeste l'âme de notre temps, je n'en connais point d'aussi sincères que les grands concerts du dimanche. Nous n'avons plus de théâtre au sens profond du mot et ceux que rassemble le goût d'un spectacle restent des individus séparés. Dans les concerts seulement la foule réunie constitue vraiment un public et goûte une émotion qui, par sa puissance et sa profondeur, approche d'une émotion religieuse. On sent aux dispositions, à l'attente des gens qui sont là, que, tout différents qu'ils soient encore les uns des autres, ils seront bientôt unis dans un seul total humain. La salle pleine est, du haut en bas, comme une grande cuve, un puits de figures. Les assistants n'ont devant eux que l'arrangement calme et studieux de l'orchestre, mais, dès que la musique s'élève, elle les saisit plus fortement qu'aucun spectacle. On voit changer les visages qu'elle travaille. Son premier effet est de vider les regards, d'alourdir les paupières, d'éteindre sur les physionomies leur expression ordinaire. Mais que valait cette animation banale, toute sociale, faussement alerte, en comparaison de l'effusion mystérieuse qui la remplace, de cette expression d'aveu qu'on voit sourdre et se répandre sur les visages? Chacun d'eux semble modifié par une poussée intérieure. Un vieillard avance légèrement la tête, et comme une pierre qu'adoucit la fuite de l'eau dans un fleuve, son visage laisse glisser sur sa surface aveugle et subtile le flot abondant de la musique. Une jeune femme

qui n'avait tout à l'heure que des mots et des rires insignifiants, montre sur ses traits désarmés une âme triste et tendre qu'on ne lui connaissait pas, et n'exprime plus qu'une sorte de détresse douce. Une autre a fermé les yeux pour être seule avec son secret. Une autre s'assouplit dans son attitude comme si elle allait s'endormir, et, quoiqu'elle reste appuyée à sa chaise comme tout à l'heure, le relâchement presque imperceptible de toute sa pose lui donne la grâce docile des herbes qui s'abandonnent dans le courant des rivières. Cette foule qui tout à l'heure parlait, gesticulait, remuait, ne bouge plus à présent, retient ses soupirs et n'est qu'un grand monstre enchanté, qui se tait aux pieds de la musique.

***

Aucun autre art ne pourrait maintenant s'emparer ainsi d'un public et lui donner des sensations de cette puissance. La musique est le seul qui soit vraiment implanté dans la vie actuelle, le seul art vraiment moderne. Ceux-ci ne se développent pas tous en même temps et cela vient peut-être de ce que nos sens, auxquels ils sont associés, n'ont pas tous, non plus, le même âge. Il semble que le plus vieux et le plus fatigué soit aujourd'hui le sens de la vue. Ce n'est pas que certains artistes, qui se connaissent ou qui s'ignorent, ne lui doivent encore les bonheurs les plus naïfs ou les plus subtils. Mais il n'apporte presque plus de joie à l'immense majorité de nos contemporains. Qu'on pense à celle qu'il a donnée autrefois aux hommes, à ce qu'a été leur admiration, leur adoration de la lumière. C'est lui qui leur a d'abord raconté le monde. Peindre a été l'un des premiers plaisirs de l'homme, comme c'est encore un des premiers plaisirs des enfants. Les Grecs appelaient doré tout ce qui leur semblait admirable. Des teintes vives faisaient chanter le marbre des temples. Partout, jusqu'à notre temps, et même sur les objets les plus usuels, l'homme sentait le besoin d'encourager, d'égayer sa vie en s'entourant de couleurs toniques. Maintenant tout s'est obscurci. Pour la plupart d'entre nous, le sens de la vue s'est réduit à son rôle utile : les hommes

lisent encore le spectacle du monde, ils ne le voient plus. Leur œil les avertit encore, il a cessé de les réjouir. Il leur désigne le chemin qu'ils suivent, l'obstacle qu'il faut éviter; il ne leur montre plus le rire des toits par un beau soleil, la tendre transparence des feuilles ou le triomphe de l'azur. Si nous gardons de nos visites aux expositions de peinture une impression de tristesse si pénétrante, cela ne vient-il pas justement du fait que, sauf quelques exceptions, nous ne voyons là que les productions d'un sens affaibli, sénile, qui n'arrive plus à la joie, et qui, n'ayant plus la force de s'emparer d'images heureuses, ressemble à ces lions trop vieux, qui laissent s'enfuir loin d'eux la troupe agile des gazelles?

En sculpture, l'évolution est peut-être plus avancée encore. Le grave et magnifique langage des formes, autrefois si familier aux hommes et où ils traduisaient leurs pensées et leurs sentiments les plus profonds, est devenu complètement étranger à l'esprit de notre époque, et les passants errent avec une indifférence parfaite parmi la laideur des statues dont on a peuplé nos carrefours. Pour la littérature, le cas est un peu différent, mais, là aussi, le legs du passé nous surcharge, et, par un de ces curieux phénomènes de transformation et de réversibilité qui abondent dans la vie sociale, ce ne sont pas ceux qui pratiquent le plus les œuvres anciennes qui en sont accablés, mais plutôt ceux qui, envisageant leur amas du dehors, en reçoivent une impression générale d'ennui et de lassitude. Trop de grands poètes ont usé des mots, trop de mauvais poètes en ont abusé. Parmi ces arts lourds d'un excès de gloire, écrasés par les richesses des musées et des bibliothèques, la musique est le seul où l'homme moderne goûte le plaisir, très profond et très vif, chez ceux-là mêmes qui ne savent pas le définir clairement, d'habiter des chefs-d'œuvre faits pour lui, pour ses passions, pour ses troubles, et dont il se sente vraiment le propriétaire. Non pas que la musique ne soit aussi très ancienne : sacrée et morale, à son origine, elle règle les sacrifices, elle modère les sages, elle discipline Confucius comme Pythagore. Mais il lui était réservé d'arriver plus tard, et dans notre époque seulement, à son âge de pleine vigueur et de force herculéenne.

Sans doute, pour certains jeunes musiciens d'aujourd'hui, les grandes œuvres du XIXe siècle font, elles aussi, partie du passé; tout comme les jeunes peintres, ils essayent de se soustraire à leur tyrannie et de retrouver loin d'elles un langage plus frais et plus neuf. Mais, pour le public, il en est tout autrement : ces œuvres ne font que de lui arriver : il en jouit et il les fait siennes.

***

Parmi ces auditeurs si attentifs et si assidus des grands concerts, y en a-t-il beaucoup qui soient spécialement des connaisseurs? Il ne semble guère. Sans doute les amateurs existent, mais rencognés çà et là dans ce vaste public où ils demeurent solitaires. Bien des signes montrent qu'il en est ainsi : non seulement l'auditoire applaudit avec les mêmes transports, dès lors qu'elles sont célèbres, les œuvres les plus différentes et de la valeur la plus inégale, non seulement il semble acclamer les virtuoses avec plus d'enthousiasme que de discernement, mais il lui faut des programmes lourds et chargés, alors que des festins plus légers suffiraient à rassasier de vrais amateurs. Bien loin qu'il soit prêt à faire aux nouveautés un accueil plus prévenant, plus finement critique que celui qu'elles obtiennent dans les autres arts, ce n'est pas sans peine qu'on réussit à lui faire admettre, non pas même des productions d'auteurs inconnus, mais celles de musiciens réputés et déjà consacrés par l'admiration d'une élite. Par contre, il est quelques œuvres insignes qu'il ne se lasse point de redemander. Il goûte à les entendre des joies assurément bien moins perspicaces que celles des amateurs, mais plus obscures et plus puissantes. Ce public des grands concerts, en effet, ce ne sont pas des connaisseurs, ce sont des hommes. Ils demandent à la musique de désaltérer leur sensibilité.

Telle est la grandeur et la poésie du rôle que tient celle-ci dans l'âge moderne. Elle reçoit des hommes qu'aucun autre art ne réjouit plus, qui lui arrivent d'une existence où tout est devenu pauvre et abstrait, et elle leur magnifie une dernière fois la vie humaine. Tout la destine à cette fonction.

Sans doute elle paraît d'abord le plus secret des arts, celui qui ne dévoile qu'à des initiés ses beautés mystérieuses, mais elle est aussi la magicienne qui atteint immédiatement tous les êtres et les animaux au delà des hommes : elle ébranle les nerfs de ceux dont elle n'enchante pas la raison, et pour mieux les saisir, elle leur parle d'eux-mêmes. Elle offre à leur sensibilité des orgies imaginaires. Elle corrige et achève les amours manquées, elle donne aux plus pauvres des vivants l'illusion qu'ils avaient un cœur fertile et qu'il ne leur aurait fallu qu'un sort plus heureux. Nous ne saurons jamais combien la musique se diversifie dans chacun de ceux qui l'entendent. En l'un elle est voyage, en l'autre souvenir. Ici elle déploie des jardins, elle dresse des charmilles de roses, elle étend des horizons infinis; dans une autre âme elle n'évoque qu'un visage. Ce qui assure son pouvoir, c'est cette immense indétermination. Aucun autre art ne laisse autant de liberté dans le plaisir qu'il procure. Quels que soient les rêves où ils nous engagent, un tableau, un poème, en raison même du sujet qu'ils traitent, ne nous permettent pas de disposer d'eux à notre gré. La musique seule est plus complaisante. C'est la grande courtisane intérieure qui se prête à toutes les fantaisies, qui compense toutes les privations. De là vient que les savants, les hommes d'étude, sont si nombreux parmi ses fidèles. Elle assouvit en eux ces puissances du sentiment, auxquelles leurs travaux austères ne font point de part, et le plaisir qu'ils ressentent est d'autant plus vif qu'il reste plus secret et plus enfoui. Ils ne se donneraient point la permission de lire un roman d'amour, cette distraction leur paraîtrait trop futile, ils se surveillent trop pour se la passer. Mais tandis qu'ils s'abandonnent au charme sonore, dans le sûr abri de leurs retraites intérieures, qui sait quelles histoires ils se racontent à eux-mêmes, plus tendres peut-être ou plus passionnées que celles qu'ils ont dédaigné de lire? C'est ce qui laisse à certains auditeurs, lorsque la symphonie se tait, ces regards errants, ce visage absent où tarde à revenir leur expression ordinaire. La musique est la sœur moins folle et moins fortuite des rêves. Elle console les vaincus. Elle seule, parmi les arts, ose essayer de remplacer le bonheur.

***

L'importance qu'elle a prise dans notre vie marque la victoire d'une des tendances les plus profondes du monde moderne, celle qui nous pousse à nous fixer non plus dans le domaine de l'esprit, mais dans celui du sentiment, et à descendre de l'intellectuel à l'affectif. Ce mouvement s'était déjà marqué dans notre littérature. Jean-Jacques Rousseau en avait retiré l'empire à Apollon, pour le donner à Marsyas, et la lyre du Dieu avait été remplacée par la flûte douce et animale du satyre. C'est ce changement de règne qui distingue les romantiques des classiques. Mais du moment qu'on s'éloignait de la connaissance pour chercher dans d'autres ivresses le plaisir suprême, la littérature, quoi qu'elle fît, n'était pas l'art qui pouvait le mieux répondre à un tel désir. Si étroitement que la parole s'asservisse aux sens, si fort qu'elle s'attache à leur plaire, elle opère toujours, en dépit d'elle-même, un travail de dissociation, de définition. Le Verbe est l'ennemi du Chaos. Pour le soustraire vraiment au joug de la raison, il faudrait en venir, comme dans les absurdités de nos derniers décadents, à réunir des mots sans établir entre eux le moindre rapport grammatical ni logique. Mais outre qu'on cherche toujours, ne fût-ce que par la force de l'habitude, à prêter à ce galimatias l'ombre d'un sens, ces laborieuses insanités ne dispensent point d'ivresse. Les mots ainsi heurtés ne rendent plus aucun son. Pour la musique, au contraire, la raison a pris une part éminente à la création des grandes œuvres, et les amateurs, quand ils les étudient, se plaisent à y retrouver les marques de cette raison sublime. Mais ces œuvres ne donnent au gros du public qu'un plaisir de sentiment. Elles l'emportent, le bercent, le noient. C'est devenu une image banale, depuis qu'elle a été fixée dans un vers fameux de Baudelaire, de comparer la musique à la mer. Cette comparaison est bien pourtant la plus juste et celle qui nous rend le mieux compte des jouissances qu'on lui demande.

***

Si l'on veut s'expliquer pourquoi il en est ainsi, il faut remarquer que l'homme moderne arrive à ses plaisirs avec un esprit déjà fatigué dans des travaux et des besognes. Il demande donc à ne pas l'exercer davantage et la recherche du plaisir change, dès lors, de direction. Pour une élite cultivée et relativement oisive, il est tout naturel que celui-ci soit conçu comme une activité qui mette en jeu toutes les facultés de l'intelligence. C'est alors le temps des tragédies, des comédies de caractères, ou celui des romans d'analyse, en un mot de toutes les œuvres où l'homme trouve une jouissance à mieux se connaître. Mais dans une société où le travail est aussi communément réparti, aussi lourdement imposé à tous que dans la nôtre, on se fait du plaisir une idée toute différente; d'actif, il devient passif : il n'est plus alors qu'un congé, et ce sont peut-être les hommes d'étude qui, accablés par le labeur que leur spécialité leur impose, sont les plus avides d'échapper, dans leurs moments de loisir, à tout effort de pensée. Des deux sortes de plaisir qu'on peut se représenter, l'une qui consiste à monter vers la conscience et à se posséder davantage, l'autre, au contraire, à s'échapper à soi-même, c'est cette dernière que nous sommes de plus en plus entraînés à choisir. En vain, pour se garder un public, les œuvres dramatiques se font de plus en plus vaines et légères. L'homme moderne finit par avoir une sorte d'aversion sourde pour la parole, comme s'il craignait qu'elle le rengageât malgré lui dans un effort intellectuel. Cette tendance a deux expressions : l'une, inférieure, c'est le goût du cinéma; l'autre, supérieure, c'est le goût de la musique. Certains se livrent à elle avec un tel abandonnement, que le mot même de plaisir, avec ce qu'il a d'alerte et de lumineux, ne peut plus désigner ce besoin presque désespéré de se fuir et de se perdre, où un pessimisme obscur est inclus. Sur cette mer qu'est la musique, les uns naviguent à la recherche d'îles fortunées; d'autres nagent et jouent avec l'écume effervescente. D'autres enfin, plongeant loin de la brillante surface, vont chercher dans les gouffres la seule perle qu'ils désirent, l'oubli de tout et d'eux-mêmes.

***

Mais la plupart ne demandent pas à la musique une ivresse aussi sombre. La passion pure de Franck, la généreuse richesse de Liszt, le charme velouté de Schumann, l'ardeur électrique de Berlioz, les émeuvent tour à tour. Parfois Mozart leur apparaît comme un monde perdu : ce mélange ineffable de grâce et de passion, cette tendresse joueuse, cette délicatesse divine, ont quelque chose de trop exquis, de trop aérien, pour la vie grossière où nous sommes enfoncés. Mais le vrai roi de ces concerts, c'est Beethoven. Rien n'est plus curieux que la gloire un peu vulgaire dont il est devenu l'objet. On a vu traîner partout ses portraits, ses bustes, son masque. Cette gloire, cependant, est profondément justifiée : elle ne fait qu'exprimer la gratitude que d'innombrables vivants doivent à ce grand homme. Il est peut-être le plus humain des génies. Si ce culte de l'humanité, auquel certains philosophes ont voulu nous réduire, devait prendre forme, c'est dans la musique de Beethoven qu'il trouverait sa plus puissante expression. Il n'y en a pas de plus offerte, de plus ouverte à tous et qui paraisse d'abord moins sacrée : mais elle le devient par la vérité, la profondeur, la généralité des sentiments qu'elle exprime. Wagner est bien différent : c'est un grand sorcier. Il nous attaque dans les cavernes de l'inconscient, dans les cryptes les plus obscures de l'être, ou bien il nous jette dans des extases aiguës où tout en nous aspire à s'anéantir. C'est le maître des extrêmes. Beethoven est bien plus sain, et bien plus simple. Il n'a jamais de perversité, et l'on ne trouve pas la moindre sorcellerie dans sa magie innocente. Tour à tour impétueux, clément, orageux, il est, même dans ses révoltes et dans ses colères, sans rage et sans blasphèmes. La tragédie humaine reste, dans ses œuvres, claire et explicite. Sa musique n'est riche que des grands sentiments de l'homme. Il n'est pas d'âme où elle ne puisse entrer et dont elle ne puisse couvrir les murs de ses magnifiques tentures. Il est un grand exemple, le meilleur peut-être, de ce fait propre aux génies suprêmes dans l'ordre artistique : d'une part ils se placent au centre même de leur art, ils en

épuisent les moyens, ils en expriment l'essence. Les musiciens restent émerveillés de l'invention de Beethoven, toujours riche, vigoureuse, foisonnante. De même il n'est pas de peintre qui le soit plus excellemment que Rembrandt, de sculpteur en qui le génie de la sculpture réside plus que dans Michel-Ange, et, d'autre part, personne n'est moins spécialement sculpteur, peintre ou musicien que ces trois grands hommes. En même temps qu'ils possèdent leur art, ils en brisent la contrainte, ils en débordent les limites. Pour l'ensemble des hommes, Beethoven n'est plus que le nourricier et le donateur, qui, par le truchement presque oublié de la musique, leur communique ses trésors, leur fait largesse de son amour. L'art s'évanouit alors dans son triomphe, et ce qui jaillit devant nous, ce ne sont même plus de magnifiques inventions sonores, mais des sources grandioses de charité, des fontaines de pitié. Il faut aussi reconnaître qu'il y a dans le génie de Beethoven quelques parties plus lourdes et plus épaisses, mais qui devaient elles-mêmes aider à étendre son influence. Lui qui fait passer parfois dans ses symphonies une grâce dont le sourire paraît trempé dans les larmes, lui qui, dans ses derniers quatuors, laisse venir à nous une tendresse comme exténuée, si douloureuse et si caressante que le cœur le plus sauvage doit se rendre à elle, il a parfois, dans les accents de sa joie, quelque chose d'un peu populaire. Il semble alors que, dans cette âme à la fois profonde et naïve, on ait marié la Solitude au Dimanche. Mais, il ne faut peut-être voir là qu'un trait de sa bonté. Par ces fanfares un peu communes, il veut vraiment entraîner et encourager tous les hommes. Reniant sa propre douleur, il les convie ingénuement à fonder avec lui un monde meilleur. Il demeure toujours leur grand bienfaiteur. Sa musique sort pour eux de son cœur inépuisable. Ce fleuve immense se répand et des multitudes y boivent.

ABEL BONNARD

LES

RELATIONS FRANCO-BRITANNIQUES

ET LA CONFÉRENCE

Le gouvernement français et le gouvernement anglais se sont, à la veille de la Conférence de Gênes, expliqués devant leur Parlement respectif. A la Chambre des Communes comme au Palais-Bourbon une forte majorité a approuvé les Premiers Ministres. Des discours prononcés comme des votes qui les ont suivis, on peut tirer cette impression que, au moment de participer aux travaux de cette Assemblée des nations, vaste et bigarrée, qui vient de se réunir à Gênes, la Grande-Bretagne et la France ont éprouvé le besoin de s'entendre et de manifester publiquement leur accord. La Conférence qui a été ouverte le 10 avril présente en effet tant d'incertitudes qu'elle aurait été vouée par avance à une confusion affolante, si les Cabinets de Londres et de Paris n'avaient pris soin de tracer au moins dans ses grandes lignes un programme qui est aussi celui de Rome. Qu'on imagine une masse de délégués, formant une assemblée aussi nombreuse qu'un Parlement, ayant peu d'idées communes, beaucoup de craintes et d'espérances contradictoires, tous désireux d'obtenir un résultat et de ne pas retourner chez eux après un échec, et on aura une idée du chaos qui menaçait, et qui, malgré tout, menace encore la Conférence de Gênes. M. Poincaré, avec son esprit net et méthodique, a cherché à mettre un peu d'ordre dans cette

entreprise. M. Lloyd George qui ne veut pas toujours les mêmes choses, mais qui sait à chaque instant ce qu'il veut, s'est préoccupé aussi de voir clair. Le 10 avril, quand la Conférence a commencé, il existait donc une pensée franco-britannique.

L'accord ainsi réalisé porte-t-il sur toutes les questions qui peuvent être soulevées à Gênes? Est-il assez profond pour résister à l'épreuve de la Conférence? C'est ce que tout le monde souhaite, et c'est même, après les paroles prononcées par M. Lloyd George et M. Poincaré, ce que tout le monde espère. Mais il reste cependant un certain nombre de points d'interrogation et ils sont importants, surtout pour nous. On peut considérer la Conférence de Gênes sous bien des aspects : c'est une question de savoir ce qu'on peut y décider au sujet de la Russie; c'en est une autre de savoir comment s'y comportera l'Allemagne; et c'en est une troisième de savoir dans quelle mesure les affaires russes et les affaires allemandes s'y trouveront liées. Il suffit d'indiquer ces différents problèmes pour s'apercevoir qu'ils en impliquent un autre plus général. La Russie et l'Allemagne font dans une assemblée internationale une rentrée qui intéresse tous les pays et surtout leurs voisins immédiats, en particulier la Pologne. Quel sera l'effet de cette rentrée sur la nouvelle Europe? Et sera-t-il considéré de même en France et en Angleterre? Quand on lit de près le discours de M. Lloyd George, si satisfaisant dans sa forme générale et si bien ordonné pour nous donner les assurances nécessaires, on ne peut se défendre cependant d'y trouver plus de correction que de chaleur. Au delà des sujets délimités sur lesquels porte l'accord franco-anglais, il y a l'idée dominante qui inspire toute une politique : est-ce la même des deux côtés de la Manche?

***

M. Raymond Poincaré, dans le discours admirablement limpide qu'il a prononcé à la Chambre des Députés, a nettement défini l'objet de la conférence de Gênes. Sans se laisser détourner par ceux qui auraient souhaité des débats rétrospectifs et des querelles personnelles, il a fait l'historique de la

Conférence en vue de montrer où nous allions. On a beaucoup dit, dans une partie du public, quand M. Poincaré a pris le pouvoir, qu'il allait inaugurer une politique nouvelle. Le Président du Conseil s'est attaché à montrer qu'entre ses prédécesseurs et lui, il y avait plutôt une différence de méthode qu'une différence de politique. C'est ce que l'on peut appeler, si l'on veut, la continuité des desseins du gouvernement. C'est peut-être plus exactement l'unité de doctrine dans l'école dirigeante de notre pays. En tous cas, c'était faire une prophétie hasardeuse que de dire avec assurance, au lendemain de l'arrivée de M. Poincaré au pouvoir : La France ne figurera pas à Gênes. Très loyalement, M. Poincaré a déclaré que la France irait à Gênes, « non seulement parce qu'elle s'est engagée à Cannes, mais parce qu'elle a la volonté de travailler de son mieux avec les autres nations de l'Europe, à une œuvre qui n'est pas sans péril, mais qui n'est pas sans grandeur, et la France tâchera, malgré ces difficultés, de rendre cette œuvre féconde et durable ». Voilà qui est clair.

Le gouvernement avait le choix entre deux partis : s'abstenir ou collaborer. Il a décidé de collaborer, et dès lors il devait le faire avec un plan. Rien n'aurait été plus dangereux que d'aller à Gênes en spectateur et d'y apporter des dispositions négatives. Cette conférence aura tant de mal à aboutir à un résultat pratique, qu'un des périls qu'elle présente aux assistants, c'est de les transformer en auteurs responsables d'un échec. Quelle tentation en effet et quelle consolation pour la masse des délégués, s'ils n'arrivaient à rien, de faire retomber la faute sur une ou plusieurs puissances et de jeter du moins aux peuples déçus la consolation d'une rancune ! M. Raymond Poincaré a parfaitement compris que, du moment que le gouvernement français allait à Gênes, il lui fallait y aller avec une politique et avec un programme positif.

Les grandes lignes de ce programme avaient été tracées à la Conférence de Cannes. M. Poincaré s'est donné le plaisir de les faire applaudir en les lisant lui-même à la tribune. Il y a apporté des modifications, des précisions, des améliorations, qu'il a fait connaître et qui ont été vivement approuvées. De l'ensemble de ces documents, il ressort clairement qu'il y a des problèmes qui sont du ressort de Gênes et d'autres qui

n'en sont pas. Nous avons demandé que le traité de Versailles fût strictement respecté et que ni directement ni indirectement il ne pût être remis en question par la Conférence, où siégeront à côté des alliés signataires du traité, les anciens neutres et les anciens ennemis. Nous avons demandé que l'Allemagne ne pût pas discuter le montant de notre créance et qu'elle ne pût pas non plus revenir sur les décisions prises à l'unanimité par la Commission des Réparations. « Nous ne nous prêterons à Gênes, a déclaré le Président du Conseil aux applaudissements de la Chambre, à aucune revision directe ou indirecte du traité de Versailles, et nous ne pourrions pas nous associer par notre présence à des discussions qui porteraient sur ce sujet. » Par conséquent si à propos des crédits ou des emprunts internationaux, il est fait allusion à la créance française et aux réparations, il est bien entendu que les chiffres de la créance et les modalités de paiements telles quelles ont été fixées par les alliés, sont considérés comme « une donnée intangible, dont on n'aura pas le droit de s'écarter » et sur laquelle on devra édifier des conclusions sans l'ébranler en aucune manière. Toutes les attributions de la Commission des Réparations devront être maintenues. Ce n'est pas ainsi évidemment que l'Allemagne entend les discussions de Gênes; mais c'est ainsi que nous les comprenons, et c'est à cette condition seulement que nous pourrons collaborer à la Conférence.

Nous avons pris en outre un certain nombre de précautions. La Conférence de Gênes en particulier ne peut pas devenir une institution permanente, qui remplacerait peu à peu la Société des Nations. Ni l'Allemagne, ni la Russie ne sont admises encore à la Société des Nations. On ne saurait supporter qu'une assemblée internationale durable où l'Allemagne et la Russie figureraient, fût constituée à côté de la Société qui a son statut régulier. Nous avons demandé également que les Soviets reconnaissent les dettes d'avant-guerre, et qu'il ne soit pas question de rétablir des relations avec eux avant qu'ils aient fourni des garanties. Sur tous ces points, nous sommes d'accord avec nos alliés, et nous ne doutons pas que toutes ces conditions seront respectées. En somme la Conférence de Gênes, ainsi qu'il avait été dit dès le protocole de Cannes, est dépouillée de toutes les questions politiques : il lui reste

les questions économiques et financières et c'est un champ assez vaste pour occuper toutes les activités.

Qu'est-ce que le gouvernement français se propose d'étudier à Gênes? C'est tout ce qui concerne d'abord la liquidation du passé et les dispositions à prendre pour l'avenir de la Russie; c'est tout ce qui concerne la restauration des affaires européennes. Tous les articles de ce programme démontrent son caractère technique. Une simple énumération à ce sujet est significative : pour la Russie, constitution d'une commission de la dette, création d'obligations, administration de la justice, évaluation des indemnités réclamées par les créanciers, conditions d'établissement et de sécurité pour les étrangers; pour l'Europe, question des monnaies, des crédits, des changes, des tarifs douaniers, des tarifs d'importation et d'exportation, des transports : voilà les affaires réelles qui ont été mises à l'étude et à l'examen desquelles le gouvernement français se propose de collaborer de son mieux. Mais si dans la Conférence de Gênes qui a un objet limité, l'économique l'emporte sur la politique, c'est que notre idée dominante hors de la Conférence est au contraire d'ordre politique, et que la Conférence de Gênes n'a pas à en connaître; c'est que pour nous l'essentiel du présent et de l'avenir, c'est l'Europe nouvelle et les traités qui en consacrent l'existence.

***

On a une impression différente quand on lit le discours de M. Lloyd George, et quand on se rappelle ses paroles et ses actes depuis la paix, on a même une impression contraire. M. Lloyd George, pendant les années qui ont précédé l'armistice, s'est consacré exclusivement à l'effort des alliés; dans toute la force du terme, il a fait la guerre. Si ardente même a été sa volonté, que jusqu'à la victoire, il a pris des décisions, consenti des concessions qui étaient parfois considérables, pour peu qu'on les compare aux traditions britanniques. Mais il fallait vaincre : M. Lloyd George savait ce que représentaient pour l'alliance notre armée, notre état-major, nos ressources. Ce qu'il a été et ce qu'il a accompli dans cette période est encore dans nos mémoires et ne saurait être oublié.

La victoire venue, M. Lloyd George a été un autre homme; il est retourné à ses conceptions; il a eu sa politique. Cette évolution a été sensible dès les négociations de la paix. A ce titre, la publication du mémorandum de mars 1919 est significative. Si M. Lloyd George l'a laissé récemment paraître, ce n'est pas pour le plaisir de livrer aux lecteurs ses œuvres complètes. N'est-ce pas pour marquer la continuité de son attitude depuis l'armistice? La rédaction du mémorandum de 1919 indique la coupure entre deux manières d'être, le passage du Lloyd George de la guerre au Lloyd George de la paix.

Depuis 1919, le Premier ministre a parlé et agi comme si la guerre était liquidée, comme s'il n'y avait plus qu'à reprendre les affaires, comme si un chapitre d'histoire générale était clos et qu'il fallût passer tout de suite à un chapitre d'histoire britannique. Toutes les conférences, tous les entretiens ont fait paraître M. Lloyd George fidèle à l'alliance sans doute, mais soucieux des Allemands et des Soviets autant que de l'application du traité de paix. Nul n'ignore ses préoccupations sérieuses, les inquiétudes que lui causent les chômeurs, et la situation financière qui en résulte pour la Grande-Bretagne. Ces embarras lui ont suggéré, successivement, des ménagements à l'égard de l'Allemagne et des complaisances à l'égard des Soviets. La créance des alliés a été amputée et Krassine a été reçu à Londres : les affaires de la Grande-Bretagne n'en ont pas été meilleures. M. Lloyd George n'en demeure pas moins dans ses idées. C'est une conception toute particulière qui l'inspire. On sait quel rôle a joué dans la négociation de M. Lloyd George, le souci d'assurer à l'Angleterre la possession du pétrole dans le monde. Nous faisons, nous, une loi militaire : l'Angleterre n'en fait pas. Mais M. Lloyd George sait que dans les conditions des armements modernes, étant donnée l'importance de l'automobilisme et de l'aviation, la plus belle armée ne peut rien sans essence, et il s'efforce de donner à son pays cette puissance qui consiste à disposer d'une grande partie du pétrole du monde. Est-ce que dans les négociations actuelles avec la Russie, cette préoccupation n'a point de place, en particulier en ce qui concerne le Caucase? Ainsi l'action britannique est fort différente de la nôtre.

Notre programme de Gênes a un caractère restreint : il s'applique à des questions qui nous sont dans une certaine mesure extérieures; il est désintéressé, parce que ce qui nous intéresse au premier rang, c'est le problème politique tel que nous l'entendons aux termes du traité.

Le dernier discours prononcé à Londres par M. Lloyd George n'est pas fait pour diminuer ces impressions. Il est vrai que le Premier ministre anglais a fort exactement parlé des problèmes réservés dont la Conférence de Gènes ne devra pas s'occuper. Mais il a mis quelque insistance à présenter les questions de frontières et les questions de réparations comme intéressant surtout la France. La solidarité interalliée paraîtrait plus éclatante si M. Lloyd George avait montré rigoureusement la Grande-Bretagne attachée à l'exécution stricte des traités, et prête sous cette condition à examiner les affaires touchant le relèvement économique de l'Europe.

Sur trois points en particulier, ses paroles ont été un peu imprécises. M. Lloyd George a parlé du désarmement, à propos de la politique orientale; il aurait pu spécifier que ce sujet était expressément réservé d'après les conversations qu'il a eues à Boulogne avec M. Poincaré, et qu'il ne pouvait être traité à Gènes. D'autre part le Premier ministre anglais semble admettre comme acquise la réalité de la conversion du bolchevisme : or c'est précisément sur ce sujet que le gouvernement français garde des doutes. Enfin, en parlant des réparations, M. Lloyd George a paru bien pessimiste, et il a l'air de croire autant à l'utilité de donner des délais à l'Allemagne qu'à la nécessité de faire énergiquement respecter les décisions de la commission des réparations.

Si l'on rapproche tous ces faits de la démarche de lord Curzon relative aux dettes de la France dues à l'Angleterre, on aura quelque raison de croire que les relations franco-britanniques méritent toute notre attention. Il semble bien qu'on se soit efforcé de limiter l'importance de la réclamation faite à propos de la créance que l'Angleterre a sur nous. Un tel fait cependant demande à être interprété très prudemment et même si on repousse l'hypothèse d'une pression exercée sur nous, il est cependant vrai que la démarche britannique éveille au moins une supposition de ce genre.

L'arrangement franco-britannique, conclu à propos de nos dettes, vient à expiration en avril. A cette occasion, est-ce les dettes interalliées qui, dans leur ensemble, vont être de nouveau examinées? Il n'en peut être question puisque les États-Unis ont pris position. Nous arriverons sans aucun doute à un arrangement nouveau avec l'Angleterre : mais c'est une difficulté de plus, et bien qu'elle ne doive pas être exagérée, on peut bien dire qu'il n'en était pas besoin.

Enfin, nous ne pouvons pas oublier les circonstances toutes particulières de politique intérieure où se trouve M. Lloyd George. Pour le moment, le Premier ministre n'a rien à craindre. Mais Gênes décidera des sentiments tant des conservateurs que des libéraux. Les conservateurs craignent qu'il soit trop hardi. Les libéraux redoutent sa timidité. Il lui sera difficile de les contenter tous. De quel poids pèseront ces considérations sur l'esprit de M. Lloyd George? Entre ceux qui attendent de lui le bouleversement des traités, et ceux qui craignent les improvisations de sa pensée mobile et tumultueuse, que fera-t-il? La presse anglaise manifeste des incertitudes que nous pouvons bien partager. Le *Times* récemment remarquait l'écart qui existe entre le programme de Gênes tel que M. Poincaré l'a défini et celui dont rêvaient Russes et Allemands. Et commentant le discours de M. Lloyd George, le journal de Londres concluait que M. Lloyd George n'avait apporté aux Communes aucune information positive, et ne cachait pas les appréhensions que lui causait l'insuffisante précision du Premier ministre.

***

Malgré les précautions prises, nous ne nous dissimulons aucun des dangers de Gênes. Les discours, les improvisations, les intrigues, les manœuvres dans cette assemblée disparate peuvent faire surgir bien des incidents. Les délégués français ont une lourde tâche : il leur faudra de l'énergie et de l'à-propos pour savoir rester et si besoin est pour savoir s'en aller. La Conférence ne nous conduira pas là où nous ne voulons pas aller : mais qui peut dire en face de quels nouveaux problèmes elle ne nous placera pas dans l'avenir?

Pour nous, en effet, l'essentiel c'est le traité et l'application du traité. Nous avons les yeux fixés sur cet objet, mais si nous, nous demeurons immuables, les conditions de l'action changent autour de nous. La plus récente réponse du gouvernement allemand à la Commission des réparations montre que le Reich, après avoir manifesté une mauvaise volonté voilée, avoue aujourd'hui son parti pris de se dérober. N'est-il pas visible que les événements évoluent désormais vite, que nous en avons fini avec la période des essais patients et vains, et pourquoi ne pas le dire? que nous prévoyons déjà que l'heure de résolutions sérieuses approche?

Il est évident que notre pays ne peut plus supporter longtemps la situation qui lui est faite. Qu'on relise le remarquable rapport présenté au Sénat par M. Henry Bérenger, qu'on relise le ferme discours prononcé devant le même Sénat par M. de Lasteyrie, ministre des Finances? Leurs déclarations sont nettes; elles sont troublantes. La France est arrivée au bout de ses efforts financiers. Elle a payé pour les régions libérées 90 milliards à la place de l'Allemagne, elle va encore en payer plus de 20. Elle a emprunté tant qu'elle a pu. Que faire? Les impôts nouveaux sont impossibles, parce que le contribuable français est déjà surchargé. L'inflation serait un remède pire que le mal. La politique de l'emprunt, mauvaise, est cependant la seule possible, mais elle n'a qu'un temps. Mais demain? Une solution, une seule : faire payer l'Allemagne. Telle est la nécessité qui domine tout pour nous. Ni M. Lloyd George, ni toute la Conférence de Gênes ne peuvent nous détourner d'une politique d'action, telle que l'exigent non seulement notre intérêt, mais la nécessité même de vivre comme nation.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, *85bis, Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril

LIVRAISON DU 1er MARS 1922

		Pages.
FRANÇOIS DE CUREL...	Historique de « l'Ame en folie ». — II.	5
RICHARD GRELLING....	Le Mystère du 30 Juillet 1914	29
MAURICE GENEVOIX...	Rémi des Rauches. — I.	70
GÉNÉRAL MANGIN	Réponse à M. Painlevé.	105
COLETTE.....	Sur l'Album de la Vagabonde	137
Arl WESTER WEMISS..	La Marine et la Conférence de Washington	143
CL. CHIVAS-BARON...	Mi-Lan (*fin*).	157
WLADIMIR D'ORMESSON.	La Question de Tanger.	181
PAUL SOUDAY.....	Le Théâtre : Le Tricentenaire de Molière.	195
J. DESSAINT.....	La Vie économique : La Houille blanche et son avenir.	202
LOUIS LALOY.....	La Musique : Don Juan.	208
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : Où en est le problème des Réparations.	215

LIVRAISON DU 15 MARS 1922

SULLY PRUDHOMME...	Journal intime. — I.	225
GÉNÉRAL DUVAL.....	Notre Organisation militaire	249
V. BLASCO-IBAÑEZ...	Les Quatre fils d'Ève	261
PAUL PAINLEVÉ.....	La Politique de guerre de 1917	287
MAURICE GENEVOIX...	Rémi des Rauches. — II	321
PAUL ARBELET.....	Les Origines de « la Chartreuse de Parme ». — I.	356
A.-R. DE LENS.....	Derrière les vieux murs en ruines. — IV	380
ABEL BONNARD.....	La Vie parisienne : A la Recherche des Caractères.	399
J. DECAMPS.....	La Vie économique : La Question monétaire	408
HENRY BIDOU.....	Les Lettres : Parmi les Livres.	424
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : La Crise anglaise	440

LIVRAISON DU 1er AVRIL 1922

		Pages.
★ ★ ★	L'Aspect actuel de la Question d'Égypte	494
SULLY PRUDHOMME	Journal intime. — II	472
LÉONIDE ANDREÏEFF	La Tragédie russe	499
GÉNÉRAL TANANT	Souvenirs d'État-Major	520
COMTESSE DE NOAILLES	Les Leçons du Cœur	549
MAURICE GENEVOIX	Rémi des Rauches. — III	553
PAUL ARBELET	Stendhal, Balzac et la « Chartreuse ». — II	581
A.-R. DE LENS	Derrière les vieux murs en ruines (*fin*)	603
AUGUSTIN LEGER	La Vie à l'Étranger : Mahatma Gandhi	634
PAUL ALFASSA	Les Arts : Cent ans de Peinture française	644
LOUIS LALOY	La Musique : Boris Goudounov	653
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : Avant Gênes	664

LIVRAISON DU 15 AVRIL 1922

LORD SYDENHAM	La Grande-Bretagne et le Péril dans l'Inde	673
ANTOINE DE GRAMONT	Voyage en Pologne	698
FRANCIS CARCO	L'Homme traqué. — I	738
IGNOTUS	Études et Portraits : Le Maréchal d'Espérey	768
FÉLICIEN CHALLAYE	Angkor et l'Exposition de Marseille	785
MAURICE GENEVOIX	Rémi des Rauches. — IV	812
★ ★ ★	Les Soviets à Gênes	840
PAUL PAINLEVÉ	Les Sciences : Einstein à Paris	848
COLONEL ROMAIN	Questions sociales : Les Unions civiques	864
ABEL BONNARD	La Vie parisienne : Les Grands Concerts	877
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : Les Alliés et la Conférence	886

Une Banque de Commerce moderne

LA GUARANTY TRUST COMPANY of NEW-YORK grâce à ses succursales, ses affiliations bancaires et ses correspondants est en mesure d'offrir aux commerçants et industriels un service de banque pratique et moderne dans n'importe quel centre industriel, commercial ou maritime du monde.

Elle publie mensuellement en français et en anglais une revue fournissant de nombreux renseignements sur la situation économique aux États-Unis, ainsi que sur les débouchés offerts au commerce international. Cette revue contient un tableau des cours les plus élevés et les plus bas cotés à New-York sur les principales valeurs américaines. Elle est envoyée à toute personne qui en fait la demande.

La direction de la GUARANTY TRUST COMPANY of NEW-YORK sera heureuse d'indiquer les facilités qu'elle peut mettre à la disposition de ses clients en matière de services de banque dans le monde entier : Comptes de dépôts et de chèques ; Avances sur marchandises ; Vente et achat de change ; Lettres de crédit ; Travellers Checks ; Vente de titres américains à New-York.

Guaranty Trust Company of New-York

PARIS : 1 et 3, rue des Italiens

SIÈGE SOCIAL : 140, Broadway, New-York.

SUCCURSALES ET AGENCES à : Londres - Liverpool - Le Havre - Bruxelles - Anvers - Constantinople.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues chez MM. PERDRIX et BURIN, 14, *rue Cadet, Paris.*

Téléphone : Central 72-71.

Vente au Palais, à Paris, le 29 avril 1922.
1° **PROPRIÉTÉ** à **GAGNY**, avenue Gabrielle, 11, avec grand **JARDIN** et **TERRAIN BOISÉ**. Mise à prix : **70.000** fr. —
2° **GRAND JARDIN POTAGER** à **GAGNY**, av. Gabrielle. M. à p. **25.000** fr. — S'adr. à Me **RONDEST**, avoué, 15, place de la Madeleine, et à Me **VIGIER**, notaire à Paris.

Vente au Palais, le 3 mai 1922, à 3 h. — 1er lot :
MAISON DE RAPPORT 35, rue Oberkampf (11e) R b **20.585** fr. Cont. 483m. env. M. à p. **195.000** fr. 2e lot
MAISON DE RAPPORT 204, r. Saint-Martin (3e a.). Rev. brut : **16.635** fr. Mise à paix : **195.000** fr. 3e lot
MAISON DE RAPPORT 70, r. Lauriston (16e ar.). Rev. brut : **41.625** fr. Cont. 580m environ. Mise à prix : **480.000** fr. — S'ad. : Me **CH. GARNIER**, avoué, 6, av. du Coq ; Me **PRUNIER**, avoué ; Me **BUCAILLE**, notaire.

Vente au Palais, à Paris, le 4 mai 1922, à 2 h.,
TERRAIN A MONTREUIL-SOUS-BOIS, 54, rue Marceau. Contenance : 1.011m environ. Mise à prix : **37.334** fr. — S'adresser à Me **RAVETON** et **DIOLÉ**, avoués.

HOTEL PARTICULIER, r. de Hambourg, 18, à Paris (8e). Libre locat. Mise à prix : **160.000** fr. Adj. Ch. not. Paris le 9 mai 1922. S'adr. à Me **FERRAND**, notaire, 5, rue Auber, dép. ench.

Vente au Palais, à Paris, le 29 avril, à 2 heures.
IMMEUBLE à **BOULOGNE-SUR-SEINE**, rue Diaz, 12 *ter*. Conten. 190m 90. Rev. brut : **5.000** fr. Mise à prix : **60.000** fr S'adr. à Me **PLAIGNAUD**, avoué, 14, rue des Pyramides, Me **DE FORGES**, avoué à Paris, et Me **VITRY**, notaire à Boulogne-sur-Seine.

Adj. Ch. not. Paris, 9 mai 1922, **MAISON A PARIS**. Cce
RUE DE CASTELLANE, 4 685m. R. **61.256** fr. M. à p. **600.000** f. S'ad. not. **Laverne, Crémery, Brunel** et **DELORME**, r. Auber, 11.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

Les Châteaux de Touraine et du Blésois en automobile

Quatre circuits au départ de **TOURS** (Place de la Gare).
Deux circuits au départ de **BLOIS** (Place de la Gare).
Du 15 *avril au* 8 *octobre* 1922

En vue de permettre la visite rapide et pratique des plus intéressants châteaux des bords de la Loire, la Compagnie d'Orléans organise les circuits ci-après :

Au départ de Tours

A. — *Tours, Loches, Chenonceaux, Amboise, Tours.* Prix par place : **33** francs. Départ à 9 heures. Retour à 18 h. 45.

B. — *Tours, Villandry, Azay-le-Rideau, Chinon, Ussé, Langeais, Cinq-Mars, Luynes, Tours.* Prix par place : **30** francs. Départ à 9 heures. Retour vers 18 h. 30.

C. — *Tours, Chenonceaux, Amboise, Tours.* Prix par place : **22** francs. Départ à 13 heures. Retour vers 18 h. 30.

D. — *Tours, Villandry, Azay-le-Rideau, Langeais, Cinq-Mars, Luynes, Tours.* Prix par place : **18** francs. Départ à 13 heures. Retour vers 18 h. 30.

Au départ de Blois

I. — *Blois, Cheverny, Chambord, Blois.* Prix par place : **12** francs. Départ à 13 h. 15. Retour vers 17 heures.

II. — *Blois, Chambord, Cheverny, Chaumont, Blois.* Prix par place : **22** francs. Départ à 13 heures. Retour vers 18 h. 45.

Pour la location des places et l'indication des jours de mise en marche, s'adresser : Aux gares de Tours et de Blois; aux Bureaux spéciaux du Service automobile, 8, boulevard Béranger, Tours, et 2, place Victor-Hugo, Blois; à la gare de Paris-Quai d'Orsay; à l'Agence de la Compagnie d'Orléans, 16, boulevard des Capucines; au Bureau de Ville, 8, rue de Londres, Paris, moyennant paiement de 1 franc par place.

Étude de Me F. LAIR-DUBREUIL, Commissaire-Priseur, rue Favart, n° 6, à Paris.

Collection de Mme la Marquise DE GANAY, née RIDGWAY

TABLEAUX ANCIENS

Par G. TER BORCH, F. BOUCHER, J.-B. CHARDIN, J. CLOUET, CORNEILLE DE LYON, C. COYPEL, J.-L. DAVID
J.-S. DUPLESSIS, GOYA Y LUCIENTES, J. VAN GOYEN, J. B. LEPRINCE, M. D'HONDECOETER
L.-G. MOREAU, SIR H. RAEBURN, SIR J. REYNOLDS, H. ROBERT, G. ROMNEY, S. VAN RUYSDAEL, D. TENIERS
W. VAN DE VELDE, J. WEENIX, etc...

AQUARELLES - DESSINS - GOUACHES - PASTELS

Anciens et Modernes

Par

ROSALBA CARRIERRA F.-H. DROUAIS, J.-H. FRAGONARD, J.-D. INGRES, E. LAMI, M.-Q. DE LA TOUR, WATTEAU, etc.,

GRAVURES du XVIIIe siècle

OBJETS D'ART

ET DE BEL AMEUBLEMENT

des XVIe, XVIIe & XVIIIe siècles

PORCELAINES - OBJETS DE VITRINE - SCULPTURES - BRONZES D'AMEUBLEMENT
PENDULES, CANDÉLABRES, CHENETS, etc.

Bronzes italiens et français

MÉDAILLES ET PLAQUETTES des XVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles

SIÈGES & MEUBLES

En bois sculpté et ébénisterie

DES MAITRES : B. V. R. B., FEURSTIN, G. JACOB, LELEU, LEMESLE, MACRET, R. V. L. C., SAUNIER

MOBILIER DE SALON EN TAPISSERIE

et Tapisserie de la Manufacture Royale de Beauvais

D'après J.-B. LEPRINCE

VENTE

GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze

Les Lundi 8, Mardi 9 et Mercredi 10 mai 1922, à deux heures

COMMISSAIRE-PRISEUR : Me F. LAIR-DUBREUIL, 6, rue Favart

M. JULES FÉRAL
7, rue Saint-Georges

MM. MANNHEIM
7, rue Saint-Georges

M. HENRI LEMAN
37, rue Laffitte

M. MARIUS PAULME
10, rue Chauchat

M. GEORGES B.-LASQUIN
11, rue Grange-Batelière

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE : *Le Samedi 6 mai 1922, de 2 heures à 6 heures.*
PUBLIQUE : *Le Dimanche 7 mai 1922, de 2 heures à 6 heures.*

F. RIEDER et Cie, Éditeurs, 7, place St-Sulpice, PARIS (6e)
(Ancienne Librairie E. CORNÉLY)

JEAN JAURÈS

PAGES CHOISIES

INTRODUCTION PAR P. DESANGES ET LUC MÉRIGA
PORTRAIT HORS TEXTE GRAVÉ SUR BOIS PAR P.-E. VIBERT

Voici un volume attendu depuis longtemps. Pour la première fois, la vaste pensée de Jaurès peut apparaître sous tous ses aspects : le philosophe, l'historien, l'orateur, l'homme politique. Une œuvre immense et dispersée se trouve enfin mise à la portée de tous à un prix abordable.

Un fort volume de 464 pages, in-8o carré. . . . . **10** fr.

A. TABARANT

L'Évangile Nouveau

ROMAN

L'Évangile Nouveau met en jeu des idées, encore des idées... Cela nous élève fort au-dessus de l'humanité vivante et souffrante... Nous sommes là dans un domaine moral qu'on pourrait qualifier de cornélien. Et c'est très beau, c'est magnifique, c'est souvent sublime. Nous saluons bien bas cette œuvre généreuse et brûlante de sincérité. »

A. Billy, *l'Œuvre*, 25 janvier 1922.

Un volume in-16 . . . . . **6** fr. **75**

Librairie **DELAGRAVE**, 15, rue Soufflot, PARIS

VIENT DE PARAITRE :

Thiers au pouvoir

(1871-1873)

TEXTE DE SES LETTRES ANNOTÉ ET COMMENTÉ

PAR

GASTON BOUNIOLS

Un volume in-18. Broché . . . . . **7** fr.

« Étude pleine d'intérêt, due à la plume alerte de M. G. Bouniols. »
(Le Temps)

« Ces notes sont d'une précision remarquable sous une forme extrêmement concise. « Chaque fait est ainsi situé à la place réelle qui lui convient. « Éclairer ainsi son sujet », « est faire œuvre d'historien. Il faut, pour la mener à bien, une grande érudition et une « connaissance parfaite des hommes et des choses afin de mettre les uns et les autres à « leur place véritable. Lire *Thiers au pouvoir*, c'est revivre l'année tragique et les « deux premières années de la résurrection de la France. »
(La Nouvelle Revue)

« L'auteur du recueil, qui connaît bien cette époque, a enrichi le texte de commen- « taires sobres et précis, où ne manque pas çà et là un grain de sel sous forme de « conseils adressés aux hommes d'État de nos jours. C'est un livre très utile à consulter... »
(La Révolution de 1848)
Revue dirigée par Georges Renard.

En cours de publication :

J.-H. FABRE

Souvenirs entomologiques

ÉTUDES SUR L'INSTINCT ET LES MŒURS DES INSECTES

ÉDITION DÉFINITIVE ILLUSTRÉE

En 11 volumes, illustrés chacun de 16 planches hors texte en héliogravure d'après les photographies de P.-H. FABRE et de nombreux dessins dans le texte

VIENT DE PARAITRE :

CINQUIÈME SÉRIE

Un volume in-8° raisin. Broché . . . . . **20** fr. — Relié genre ancien. . . . . **40** fr.

LIBRAIRIE PLON

VIENT DE PARAITRE :

HENRY BORDEAUX
de l'Académie française

LA MAISON MORTE

ROMAN. — Un volume in-16 . . . . . 7 fr.

DU MÊME AUTEUR :

LE LAC NOIR OU LE SORCIER DE MYANS

Nouvelle édition. — Un volume in-16. . . . . 7 fr.

JÉROME ET JEAN THARAUD

LA TRAGÉDIE DE RAVAILLAC

Un volume in-16 . . . . . 7 fr.

ERNEST PEROCHON

LA PARCELLE 32

ROMAN. — Un volume in-16 . . . . . 7 fr.

JOSEPH DE PESQUIDOUX

SUR LA GLÈBE

Un volume in-16 . . . . . 7 fr.

GEORGES GAUDY

LES TROUS D'OBUS DE VERDUN

Un volume in-16 . . . . . 7 fr.

DU MÊME AUTEUR :

L'AGONIE DU MONT-RENAUD

Souvenirs d'un poilu du 57e Régiment d'Infanterie (Mars-Avril 1918)

« S'il me fallait faire un classement des livres de guerre, donner des rangs, je crois bien que c'est celui-là que je mettrais le premier. »
Nouvelle Revue française. ALBERT THIBAUDET.

Un volume in-16, avec 6 gravures et une carte. . . . . 7 fr.

JACQUES CHEVALIER
LES MAITRES DE LA PENSÉE FRANÇAISE

DESCARTES

Un volume petit in-8°. . . . . 9 fr.

GEORGES GOYAU

HISTOIRE RELIGIEUSE

TOME VI DE L'HISTOIRE DE LA NATION FRANÇAISE

Un volume in-4° de 640 pages. — Prix broché . . . . . 48 fr.

PLON-NOURRIT & Cie, Imprimeurs-Éditeurs
PARIS, 8, rue Garancière

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

A PROPOS D'UN CENTENAIRE

Œuvres d'HENRY MURGER

Les Nuits d'hiver, *Poésies* . . . . . 1 vol.
Les Buveurs d'eau . . . . . 1 vol.
Le Dernier rendez-vous. . . . . 1 vol.
Madame Olympe . . . . . 1 vol.
Le Pays latin. . . . . 1 vol.
Propos de ville et Propos de théâtre. . . . . 1 vol.
Le Roman de toutes les femmes. . . . . 1 vol.
Le Sabot rouge. . . . . 1 vol.
Scènes de campagne . . . . . 1 vol.
Scènes de la vie de jeunesse . . . . . 1 vol.
Les vacances de Camille . . . . . 1 vol.

Chaque volume in-18. Prix. . . . . **2** fr.

Scènes de la Vie de Bohème, Un volume in-18. Prix . . . **3** fr.

GABRIELE D'ANNUNZIO

La Léda sans cygne

SUIVI D'UN

ENVOI A LA FRANCE

Traduit de l'italien par André DODERET

Un volume in-octavo écu. — Prix. . . . . 6 fr. 75

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris.

MARCELLE TINAYRE

LE

Bouclier d'Alexandre

Roman

Un volume in-18. — Prix. . . . . 4 fr. 90

Il a été tiré de cet ouvrage cinquante exemplaires sur papier de Hollande, numérotés. — Prix. 30 fr.

DU MÊME AUTEUR

Les Lampes voilées. 1 vol. | Madeleine au miroir. 1 vol.

La Veillée des Armes (Le Départ : Août 1914). 1 vol.

Chaque volume, format in-18. — Prix. . . . . 4 fr. 90

L'Amour qui pleure. .	1 vol.	L'Oiseau d'orage. . .	1 vol.
Avant l'amour. . . .	1 —	L'Ombre de l'amour.	1 —
La Douceur de vivre.	1 —	Perséphone.	1 —
Hellé.	1 —	La Rançon.	1 —
La Maison du péché.	1 —	La Rebelle.	1 —
Notes d'une voyageuse en Turquie.	1 —	La Vie amoureuse de François Barbazanges.	1 —

Chaque volume, format in-18. — Prix. . . . . 6 fr. 75

Imp. L. POCHY, 52, rue du Chateau, Paris. — 287-22.

LIVRES NOUVEAUX

LA MENTALITÉ PRIMITIVE
par **M. Lévy-Bruhl.**

M. Lévy-Bruhl a poursuivi les recherches qui lui avaient déjà donné, il y a douze ans, la matière du beau volume, déjà classique, les *Fonctions mentales dans les Sociétés primitives*. Il y avait étudié la loi de participation, considérée dans ses rapports avec le principe d'identité, — et le fait que l'esprit des primitifs est peu sensible à la contradiction. Il montre dans ce nouveau travail ce qu'est pour eux la causalité, et les conséquences qui découlent de l'idée qu'ils s'en font. Les récits des missionnaires, même fort anciens, les notes des explorateurs, fournissent à l'auteur une abondante documentation, qui nous conduit des Iroquois de l'Amérique du Nord aux nègres du Cameroun, aux Polynésiens et aux tribus australiennes. Leurs pratiques en matière de funérailles, d'ordalies, de soins à donner aux malades, etc., confirment les principes généraux posés par l'auteur, principes singulièrement féconds par la possibilité qu'ils donnent d'expliquer quantité d'usages sociaux non seulement chez les primitifs actuels ou anciens, mais dans des groupements plus évolués.

ADONIS
ÉTUDE DE RELIGIONS ORIENTALES COMPARÉES
par **James George Frazer.**

Ce fascicule des *Annales du Musée Guimet* forme la quatrième partie du grand ouvrage du savant anglais, le *Cycle du Rameau d'Or*. Il traite principalement des trois divinités orientales, Adonis, Atys et Osiris. L'idée fondamentale de leur culte, c'est la personnification des énergies vitales, c'est-à-dire la conception que les forces qui se manifestent dans la vie végétale et animale s'incorporent dans un personnage divin, dont alternativement la mort et la renaissance excitent par sympathie universelle tous les phénomènes correspondants de la nature. On trouvera ici la description et l'explication des croyances asiatiques qui frappèrent tant les Gréco-Romains : le culte d'Astarté en Syrie, les étranges coutumes pour lesquelles on honorait Adonis à Chypre, le bûcher de Melkarth à Tyr, à Gadès, les jardins d'Adonis et les coutumes européennes analogues, la similitude des fêtes de Pâques orthodoxe et des fêtes d'Adonis. Ce sont de tels travaux, comme ceux de l'école de Durkheim, qui donnent la clef de la mentalité primitive, et qui permettent d'en retrouver les survivances dans l'âme moderne.

LE SYNDICALISME INTELLECTUEL, SON ROLE POLITIQUE ET SOCIAL
par **Jules Sageret.**

La C. T. I., ou *Confédération des travailleurs intellectuels*, fondée en février 1920, et qui compte à la tête Emile Borel, Romain Coolus, Alfred de Tarde, Henri Clouard, José Germain, a la bonne fortune de voir ses efforts et sa doctrine présentés au public par M. Jules Sageret, esprit philosophique et pénétrant, passé maître dans l'art de l'analyse et de la discussion. L'auteur voit dans le mouvement nettement dessinés non seulement en France, mais à l'étranger, comme un des symptômes de l'évolution récente des grandes sociétés politiques : l'association professionnelle tend à devenir la première cellule de l'organisation nouvelle de l'Etat. A côté des deux syndicalismes récemment encore seuls de leur espèce, celui des ouvriers et celui des patrons, apparaissent celui des commerçants, celui des épargnants, celui des agriculteurs, celui des intellectuels. M. Sageret dégage nettement les conséquences considérables que pourraient avoir, pour la vie nationale et internationale, cette transformation des anciennes professions libérales, jusqu'alors si individualistes et bientôt peut-être groupées et agissantes.

XXVe-XXIXe BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE 1915-1919
publiée sous la direction de **Elicio Colin.**

Tous ceux qui s'intéressent aux sciences géographiques apprendront avec plaisir que grâce à l'initiative de savants désintéressés et tenaces, comme M. L. Gallois, professeur à la Sorbonne, *la Bibliographie géographique annuelle*, interrompue depuis 1915, reprend sa publication. On connait ces volumes qui font tant honneur à la France, qui n'ont aucun équivalent ni en Allemagne, ni aux Etats-Unis, et qui, par le nombre considérable de revues, de brochures, de livres, de cartes, de publications officielles qui y sont analysés, exactement décrits et appréciés, sont un indispensable instrument de travail pour les géographes, les géologues, les naturalistes, les sociologues et les historiens de tous pays. Ce nouveau volume comble la lacune existante depuis 1914; il s'étend de 1915 à 1919 inclus. A la fin de l'année paraîtra la Bibliographie de 1920 et 1921; ensuite les Bibliographies annuelles reprendront.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE
par **Robert Fawtier.**

« Ce livre, dit l'auteur au début de son introduction, n'est pas et se défend d'être une *Histoire de Sainte Catherine de Sienne*; son unique objet est l'étude critique des sources de son histoire. » Il se trouve que nous possédons quatre cents lettres de la sainte, mais pas un mot n'est de sa main; bien plus, des lettres écrites sous sa dictée, nous ne possédons que six originaux. Les autres ne sont que des transcriptions faites par ses disciples. Il a été établi que leur texte était mutilé et que cette mutilation n'était pas involontaire. Ces documents, comme les récits provenant des disciples, M. Fawtier les soumet à une vérification minutieuse. La lecture de ces discussions serrées et attachante au possible, montre que pour être excellent érudit comme l'auteur il faut unir à une méthode sûre, à un travail probe et sans défaillance, beaucoup d'intuition, de pénétration psychologique, d'expérience, et une vaste culture générale.

TERRE DE BÉARN
par **Charles de Bordeu.**

Dans ce livre riche d'incidents pittoresques, de scènes idylliques, de récits imagés, s'exprime, avec une sincérité passionnée, la vie intime d'une vieille province; les traditions familiales, les souvenirs héréditaires, les mœurs locales, y défilent et s'animent, et certains passages de cette épopée rustique, d'une intimité pénétrante, font penser aux *Confidences* de Lamartine, au *Journal* d'Eugénie de Guérin, au début des *Mémoires d'Outre-Tombe*, ou aux simples aveux où Mistral évoque l'étonnante aventure de sa vie cloîtrée aux champs et glorieuse au loin. On appréciera dans ces pages un réalisme de bon aloi qui est proprement le sens exact des valeurs humaines et de la beauté des choses.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

La Revue de Paris *continue à faire payer son abonnement à l'étranger* 72 francs *par an.*

Elle prend ainsi à sa charge l'augmentation des tarifs postaux appliquée depuis le 1er janvier 1922.

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix*. . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.